

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER - FACULTÉ DES LETTRES

Contribution des Richis

(SAVANTS VÉDIQUES)

à la vie de l'Esprit

THÈSE

présentée à la Faculté des Lettres de Montpellier

PAR

AMBALAL D. PATEL

pour obtenir le grade de Docteur de l'Université

(MENTION LETTRES)

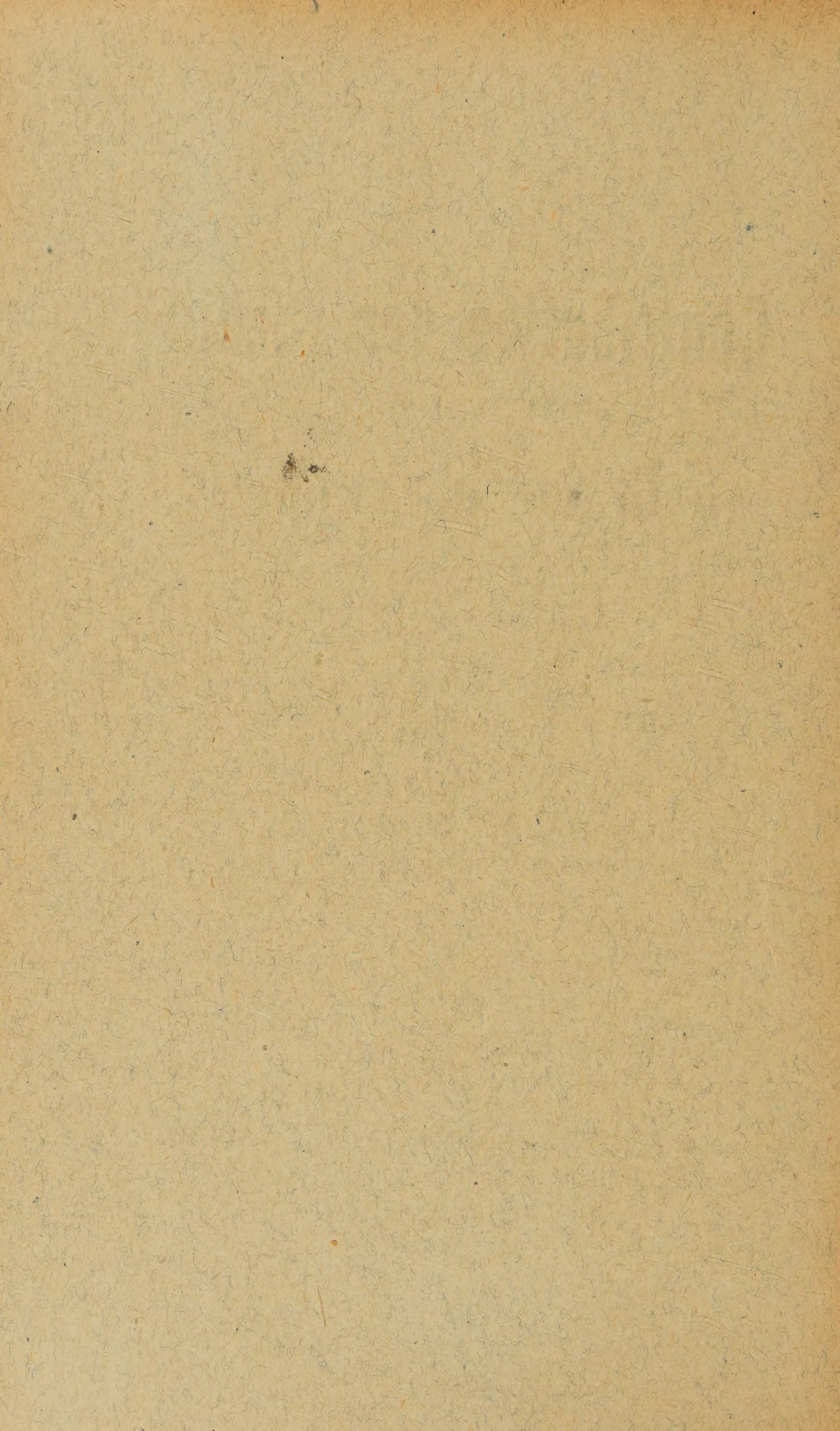
Examineurs de la thèse { M. FOUCAULT, *président*.
M. POYER,
M. CRAMAUSSEL, } *assesseurs*

MONTPELLIER

IMPRIMERIE DE LA MANUFACTURE DE LA CHARITÉ

(Pierre-Rouge)

1933



Contribution des Richis

(SAVANTS VÉDIQUES)

A LA VIE DE L'ESPRIT

Contribution des Richis

(SAVANTS VÉDIQUES)

à la vie de l'Esprit

THÈSE

présentée à la Faculté des Lettres de Montpellier

PAR

AMBALAL D. PATEL

pour obtenir le grade de Docteur de l'Université

(MENTION LETTRES)

Examineurs de la thèse { M. FOUCAULT, *président*.
M. POYER,
M. CRAMAUSSEL, } *assesseurs*

MONTPELLIER

IMPRIMERIE DE LA MANUFACTURE DE LA CHARITÉ

(Pierre-Rouge)

1933

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

FACULTÉ DES LETTRES

PROFESSEURS :

- MM. **Vianey**, Doyen. — Littérature française.
Grammont. — Linguistique.
Foucault. — Philosophie.
Millardet. — Langue et Littérature romanes.
Sion. — Géographie.
Villeneuve. — Langue et Littérature latines.
Fliche. — Histoire et archéologie du moyen âge.
Blanchard. — Histoire moderne et contemporaine.
Poyer. — Sociologie et science de l'éducation.
Amade. — Langue et Littérature espagnoles.
Roussel. — Langue et Littérature grecques.

MAÎTRES DE CONFÉRENCES

- MM. **Bouvier**. — Littérature française.
Demangel. — Archéologie et histoire de l'Art.
Martin. — Langue et Littérature anglaises.
Thomas. — Histoire et Géographie du Languedoc.
Perret. — Langue et Littérature latines (*Professeur détaché*).
Palanque. — Histoire ancienne.
Marres. — Assistant de géographie (agrégé).

CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES :

- Mlle **Taillard**. — Langue et Littérature italiennes.
MM. **Labatut**. — Langue et Littérature allemandes.

Donat. — Secrétaire.
Dubois, secrétaire honoraire.

MEMBRES DU JURY :

Président : **M. Foucault**.
Assesseurs } **M. Poyer**.
 } **M. Cramaussel**.

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions écrites dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.



TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
---------------------------	----------

CHAPITRE I

Immigration des Richis aux Indes

(1) Le Vêda et sa Chronologie	15
(2) L'Aryanisation de l'Inde	23
(3) Le Système des Castes	32

CHAPITRE II

Les Richis comme Missionnaires : Leur religion

(1) L'Aspect comparatif	43
(2) L'Aspect sacramentel	56

CHAPITRE III

Les Richis comme Philosophes : Leur philosophie

(1) L'Aspect général	67
(2) Les Croyances spéculatives sur la Mort	76
(3) La Loi de l'Action	82
(4) La Réalisation du Soi	89

CHAPITRE IV

Les Richis comme Civilisateurs : Leur civilisation

(1) L'Aspect social	95
(2) L'Aspect scientifique et artistique	102
(3) L'Aspect universel	108

CHAPITRE V

Les Richis comme Guides éternels : La conclusion

(1) L'Aspect religio-philosophique	124
(2) L'Aspect éthico-social	134

Bibliographie	149
----------------------------	------------

DÉDIÉ

A

Mr & M^{me} Eulschibhai N. Patel

DE JINJA

*En témoignage de gratitude et
d'affection.*

Contribution des Richis

(SAVANTS VÉDIQUES)

à la vie de l'Esprit.

INTRODUCTION

Quoique la contribution des savants védiques à l'œuvre civilisatrice soit en essence originale et immense, bien des écrivains modernes parmi ceux qui prétendent rendre compte de la pensée philosophique et scientifique, l'ignorent et attribuent aux Grecs l'origine de tout progrès. Ils ignorent ce fait que l'Inde védique, et même post-védique, a contribué puissamment à la civilisation humaine et qu'elle doit prendre place parmi les nations historiques, renommées pour leur génie créateur dans les champs intellectuels, spirituels et éthiques. Il ne sera pas hors de propos de citer quelques faits en vue d'établir l'importance générale du pays de l'Indus et du Gange.

La religion, mère de toute civilisation, trouve son origine dans les traditions védiques qui donnèrent naissance au zoroastrianisme, au brahmanisme et au bouddhisme. C'est le premier de ces courants qui, au cours de son développement, influença directement le judaïsme, et dont une branche, le mitraïsme, prépara le champ pour l'apparition du christianisme. C'est le second qui poussa ses conquêtes, jusque dans l'île de Java et les îles voisines, Bali et Lombok, où l'on retrouve encore son influence dans le dialecte, les traditions, les mœurs, les arts et les institutions politiques. Les littératures de toutes les langues de l'Inde orientale, gardent au moins des traces des

mythes et des épopées que leur apportèrent les missionnaires brahmanes. Jusque chez les peuplades des îles malaises et des forêts de l'Indochine, on retrouve des cérémonies brahmaniques. Mais surtout le dernier des trois courants, le bouddhisme, fut propagé avec un zèle jamais dépassé ; les disciples de Bouddha allèrent à la recherche de tous les peuples, barbares ou civilisés, pour leur annoncer la bonne nouvelle d'égalité, de renoncement, de justice, et d'amour fraternel. Ils dépassèrent même les bornes de l'Inde et franchirent l'Hindoukouch, le Pamir, l'Himalaya ; ils tentèrent la conquête morale des contrées plus lointaines jusqu'à l'Océan Pacifique. Leur foi subjuguait les populations du Tibet, de la Mongolie, de la Chine, du Japon ; leur influence se fit sentir sous la forme du chamanisme, aux confins même des eaux polaires chez les Tchouktches, les Toungouses et les Samoyèdes. Il faut noter à cet égard que la doctrine d'Ahimsa (de la non-violence par l'action, par la parole ainsi que par la pensée), la quintessence de toute religion et la plus noble des doctrines religieuses, fut élaborée, pratiquée et prêchée par Mahavira (fondateur du jaïnisme) et par Bouddha au moins cinq siècles avant la naissance de Jésus.

C'est une idée erronée que la philosophie aurait pris naissance en Grèce. Bien avant la naissance de la civilisation grecque, les philosophes védiques abordaient les grands problèmes de la vie avec la même audace et la même largeur de vue que le firent plus tard les métaphysiciens de la Grèce. Il n'y a aucun système important de philosophie qui ne retrouve sa source dans une des six écoles de la philosophie védique, élaborée dans la pensée oupanichadique. La liberté de la pensée est une condition essentielle pour le propre développement de la philosophie et dans nulle partie du monde, le penseur n'était si libre que dans l'Inde où les athées même purent prêcher leur dogme sur le terrain des temples. Ce n'est donc pas étonnant de voir les philosophes grecs, tels que Pythagore, Socrate, Platon et d'autres, influencés directement ou indirectement

par la pensée hindoue. La doctrine de réincarnation qui est une doctrine indigène hindoue, introduite dans la philosophie grecque par Pythagore, témoigne de l'influence hindoue sur la pensée grecque. Les philosophes hindous rendirent encore le plus grand service à l'humanité par l'élaboration de la loi de l'action ainsi que par la conception polythéiste d'un esprit créateur. Par la première, ils exaltèrent l'importance de l'action au-dessus de celle de Dieu; et par la seconde, ils affranchirent l'humanité de toutes les intolérances religieuses. A elle seule cette contribution au domaine de la philosophie serait assez éloquente pour assurer une place aux Richis parmi les philosophes du monde.

Quoique les savants védiques se soient, peut-être, trop occupés des croyances religieuses et des spéculations philosophiques, ils n'ont point ignoré les aspects scientifiques, artistiques et littéraires de la vie humaine. Ce sont eux qui ont fait évoluer la langue sanscrite, sœur aînée du grec et du latin, laquelle n'a pas sa pareille parmi les langues à flexion en ce qui concerne la richesse, la souplesse et la sonorité. Cinq cents ans avant Jésus-Christ, un brahmane nommé Panini appliqua son esprit philosophique à l'observation des langues; et en conséquence, il fonda la linguistique et écrivit son œuvre monumentale : « *Achadhyayi* », première grammaire du monde qui traite même de la phonétique. Panini avait eu de nombreux prédécesseurs, mais leurs noms ont été oubliés, sauf celui de Yaska, l'auteur de *Niroukta*, peut-être le premier commentaire du Vêda. Peu de temps après Panini, Pingale écrivit un ouvrage important sur la métrique. Achvagosha, l'un des plus grands poètes de l'Inde, écrivit de nombreuses œuvres lyriques et dramatiques parmi lesquelles se trouve la fameuse biographie du Bouddha. Cette époque qui s'écoule dans l'intervalle entre la naissance de Zoroastre et celle du Christ, fut l'époque la plus glorieuse, pour les Hindous. Ce fut alors qu'on vit apparaître les épopées, les contes, les fables et les œuvres artistiques qui influencèrent

et influencent encore la vie journalière des peuples civilisés. C'est la mythologie hindoue sur laquelle s'appuie la science de la mythologie comparée. Quoique l'influence directe des épopées hindoues sur celles des Grecs soit encore contestée, on ne saurait méconnaître le rôle important joué par les contes et les fables de l'Inde dans la littérature narrative du monde.

Le génie scientifique védique se développa remarquablement dans le domaine des mathématiques. Au moins deux millénaires avant la naissance du Christ, les Hindous ont su la vraie relation entre le soleil, la lune, la terre, les étoiles, la forme de la terre et sa rotation, les causes des éclipses solaires et lunaires, et le fait que les marées sont causées par la lune. La connaissance astronomique des Richis s'approche énormément de celle des astronomes modernes. Par exemple, Bouddha, parlant à ses disciples, fait allusion à l'existence de cent mille fois plus de dix millions de mondes. Or le calcul d'Eddington est à peu près le même. Le calcul de l'âge du monde, selon Jeans, donne deux mille millions d'années et selon les astronomes védiques, la terre serait aujourd'hui vieille de 1.972.949.034 ans. La théorie de la nébuleuse, enseignée par Bouddha à ses disciples, ressemble étroitement aux plus récentes spéculations de Jeans et d'Eddington. Déjà deux cents ans avant la naissance de Pythagore, il y avait, dans l'Inde, des hommes de science très avancés dans l'étude de la trigonométrie, ainsi que dans la géométrie et qui connaissaient la relation entre le rayon et la circonférence du cercle ; ils savaient aussi que le carré de l'hypoténuse d'un triangle rectangle, est égal à la somme des carrés de ses deux côtés. C'est cette tradition mathématique qui donna plus tard au monde le système décimal, l'emploi du zéro, l'algèbre et la méthode de numération basée sur les chiffres (à tort nommés arabes), sans lesquels la pratique de la connaissance mathématique serait absolument impossible.

Les conceptions philosophiques, quant à la création et la dissolution de l'univers, ont leur source dans l'enseignement

atomique hindou, d'où les Richis ont développé la théorie d'évolution, posant ainsi les fondements de la physique hindoue. Et quand ils poussèrent leurs recherches sur les réactions des atomes les uns sur les autres, ils acquirent graduellement la connaissance de la chimie, qu'ils utilisèrent dans des buts médicaux. Cinq cents ans avant J.-C., les physiciens hindous, Chrouchrouta et Atréya, établirent leurs écoles médicales. Ce fut, sans doute, la première tentative pour répandre systématiquement la connaissance médicale. Leurs œuvres documentées établissent indubitablement le fait que les médecins védiques connaissaient la chirurgie et faisaient de délicates opérations, pour lesquelles ils avaient 127 sortes d'instruments chirurgicaux. Il est remarquable de noter que la médecine préventive, l'hygiène, a été introduite par eux dans la vie journalière de l'Inde, sous l'aspect de la religion, et que l'un des plus grands réformateurs sanitaires du monde, Manou, a sa place parmi eux. L'influence de la médecine hindoue sur la médecine arabe, et par elle, sur la médecine européenne, est désormais hors de doute; par exemple, on peut citer l'opération de la rhinoplastie, empruntée par les médecins européens aux Hindous. Patanjali, l'auteur de « Yoga Soutra » (œuvre remarquable sur la psychologie), fut le premier à étudier le corps vivant dans ses rapports avec le système nerveux qu'il a désigné en son ensemble comme « l'esprit ». Les connaissances psychologique et physiologique, réunies dans son œuvre monumentale, représentent des recherches, faites non par une personne, mais par toute une école d'étudiants sincères, intéressés par l'observation des actions et des réactions de la neuro-psychose. La gloire de l'esprit scientifique védique est non dans leurs merveilleuses découvertes, mais dans leur but exclusivement humanitaire, dénué de tout désir de gloire ou de richesse.

L'Inde avait déjà, il y a cinq mille ans, des villes bâties sur des plans perfectionnés et des maisons ayant chacune une baignoire. Que la société fût déjà bien organisée à l'époque védique, cela se voit encore dans l'*Artha Chastra* de Kautilya,

traité sur le gouvernement et l'administration, écrit 322 ans avant J.-C. ; il contient des précisions sur la médecine, l'exploitation des mines, le recensement, la météorologie, la marine, l'arpentage, etc. En tant que civilisation vivante quoique antique (contemporaine de celles d'Égypte, et de Babylone), l'Inde représente une organisation sociale qui n'a pas sa pareille au monde, et qui, grâce au système de castes, peut servir de modèle pour les études sociologiques. Le système de castes, mal compris en Occident, est une tentative systématique durable pour résoudre l'éternel problème de l'ajustement de l'individu à la société. En attribuant la divinité à la société humaine, les Richis ont établi les rapports organiques entre les diverses parties de la société comme ils existent entre les différents membres du corps. Pour assurer une durée éternelle à la civilisation, il n'y a rien de meilleur que le système de castes. Il permet de maintenir l'équilibre social en résolvant les différents problèmes d'éducation et de compréhension, de loi et d'ordre, de capital et de travail. Quelle que soit la forme du gouvernement, il proclame, sans peur, que ni les militaristes, ni les capitalistes, ni même les travailleurs, mais seulement des savants altruistes doivent être à la tête de la société pour diriger ses affaires dans l'intérêt de tous. Le système de castes, en tant qu'organisation sociale, est l'une des plus grandes contributions du védisme à l'humanité et comme telle, il mérite d'être étudié à la lumière de l'histoire et de la sociologie.

- Les Richis n'étaient point dénués de goût artistique. Des monuments historiques, témoignant encore de leurs tentatives pour réaliser la beauté en formes concrètes, nous révèlent leur génie créateur dans le domaine des beaux-arts, de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, etc. Comme poètes de naissance et par tradition, la musique fut leur nourriture spirituelle et ils contribuèrent à réaliser la notation musicale, adoptée plus tard par les Grecs (57). En hommes pacifistes par excellence, ils nous ont légué une tradition, de tolérance universelle,

qui a bercé l'enfance de Bouddha, de Mahavira et d'Achoka. Celui-ci, le premier empereur pacifiste du monde, dénonça, voici déjà trois siècles avant J.-C., la guerre comme un crime le plus atroce contre l'humanité. Il envoya des missionnaires bouddhistes dans les quatre coins du monde pour répandre la parole de paix et de fraternité universelle, proclamée par Bouddha. En fait, on ne pourra plus douter que la contribution fondamentale des Richis à la culture humaine mérite d'être connue par tous les étudiants de la civilisation.

Cette étude, dont le but est de faire connaître la position unique des Richis parmi les premiers civilisateurs du monde, ne prétend à aucune valeur académique. Elle tâche simplement de présenter objectivement au lecteur les Richis au milieu de leur champ d'activité. Elle cherche à faire ressortir leur œuvre plutôt dans la société vivante que dans des documents littéraires. Pour cela elle s'appuie presque entièrement sur des faits choisis dans la vie hindoue et historiquement reconnus. Le sujet étant trop vaste pour les capacités d'un seul individu, beaucoup de points importants de cette étude ne sont pas traités avec précision. Pourtant je crois qu'elle dessine un tableau assez fidèle de l'âme védique, enracinée dans la société humaine, et cherche en même temps à montrer jusqu'à quel point elle pourrait servir de guide à la société de l'avenir.

Du début de cette étude à sa fin, j'ai eu l'honneur et le privilège de recevoir une aide considérable de plusieurs personnes, parmi lesquelles se trouvent principalement MM. les professeurs Foucault et Cramaussel, M. Paul Reclus, Mme Burckhardt, M. Marr, Mlle Pornon, Mme Viramati Patel et tous mes amis du Collège des Écossais. Je leur suis très reconnaissant et c'est avec un esprit plein de gratitude profonde, que je leur adresse mes sincères remerciements.

12 octobre 1933,

Collège des Écossais,
Montpellier.

A.D. PATEL.

CHAPITRE PREMIER

IMMIGRATION DES RICHIS AUX INDES

(1) Le Veda ; Sa Chronologie

Le Vêda occupe une place prédominante dans l'histoire de la littérature du monde. Il est le plus ancien document littéraire indo-européen et indo-iranien. De temps immémorial, des millions d'Hindous ont regardé et regardent encore la parole du Vêda comme la parole de Dieu. Le Vêda leur a donné leur religion, leur philosophie, leur science et tout ce qui forme la meilleure part de l'hindouisme. A cause de son antiquité, il est la clé qui permet de comprendre la vie spirituelle et la culture des Hindous et aussi d'étudier la civilisation aryenne dont l'influence puissante affecte la vie spirituelle, morale et religieuse de la plupart des races du monde. Vêda signifie « Connaissance », c'est-à-dire connaissance par excellence. Il renferme une vaste littérature, développée au cours de plusieurs siècles et transmise par tradition orale de génération à génération, jusqu'à l'époque où elle fut mise sur papier par une génération plus jeune, dans quelque période pré-historique. La croyance à sa sainteté et à sa divinité est née spontanément et les Hindous n'en ont jamais discuté sérieusement la justification. Même les Bouddhistes, qui

nient l'autorité du Véda, admettent ou concèdent qu'il fut donné ou créé originairement par Dieu, mais que les Brahmanes l'ont falsifié et y ont introduit beaucoup d'erreurs ⁶⁵.

La littérature védique — distincte du Véda — se divise en trois classes d'œuvres littéraires :

- 1^o Les Samhitas (collections), contiennent des hymnes, des prières, des incantations, des bénédictions, des formules pour sacrifices et litanies. C'est ce groupe qui contient le Véda proprement dit.
- 2^o Les Brahmanas (expositions du Véda), contiennent des matières théologiques, surtout des observations sur le sacrifice, la signification pratique et mystique des divers rites et des cérémonies compliquées.
- 3^o Les Aranyakas (textes forestiers) et les Oupanichads (doctrines secrètes), contiennent des méditations d'ermites et d'ascètes sur Dieu, l'Univers et l'humanité (on y trouve beaucoup de philosophie hindoue) ; et les Védangas (sciences auxiliaires du Véda) qui sont désignés surtout pour l'enseignement védique dans les écoles forestières et qui traitent du rituel, de la phonétique, de la grammaire, de l'étymologie, de la métrique, de l'astronomie.

Les Samhitas se divisent en quatre parties :

- A... La Rig-véda Samhita qui contient des chants à la louange de Dieu ; c'est la collection la plus ancienne, la plus volumineuse et la plus authentique.
- B... La Yajour-véda Samhita ; formules magiques.
- C... La Sama-véda Samhita : mélodies.
- D... L'Atharva-véda Samhita : formules pour sacrifices.

Seules, les Samhitas sont révélées ; seules, elles ont droit au nom de Védas ou de Véda ; mais toute œuvre appartenant à l'une des trois classes, doit être désignée comme « védique ». La

littérature védique tout entière, nous est présentée comme une longue succession d'œuvres religieuses, de collections, de chants, de livres de prière et de traités de philosophie, appartenant à des époques différentes, mais formant une unité en ce qui concerne la littérature du brahmanisme. Nous employons le mot « Chrouti » dans le sens de « lecture sainte » pour indiquer nos livres sacrés. Cette expression signifie « ce qui est entendu en communion avec Dieu » ; car le texte révélé n'était ni écrit, ni lu, mais communiqué et entendu. Quoique les différents systèmes de la philosophie hindoue varient, presque tous sont d'accord quant à la révélation du Véda.

Selon la tradition hindoue, comme selon celle des autres peuples, Dieu est la source de toute connaissance, et au début de chaque création, il révèle cette connaissance aux personnes qui ont le cœur le plus pur. Au début de la création présente, Dieu a révélé les quatre Védas, Rig, Yajour, Sama et Atharva respectivement à Agni, Vayou, Aditya et Angira. Puis ces Richis, visionnaires, ont fait des expositions du Véda, avec illustrations historiques des versets védiques et les ont rassemblées dans les livres, appelés Brahmanas. Ce sont eux qui enseignèrent à Brahma les Védas et qui en répandirent la connaissance dans le monde entier. Leurs noms furent écrits à côté des versets révélés, comme marque de souvenir. Certains hindouistes commettent une erreur profonde quand ils considèrent toute la littérature védique comme le Véda. Au commencement de la littérature sanscrite, on a observé et maintenu la distinction entre les deux termes : Véda et littérature védique. Au début de chaque verset d'une Samhita et à la fin de chacun de ses chapitres, on avait coutume d'écrire le mot « Véda » et cela de temps immémorial ; mais ce mot ne se trouve pas dans le cas des autres œuvres védiques, comme les Brahmanas et les Oupanichads. Même le Niroukta (première grammaire sanscrite) et l'Achtadhyayi (grammaire de Panini) reconnaissent cette distinction. Dans les Brahmanas, on trouve

des biographies de sages et de rois ; c'est bien la preuve qu'elles ne sont pas éternelles comme la connaissance. Le Vêda ne contient de biographie d'aucune personne ; on y trouve seulement les paroles par lesquelles le savoir a été communiqué, aucune mention de nom propre ou de récit d'un individu particulier.

Puisque Dieu est éternel, sa connaissance et ses attributs doivent être nécessairement éternels. Personne que Dieu ne peut inspirer des œuvres qui soient pleines de connaissance. Rien non plus dans le Vêda qui soit contre les lois de la nature, de la raison et de l'évidence.

Dans la société moderne où la valeur des dogmes religieux est mise à l'épreuve de la science et où des dogmes non-scientifiques n'ont plus prise sur les personnes cultivées, une question se pose irrésistiblement : quelle est l'attitude des Hindous modernes vis-à-vis du Vêda ? Pour répondre à cette question, nous citerons deux personnalités connues dans le monde entier. Le suami Vivékananda qui a propagé le message du Vêda en Europe et en Amérique, s'exprime ainsi : « Le Vêda est sans commencement et sans fin. Il semblera plaisant de dire qu'un livre peut être sans début et sans fin, mais par le mot « Vêda » nul livre n'est désigné. Il s'agit d'un trésor accumulé de lois spirituelles, découvertes par différentes personnes dans des temps différents, c'est-à-dire, qu'il est le résultat de l'expérience accumulée des âges, transmise à la postérité dans tous les lieux et dans tous les âges » ¹. Mahatma Gandhi, qui prétend vivre selon les préceptes de la religion, nous dit que : « La religion éternelle est une foi vitale, transmise depuis les générations qui appartenaient à la période pré-historique et basée sur le Vêda et les lectures sacrées. A mon avis, le Vêda est aussi indéfinissable que Dieu et que l'hindouïsme. Il ne sera que partiellement vrai de dire que le Vêda signifie les quatre livres que l'on trouve imprimés. Ces livres sont les restes de discours, laissés par des visionnaires védiques inconnus. Je ne crois pas

à l'infailibilité du Véda. Je considère que la Bible, le Coran et les autres écritures saintes ont été aussi bien inspirées que le Véda. Je suis fier de m'appeler Hindou, parce que je donne à ce terme une signification assez large, non seulement pour tolérer, mais aussi pour assimiler les enseignements des prophètes de toutes les parties du monde » ¹⁶.

Dans le sens le plus large du mot, le Véda signifie le savoir, et puisque le savoir est infini et éternel, le Véda est infini et éternel. Il renferme tout ce qui a été connu et aussi tout ce qui sera connu dans l'avenir. Toutes les inspirations des savants anciens et modernes, tous les livres sacrés, tous les arts et toutes les sciences, sont inclus dans le terme « Véda ». Telle est l'interprétation moderne. L'esprit hindou est toujours prêt à accepter la vérité et à rejeter l'erreur. La vérité lui est plus sacrée que aucun livre, fût-il le Véda. Les croyants de l'Eglise védique, dont les dogmes se basent sur les versets védiques, reconnaissent la valeur du Véda parce qu'il ne contient que des vérités. Et, au cas où ils y verraient une erreur, ils la rejetteraient. C'est à cause de ce fait que l'histoire hindoue n'a jamais connu les persécutions religieuses qui furent des incidents journaliers de la vie en Europe.

* * *

Nous avons vu que le Véda est l'œuvre de nombreuses générations appartenant à une antiquité inconnue. C'est là un des problèmes les plus difficiles à la solution duquel les hindouïstes travaillent depuis plus d'un siècle et la diversité de leur conclusion prouve l'incertitude des résultats. Il faut constater deux choses : 1^o L'origine des Aryens, la détermination de leur berceau et l'histoire de leur migration sont encore un mystère profond ; — 2^o On ne trouve aucun renseignement chronologique chez les Hindous. Nous croyons savoir que les Aryens sont à la base de la civilisation védique, nous professons — mais sans

preuve directe — que le sanscrit est la langue originaire du Vêda ; c'est là tout le résumé de nos connaissances.

Les hindouïstes se sont demandés si le Vêda lui-même pourrait fournir quelque indice qui le rattacherait à des événements historiques. Sous la vice-royauté de Warren Hastings (fin du XVIII^e siècle), Charles Wilkinson traduisit en anglais des passages du Mahabharata, l'une des épopées hindoues. Sir William Jones fit de même pour les lois de Manou, formulées et basées sur les paroles saintes du Vêda, et Colebrook écrivit des traités érudits sur le Droit, la Philosophie, la Littérature et les Mathématiques hindous. Les travaux de ces pionniers incitèrent de nombreux continuateurs. Max Müller (l'un des grands élèves d'Eugène Burnouf, le fondateur de l'étude critique du Vêda en Europe), encore considéré comme autorité en la matière, fut le premier à hasarder une date pour la composition du Vêda. D'autres savants firent différemment leur choix ; voici le résumé de ces recherches :

Max Müller	1200 ans avant J.-C.	
Macdonald	1500	»
A. Webster	1600	»
D ^r Hang	2400	»
W. Von Schræder	2000	»
P. Regnard	1400	»
S. Zaborowski	600	»

Tous ces savants admettent donc que la littérature védique est antérieure à la naissance du bouddhisme — 550 ans avant J.-C. — mais ils ne sont pas d'accord quant au temps qui a dû s'écouler entre la grande époque du brahmanisme et sa décadence temporaire. A vrai dire, le bouddhisme ne fut qu'une protestation puissante contre la corruption qui avait déformé l'esprit de la religion brahmanique. La disparition soudaine du bouddhisme après une existence brillante et brève dans le pays

où il avait pris naissance, nous indique nettement que le brahmanisme était encore plein de vigueur à cette époque.

N'avons-nous pas des phénomènes semblables dans l'histoire d'autres religions ? Entre la prédication de Moïse et l'apparition du christianisme 1500 ans se sont écoulés. Et quinze cents ans entre la naissance du christianisme et celle du protestantisme. Ne sommes-nous pas justifiés à prendre cette même durée de temps comme intervalle entre la naissance du brahmanisme et celle de la religion réformatrice ? Nous fixerons le Vêda à 2000 ans avant J.-C., ce qui ne sera exagéré, ni illogique, la fondation même du brahmanisme s'appuyant sur le Vêda. En outre, notre hypothèse est fortement corroborée par le fait que les dieux tels que Indra, Mitra, Varouna et Nasatyau, furent aussi des dieux du peuple mitanique qui prospérait en Babylonie 1500 ans avant J.-C.

Mais le Vêda fut-il écrit à cette époque ? Possédait-on alors un système d'écriture ? Il va sans dire que les inscriptions d'Açoka sont une preuve assez éloquente que les Hindous connaissaient l'art de l'écriture 300 ans avant J.-C. Puis on a trouvé des caractères brahmaniques (invention de Brahma et probablement d'origine phénicienne) dans les inscriptions phéniciennes et sur la pierre de Mesa 800 ans avant J.-C. Enfin, les fouilles poursuivies à Mohenjo-daro ont mis à jour un système d'écriture qui remonte à trois millénaires avant J.-C. et qui témoigne d'une civilisation dans la vallée de l'Indus, contemporaine de celle de la Mésopotamie et de l'Égypte. Ainsi donc, l'écriture était connue aux Indes antérieurement à l'époque où nous avons placé la composition des Vêdas. Il ne s'en suit pas que les textes sacrés aient été mis sur papier quand ils furent composés. Comme le clergé des populations gauloises, celui de l'Inde antique a dû les tenir secrets et interdire qu'ils se transmettent autrement que de vive voix dans les collèges des Brahmanas.

Il y a une école de savants qui cherche à fixer l'âge du Vêda

à la lumière de la linguistique. Un de ses membres, M. Zaborowski, nous dit : « Antérieurement à l'époque d'Açoka et de la propagande bouddhiste, nous n'avons plus aucun point de repère, tous les événements forment un chaos flottant. Au-delà du V^e siècle avant notre ère, historiquement, dans l'Inde, c'est la nuit noire. Deux faits sont certains : a) Le culte quant à l'objet et quant au rite fondamental est identique, ou à peu près, dans le Vêda et l'Avesta. (b) La langue des Vêdas d'où les brahmanes ont tiré le sanscrit vers l'époque de la conquête d'Alexandre, est si étroitement parente de la langue d'Avesta et du vieux perse, qu'il est impossible qu'il y ait entre leur âge respectif une très grande différence de temps ¹. Le vieux perse, la langue de Darius du VI^e siècle, a été parlée jusqu'au milieu du IV^e siècle. D'après ce raisonnement, il ne serait pas permis de faire remonter l'âge des Vêdas eux-mêmes beaucoup au-delà du VI^e siècle de notre ère » ⁶⁶. Mais ce raisonnement n'a plus de valeur si la langue védique s'est transformée entre l'époque de la composition orale et celle de la fixation écrite. Il semble qu'on puisse présenter en parallèle l'évolution des parlers populaires entre le jour où la Bible fut composée en une langue qui demeure immuable et celui où Luther et Calvin en donnèrent des versions compréhensibles à tous. Le sanscrit n'a jamais été une langue parlée par le peuple, tandis que le perse en était une, et de ce fait on ne peut pas calculer l'âge du Vêda avec certitude par analogie linguistique. Les langues classiques sont plus lentes à se modifier que les langues vivantes ; de plus il y a une différence plus grande entre le sanscrit védique et le sanscrit post-védique qu'entre celui-ci et le sanscrit moderne. Un laps de deux mille ans s'est écoulé entre le sanscrit moderne et le sanscrit post-védique. M. Zaborowski aurait raison en fixant aux environs du VI^e siècle la fin de la littérature védique.

Un autre point de vue chronologique se base sur les calculs astronomiques et géologiques. B.G. Tilak invoque les descrip-

tions astronomiques d'aurores boréales tirées des chants védiques ; il y voit une réminiscence de période glaciaire qu'il place à 6 ou 4 millénaires avant J.-C. H. Jacobi se basant sur les mêmes phénomènes dit 3000 ans. Selon A.C. Das, quelques-unes des descriptions du Véda semblent se référer à une configuration du sol qui remonterait au pliocène ou même au miocène ; il s'agit alors de millions d'années. Pagavi voudrait même aller jusqu'à l'époque cambrienne. Nous ne nous arrêterons pas à ces hypothèses extraordinaires. En fin de compte, nous placerons la composition du Véda vers 2000 ans avant J.-C., et ceci peut être accepté par la plupart des hindouïstes.

(2) L'Aryanisation de l'Inde

Les fouilles dernièrement opérées à Mohenjo-daro (Inde) ont mis à jour les preuves définitives d'une civilisation « Chalcolithique » que quelques savants désignent comme « souméro-dravidienne ». Ceci démontre que les Aryens ont été un élément importé dans le peuple de l'Inde et que cette immigration dans leur pays d'adoption est comparativement récente, probablement 2000 ans avant J.-C. Ce fait explique bien des difficultés quant à l'aryanisation de l'Inde.

Comment a-t-il été possible à une race étrangère de captiver l'imagination des Hindous au point de leur faire oublier leur propre individualité ? Comment se fait-il que les Aryens aient pu établir l'édifice de leur propre civilisation sur les ruines d'une autre depuis longtemps oubliée, et lui donner l'apparence de provenir d'une antiquité inconnue ? Quel procédé civilisateur employaient ces Aryens, qui permettait à chaque élément ethnique du peuple hindou de coopérer avec lui et d'apporter sa contribution au travail organisateur ? Et comment se fait-il que les indigènes, ayant déjà une civilisation propre, aient mêlé

leur religion et leur tradition à celles des Aryens ? Autant de problèmes importants dont la solution est impossible, à première vue ; toutefois nous essaierons de résoudre ces questions à l'aide des rapports historiques, disséminés dans la littérature religieuse.

Les travaux des philologues donnent une certaine consistance à la théorie que les Aryens vinrent de la Bactriane, qu'ils passèrent par les cols de l'Hindoukouch, l'Afghanistan et les vallées de Caboul, Kouvran et Jumal pour pénétrer dans l'Inde par le Punjab. Suivant M. Pargeter, l'étude des Pouranas (des livres historiques de l'Inde antique) lui permet de dire que les Aryens pénétrèrent dans l'Inde par le milieu des Himalayas jusqu'à Allahabad, de là se répandirent plus au nord dans le Punjab et de là en Iran ²¹. Ceci confirmerait la théorie du Richi (voyant de la vérité ultime) Dayananda, que les Aryens vinrent du Tibet.

Les Aryens paraissent avoir immigré dans l'Inde en propagateurs d'une culture nouvelle, plutôt qu'en conquérants. Les événements, relatés dans le Véda comme ayant troublé la paix de la vallée supérieure de l'Indus, n'étaient point des conflits entre Aryens immigrants et aborigènes, mais bien des guerres entreprises par les rois aryens ou aryanisés, les uns contre les autres, ou des querelles entre prêtres. L'époque où nous transportons les premiers hymnes du Rig-véda n'était pas l'époque des migrations, mais l'époque où Aryens et Dasyous (Dravidiens) étaient déjà réconciliés. D'après le Ramayana (l'une des épopées hindoues), tous les Aryens étaient Brahmanes d'où la pénétration pacifique de l'Inde). La considération différente accordée au prêtre et au roi, aux Richis et aux guerriers, est la différence fondamentale des cultures des deux groupes, et ceci corrobore nos hypothèses ⁴⁹.

Mais dans quel but les Aryens vinrent-ils dans l'Inde ? Qu'est-ce qui les incita à abandonner leur foyer pour aller au loin ? Celui qui connaît le Véda sait très bien que les Richis

étaient des gens essentiellement religieux, pour lesquels la conviction religieuse était plus profonde et plus sacrée que tout autre. Il semblerait donc naturel qu'inspirés par un ordre divin et invités par des chefs dravidiens, ils traversèrent les montagnes et océans pour accomplir leur mission. Il est possible qu'une entente ait existé entre les aborigènes hindous et les Aryens avant l'installation de ceux-ci comme missionnaires du culte nouveau. On peut admettre cette hypothèse quand on voit une nouvelle religion être introduite sur l'initiative d'un chef ; c'est l'exemple extraordinaire du roi égyptien Amenhatap IV. Influencé par les princesses aryennes de Mitanni (nord de l'Inde) et inspiré de l'idéal védique, ce roi institua une religion d'Etat pour remplacer le totémisme puissant avec ses monstrueux dieux animaux, peuplant le panthéon égyptien ²¹.

Toute société, si primitive soit-elle, est dominée par un groupe intellectuel. Or il y avait déjà une classe intellectuelle de prêtres dans l'Inde où les Richis, les représentants du culte védique, entraient. L'arrivée d'un groupe rival entraîna naturellement un conflit pour la suprématie entre eux. Et nous distinguons dans la littérature védique des indications de combats fomentés par les prêtres des Aryens et des Dravidiens ou Dasyous. Brihaspati, grand-prêtre des croyants à la religion védique, incite ceux-ci à d'incessantes luttes contre les fidèles de la foi indigène, ayant Choucratcharya à leur tête. Ces guerres étaient faites pour la suprématie religieuse entre les peuples de la même race, obéissant à un credo religieux différent. Pour les Aryens, les Dravidiens n'allumant pas de feux, ne chantant point d'hymnes, n'ayant d'adoration que pour la sorcellerie et la magie noire qui font de l'homme la proie du mauvais esprit, étaient des ennemis féroces. Pour les Dravidiens, l'adoration de la nature, exercée par les Aryens, ne les fascinait pas. L'adoration de Dieu sans temples et sans symboles concrets était hors de leur compréhension. L'adoration du feu

de leurs rivaux était une cérémonie à laquelle ils tâchaient de mettre fin. Ils pratiquaient l'ascétisme qui prédomina plus tard dans la pensée hindoue, alors que leurs rivaux n'avaient d'autre souci que de vivre pleinement en accord avec les commandements de leur religion ; leurs prières étaient en vue d'obtenir la victoire, la repopulation, l'augmentation du bétail. Cela étant ainsi, il n'y avait aucune chance d'entente entre ces attitudes fondamentalement différentes, et les luttes étaient inévitables.

Il semble que les filles blondes et belles des Aryens aient été une attraction irrésistible pour les chefs dravidiens qui n'hésitaient pas à en faire leurs femmes, avec ou sans leur consentement. Ainsi commença la période des mariages entre les Aryens et les Dravidiens, qui amena entre eux un honorable compromis. Les Aryens étaient sous le régime du patriarcat, tandis que les Dravidiens étaient sous le régime du matriarcat ; et c'est justement en vertu de ces systèmes fondamentalement opposés que la culture des premiers domina celle des derniers. La culture aryenne domina d'un côté dans les foyers aryens où les pères (aryens) de tradition patriarcale, exerçaient toute autorité sur leurs enfants ; et d'autre côté dans les foyers dravidiens où, suivant la tradition matriarcale, les pères (dravidiens) laissaient leurs femmes (aryennes) exercer toute leur influence sur leurs enfants. En effet, les enfants des femmes dravidiennes dans les demeures aryennes, comme les enfants des femmes aryennes, enlevées par les chefs dravidiens, recevaient la même culture et accomplissaient les mêmes rites religieux. Ainsi fut déterminée l'influence puissante qui aryanisa l'Inde et en conséquence les prêtres dravidiens et aryens durent mettre leurs différends religieux de côté et s'unirent dans le même culte qu'on appela « brahmanisme ».

Ce culte reconnaissait :

- 1) Le Véda comme la parole de Dieu et le sanscrit comme le langage divin ;

- 2) La croyance en un Dieu suprême ainsi qu'en des dieux inférieurs dans les temples ;
- 3) La célébration des seize sacrements ;
- 4) L'utilité de célébrer le sacrifice du feu à la maison aussi bien que dans les temples ;
- 5) La croyance à la réincarnation et à l'incarnation divine ;
- 6) L'adoration de la vache ;
- 7) La division en quatre périodes de la vie individuelle et en quatre castes de la vie sociale.

Dès lors, sangs, idées et traditions se mêlèrent et de cette union surgit une classe sacerdotale puissante qui domina la classe gouvernante. Elle réunit les chants védiques en sanscrit, langue étrangère aux masses, augmentant ainsi son prestige qui s'accrut encore par une tendance marquée des occupations à devenir héréditaires ; par des lois strictes sur le mariage et par la pureté cérémoniale (base du système des castes). Pour les Brahmanes, la propreté vient immédiatement après la Sainteté et en conséquence de cette idée, la plus grande propreté était exigée pour la nourriture et pour la boisson. Ceux dont les occupations ou les habitudes excluaient la propreté ne pouvaient donc participer aux rites sacrificiels ; et ceux qui pouvaient souiller le lieu sacré du sacrifice n'avaient pas le droit d'y pénétrer. Et graduellement, à mesure qu'ils croissaient en importance et en puissance, les prêtres aspirèrent au contrôle suprême de l'État ; ils changèrent la ferveur spontanée des hymnes védiques en formules magiques dont ils avaient la clef, créant un rituel compliqué et extravagant qu'ils prétendaient pouvoir manier en deux sens : favorable ou défavorable.

Comment la classe sacerdotale jouissait-elle d'une situation si privilégiée dans l'Inde où la distinction entre le roi et le prêtre était très remarquable ? La séparation des fonctions de prêtre et de roi n'existait pas à l'origine des autres peuples

civilisés et elle est anormale. Chez les Sumériens, le chef de la capitale était prêtre de droit. A Babylone, le prince était grand-prêtre du dieu de la ville ; le roi était grand-prêtre du dieu national. En Assyrie, le roi officiait lui-même comme prêtre et il en était de même en Egypte au début. A Crète, Minos était roi-prêtre au-dessus de tout. En Grèce, la position du chef de l'Etat donnait le contrôle religieux. A Rome, le roi était grand-prêtre. Les mages perses et les lévites hébreux sont les seuls personnages sacerdotaux ayant conservé leur indépendance comme les brahmanes. Mais pourquoi le roi permet-il aux prêtres de l'éclipser en matière religieuse ? La seule raison pour laquelle il a pu consentir à abandonner ses prérogatives royales naturelles de grand-prêtre et son droit de recruter le clergé inférieur dans n'importe quelle classe, ne peut être que dans sa persuasion que les dieux des Richis et leurs rites étaient plus puissants que ceux qu'il pouvait invoquer lui-même ⁴⁹.

Ainsi put se former une classe sacerdotale avec le consentement de la classe dirigeante, et elle fonda dans l'Inde le système des castes. Mais jusqu'aux temps médiévaux, cette théorie des castes ne constituait pas un empêchement à un changement de caste dans la même vie. Un homme pouvait changer de métier. Suivant certaines circonstances, le brahmane et le choudra pouvaient atteindre la dignité de roi ou de seigneur de la guerre, tandis qu'un homme de haute caste, enfreignant les lois de sa caste, pouvait être dégradé. On trouve d'innombrables exemples dans la littérature védique, témoignant en faveur de la souplesse du système des castes. Ainsi un kshatriya de naissance comme Vishvamitra, un choudra de naissance comme Valmici, même un fils illégitime de la fille d'un pêcheur comme Vyasa, purent atteindre la plus haute situation dans le sacerdoce, grâce à leurs vertus ; tandis qu'un brahmane de naissance comme Ravana et un kshatriya de naissance comme Nahouch, purent être dégradés et devenir choudras en raison de leur conduite irreligieuse.

Les brahmanes n'étaient pas seulement les directeurs en matière de religion, mais encore en matière politique et de guerre. Leur rôle d'instructeurs de l'humanité les obligeait à connaître tous les arts, tous les métiers. Ils étaient tellement versés dans la science et dans l'art de la guerre que même les princes kshatriyas, en dépit de leurs prérogatives, acceptaient de devenir leurs disciples. Cette situation privilégiée les rendit orgueilleux et conscients de leur supériorité, de sorte qu'ils prirent une attitude agressive envers les autres castes. Des membres gouvernants furent même amenés à devenir brahmanes. Ce fut le cas du puissant roi kshatriya, Vichvāmitra, qui, jaloux de la suprématie spirituelle des brahmanes, renonça à son trône, fit pénitence, atteignit le pouvoir spirituel et put traiter de paix avec son rival, le prêtre brahmane Vachichtha. Ces sentiments de jalousie et d'animosité se développèrent à un point tel, qu'ils conduisirent à la lutte. Le guerrier brahmane Parachourama (la 7^e incarnation de Dieu suivant la mythologie), tenta d'exterminer les kshatriyas à plusieurs reprises et avec un succès considérable. Il n'acceptait comme disciples que des brahmanes.

La mission cruelle qu'il s'était imposée de préserver la classe sacerdotale au détriment de la classe des gouvernants, donna un rude coup au prestige des brahmanes en tant que messagers de la paix. Elle rendit les kshatriyas conscients de leur abaissement. Heureusement que les autres brahmanes n'avaient pas agi de concert avec Parachourama, sans quoi la classe entière des kshatriyas aurait disparue de son pays natal. L'effet psychologique de cette lutte infusa une nouvelle énergie à la classe dirigeante et de puissantes et merveilleuses personnalités telles que Rama, Cricna, Bouddha, se révélèrent et affirmèrent leur suprématie spirituelle. En vertu de leurs nobles idéals, ils s'imposèrent aux brahmanes qui, par la suite, les mirent au rang des dieux. Mais ils ne purent quand même diminuer l'emprise de ceux-ci sur les masses, qui par suite de leur profonde igno-

rance, même en matière religieuse, restèrent aussi fidèles qu'avant à leurs prêtres. Cependant les brahmanes, craignant que leur autorité puisse être contrebalancée par quelque nouveau groupe comme il l'avait été par les kshatriyas, s'efforcèrent jalousement de garder secrets les trésors des livres sacrés en défendant l'étude du Vêda aux autres classes. Ils découragèrent même les étudiants d'étudier le sanscrit. En conséquence, la grande masse du peuple demeura ignorante, de la connaissance sacrée, proie désignée à l'exploitation des brahmanes. Ceux-ci adoptèrent peu à peu une attitude mercenaire dans leur mission sacrée : au lieu de guider le peuple d'après les préceptes du Vêda, ils furent trafiquants du mystère, permettant toutes les fantaisies, même les sacrifices d'animaux devant l'autel de la déesse Kali. Au cours du temps, la licence religieuse atteignit un si haut degré que le Bouddha put entreprendre de la réformer et fonda sa noble religion.

Nous citerons les mots exacts du Bouddha s'adressant aux brahmanes :

« Dégagez-vous de vos passions, ô brahmane, celui-là s'appelle brahmane que le désir n'assaille ni du dehors ni du dedans.

« Brahmane est celui qui a rejeté le mal. Ne faites pas de mal à un brahmane, qu'un brahmane ne rende pas le mal pour le mal. Mais malheur au brahmane qui perd sa patience.

« On ne devient brahmane ni par les cheveux tressés, ni par l'hérédité ; celui-là est brahmane qui observe ses devoirs religieux.

« Celui-là est brahmane qui ne tue pas, ne cause la mort d'aucune créature mobile ou immobile.

« Le Chef suprême, le héros, le grand Richi, le conquérant sans passion et purifié, le Bouddha, celui-là est brahmane ⁶². »

Ainsi le grand réformateur se dressait contre les faux brahmanes et non contre les vrais. Il condamna comme inutile et préjudiciable au salut, le meurtre des animaux sanctifiés par les brahmanes corrompus ; il proclama que la racine de toutes les misères était le désir et que seule la domination du désir

pouvait conduire à la libération. Cette vérité avait déjà été connue des anciens Richis, mais le ritualisme brahmanique l'avait défigurée quand le Bouddha la proclama de nouveau. Il critiqua le droit à la supériorité des brahmanes, ignora le Vêda accaparé par eux, diminua l'autorité attribuée au sanscrit en donnant ses sermons en langue populaire et méprisa la sorcellerie et la magie noire des brahmanes. Il fut plutôt un réformateur qu'un révolutionnaire. Il fonda un ordre ascétique analogue à celui des brahmanes, qui comprenait quatre degrés comme la communauté indo-aryenne. Sa loi de causalité était un compromis entre la tendance athée et l'enseignement des Oupanichads. Sa considération pessimiste de la vie avait une grande affinité avec le culte de Chiva qui indiquait aussi un sentier de la libération par la voie du sentier de la connaissance.

On se demandera maintenant pourquoi le bouddhisme n'a pas fleuri dans l'Inde ? C'est parce qu'il a ignoré le Vêda et n'a donné aucune conception nette ni de Dieu, ni de la philosophie. Il n'offrait à la masse ignorante aucune grande et pompeuse cérémonie. Sa théorie sur l'illusion de la vie de ce monde présentait un aspect négatif que le peuple assoiffé de confort matériel n'appréciait pas. De plus, les brahmanes modifièrent leurs habitudes irreligieuses pour s'appuyer davantage sur le Vêda et les Oupanichads. Toutes ces causes réunies amenèrent la disparition du bouddhisme de sa terre natale.

Ainsi continuait, sans cesse, cette œuvre de l'aryanisation de l'Inde, dirigée par les savants brahmanes, sous le guide inspirateur du Vêda jusqu'à l'arrivée des Musulmans fanatiques dans l'Inde, qui ont non seulement interrompu le progrès du védisme, mais aussi bouleversé toute la société hindoue avec une cruauté inouïe. Mais toutes leurs tentatives de détruire la foi aryenne de l'Inde ne rencontrèrent aucun succès ; et dès que l'empire moghol eut rendu son dernier soupir au début du XIX^e siècle, naquirent trois grandes et puissantes personnalités : Raja Rama Mohanray, Suami Dayanada Sarasuati et

Chri Ramacrichna Paramhansa ; inspirés par la foi aryenne, ils proclamèrent une ère nouvelle, non seulement pour la société hindoue, mais aussi pour toute l'Inde. Ils établirent respectivement trois sociétés : Brahmo Samaja, Arya Samaj et Védanta, pour continuer leur travail de l'aryanisation de l'Inde ; leurs missions ont commencé à parcourir les quatre coins du monde, avec un but unique de prêcher la parole sainte du Véda. A présent le poète Tagore et Mahatma Gandhi, en interprétant le Véda et l'hindouïsme par leur parole ainsi que par leur action, représentent les Richis védiques en leur personne. Cela ne signifie-t-il pas que l'Inde va conquérir la gloire ancienne de l'Inde védique et par conséquent, dans un avenir très proche, prendre une place honorable dans le comité des nations ?

(3) Le Système des Castes

L'institution des castes a exercé une très grande influence sur les destinées du genre humain. Elle a existé chez les Egyptiens, les Babyloniens, les Perses, les Mexicains, les Péruviens, les Japonais, ainsi que dans les anciennes tribus de l'Attique et de Sparte. On dit que les Saxons étaient aussi régis par ce système. Senard, l'hindouïste français, compare les castes hindoues aux systèmes grecs et romains. Selon lui, la caste est un développement normal des anciennes institutions aryennes ; elles acquièrent une forme rigide dans leurs efforts pour s'adapter aux conditions qu'elles trouvèrent aux Indes. Il insiste beaucoup sur le parallélisme existant entre l'organisation des Hindous, celle des Grecs et celle des Romains primitifs. Les principes dirigeants du système feraient partie d'un bloc de coutumes et de traditions communes à toutes les branches du groupe aryen. Selon le docteur Dill, il serait intéressant d'observer qu'un système presque oriental des castes

avait rendu héréditaires à Rome toutes les fonctions, depuis celle de sénateur jusqu'à celle de porteur sur le Tibre. Toutes étaient instituées sur un système rigide et tyrannique ²⁵. Mais on ne peut pas dire que la caste soit une institution purement aryenne ; on voit au Japon une division semblable de la société : trois castes représentant d'abord un métier ou une profession, et en dehors, quantité d'êtres ne comptent pas du tout comme Japonais et à peine comme êtres humains (comme dans l'évolution de l'institution hindoue).

C'est dans l'Inde que cette organisation par caste a atteint son plus haut développement, alors qu'elle a cessé d'exister dans la plupart des autres pays. Quoiqu'on puisse trouver une origine de ce système dans la littérature védique, quelques auteurs le font remonter jusqu'aux Dravidiens. Il est un fait que la caste est plus rigide dans l'Inde du sud que dans le nord. Mais aucune évidence historique ne vient corroborer cette origine dravidienne, nul livre sacré des Hindous ne peut porter témoignage que la caste ait existé avant la pénétration des Aryens dans l'Inde. Dans le Vêda même, on ne rencontre que deux classes du peuple : les Aryens et les Dasyous ; les Aryens se divisent en quatre castes, tandis qu'on ne mentionne rien quant à une division des Dasyous. Si nous identifions les Dasyous aux Dravidiens, c'est dire que le Vêda indique la probabilité de l'origine aryenne des castes. A notre avis, la caste est le résultat d'un développement naturel, résultant de multiples variations ethniques et culturelles des peuples hindous. Elle se trouve dans l'Inde du nord et dans l'Inde du sud ; mais le sud ayant maintenu un gouvernement stable pendant des milliers d'années, les tribus les plus avancées et les plus civilisées purent consolider leur organisation sociale ; dans le nord, de fréquentes invasions empêchèrent la stabilité gouvernementale et les variations furent plus grandes. Notre point de vue est fortement corroboré par le récit suivant du Ramayana (l'une des épopées hindoues) : Rama, le héros, se retire dans la

forêt pour accomplir les paroles de son père. Il va vers le sud avec sa femme et son frère (à lui) pour mener une vie d'exilés. Au cours de son voyage, son ami Gouha, le roi des Tchandaïes (considérés maintenant comme intouchables dans l'Inde), les reçoit et tous trois acceptent son hospitalité et passent une nuit chez lui. Ceci dit clairement que la caste telle qu'elle existe dans l'Inde n'est pas une institution dravidienne, ni une création aryenne, mais une manifestation concrète des variations ethniques et culturelles dans l'Inde.

La caste dans l'Inde ancienne n'était ni sévère, ni exclusive. Max Müller se demande : « Est-ce que la caste telle que nous la trouvons à présent ne serait pas une partie du plus ancien enseignement religieux du Vêda ? Nous pouvons répondre par un « non » énergique. Il n'y a trace d'aucune autorité dans les hymnes du Vêda pour le système compliqué des castes ; il n'y a pas de loi défendant aux classes d'habiter ensemble, de manger ensemble et de boire ensemble ; pas de loi pour défendre le mariage entre membres de différentes castes, pas de loi pour marquer la progéniture de tel mariage d'un stigmate indélébile. Nous n'y trouvons aucune loi autorisant les prétentions blasphématoires d'un clergé aux honneurs divins, ni la dégradation d'aucun être humain jusqu'à un état au-dessous de l'animal ; il n'y a pas de texte de loi permettant le mariage des enfants et défendant le mariage des veuves-vierges ; le rite irrégulier qui fait brûler la veuve sur le bûcher de son mari, est à la fois contre la lettre et contre l'esprit du Vêda. Le système des castes tel qu'il existe aujourd'hui, l'hérédité de la caste, la sainteté des Brahmanes, l'adoration des dieux et des déesses, la doctrine de l'incarnation divine, etc., ne doivent pas leur origine au Vêda, quoiqu'ils forment une partie essentielle de l'hindouïsme » ⁶⁰.

La rigidité s'est établie dans le cours du temps, en même temps que la multiplication des catégories. Chaque métier arrive à former une caste, le fils succédant au père. Ce fut une sorte

d'organisation sociale et industrielle s'appuyant sur la religion traditionnelle. Se basant sur le travail, elle a perfectionné chez les artisans hindous le sens artistique qui n'a été atteint nulle part ailleurs avec la même perfection. Selon M. Nesfield, commissaire du recensement à Agra, le métier et le métier seul fut le point central sur lequel s'édifia le système tout entier des castes de l'Inde. Pour lui, chaque caste ou groupe de castes représente l'un ou l'autre de ces stades progressifs de culture qui ont marqué le développement industriel de l'humanité. On peut admettre que la fixation héréditaire est aussi un processus naturel ; il est compréhensible que les castes supérieures aient voulu assurer à leur progéniture le bénéfice des fonctions qu'elles avaient acquises.

Selon le Rig-Véda, le document le plus ancien, il y a quatre castes et celles-ci tirent leur origine de Brahma, Dieu suprême (le primitif mâle cosmogonique). Nous trouvons une allégorie subtile dans le récit de la création. L'origine des diverses castes remonte à différentes parties de la personne divine : les brahmanes sont les instructeurs de l'humanité puisqu'ils sont nés de la bouche de Pourouche (Dieu créateur), ils représentent l'esprit de Dieu. Les bras sont le siège de la vigueur et ce sont les bras de Dieu qui ont donné naissance aux kshatriyas ; ils ont le devoir de porter les armes pour défendre l'humanité. Des cuisses de Pouroucha sont nés les vaïchyas ; les parties inférieures du corps forment le siège principal de la nourriture absorbée, devenant ainsi la source de toutes les activités agricoles et commerciales, les vaïchyas sont destinés à procurer la nourriture aux autres parties de la société. Les Choudras, ayant été créés aux dépens des pieds de Pouroucha, doivent remplir le rôle de domestiques.

Les brahmanes doivent étudier, enseigner, offrir les sacrifices, donner et recevoir les dons. Les kshatriyas doivent étudier, offrir les sacrifices, distribuer des dons et défendre les hommes. Les vaïchyas doivent cultiver le sol, faire du commerce, soigner

les bestiaux et remplir la profession de prêteur d'argent. Ces trois classes constituent la catégorie des « deux fois nés », c'est-à-dire des hommes auxquels le sacrement confère une seconde naissance. Les choudras n'ont rien à apprendre, ils doivent seulement servir les autres classes.

A l'époque (indéterminée) de Manou, la caste n'était pas encore héréditaire. Il s'exprime ainsi : « Le fils d'un choudra peut atteindre le rang d'un brahmane s'il en possède les qualifications, le caractère et les accomplissements ; et le fils d'un brahmane peut devenir un choudra s'il en possède le caractère, les penchants et les mœurs. Ceci s'applique également aux kshatriyas et aux vaïchyas » ¹⁰. A l'époque védique, les enfants mêmes des choudras pouvaient devenir brahmanes si leur capacité morale et spirituelle le permettait. On trouve des récits dans la littérature védique et post-védique sur la dégradation des brahmanes et des kshatriyas devenus ainsi choudras.

La division de la société en « classes » existe encore sous une forme ou sous une autre dans tous les pays. Que la caste soit basée sur la naissance, comme dans l'Inde actuelle, ou sur la richesse comme dans l'Occident, il y a abus d'un principe qui a pu être bon à l'origine. Quelles que soient les corruptions que les brahmanes ont introduites dans l'hindouïsme, on peut prétendre qu'ils ont rempli des devoirs civilisateurs et qu'ils les remplissent encore. La civilisation hindoue vit encore parce que les brahmanes ont continué leur œuvre de précepteurs sans trêve et (relativement) sans lucre à travers les siècles. La domination étrangère aux Indes pendant au moins ces quinze derniers siècles est due à l'incapacité des kshatriyas et à leur oubli des devoirs religieux. Au lieu de maintenir la paix et l'ordre, les rois hindous se sont combattus l'un l'autre et comme résultat, l'Inde malheureuse souffre encore sous la domination étrangère. De même les vaïchyas et les choudras ne vivent plus dans l'Inde selon l'enseignement védique.

Afin de préciser notre pensée, étudions ce qu'on entend par

civilisation en un sens général. C'est une lutte contre la nature. Elle a quelque chose d'artificiel, et ce résultat est amené par l'éducation. La faculté d'employer nos moyens au profit personnel et le respect de la propriété marquent le commencement de la civilisation. Mais il faut reconnaître que ni le sens du droit à la propriété, ni la propriété personnelle, ni la croyance en Dieu, ou à la vie future ou à la vie éternelle, ou à la justice, ni la chevalerie, ni la chasteté, ni le patriotisme ne forment les caractéristiques de la civilisation. Un certain sens des valeurs et l'usage progressif de la raison en sont les qualités primordiales. Un sens juste des valeurs est l'apanage de ceux seuls qui sont capables de sacrifier les biens visibles et immédiats aux biens futurs et plus subtils. Ceux qui sacrifient le confort à la beauté sans aucun but pratique ou superstitieux possèdent déjà un sens des valeurs. La raison est atteinte quand on accepte que chaque chose régulière admet une explication et une justification rationnelle. Chez les primitifs, l'usage de la raison comme arbitre principal de la vie est impossible, car les instincts dominant. Les primitifs ne peuvent avoir non plus le sens des valeurs morales, parce que leurs goûts sont basés sur une expérience très limitée qui n'admet pas de discrimination raffinée. Tant que l'homme reste naturel et suit son instinct, il ne progresse pas vers la civilisation. Celle-ci est amenée par l'éducation et par la réflexion. L'amour de la connaissance, de l'art, de la science et de la pensée sont les caractéristiques d'une société hautement civilisée ; elle met sur un même plan l'artiste, le poète, le penseur, l'homme de science qui savent créer et apprécier. L'art, la poésie, la philosophie, sont des sentiers directs pour élever l'esprit et lui faire acquérir le sens des valeurs. La connaissance est une nourriture pour l'esprit, mais elle doit être entièrement assimilée par l'intelligence avant de pouvoir devenir positivement efficace. Du sens des valeurs naît une croyance au besoin d'une culture générale. Une vie riche et pleine devient le désir de tout individu civilisé ; il aspire

au développement complet de soi-même. Cet individualisme est une arme en faveur de la civilisation, tandis que le nationalisme devient une menace pour son existence. Nous pouvons dire que le cosmopolitisme est la culmination de l'individualisme. La civilisation commence quand l'individu veut extérioriser son sens des valeurs et de la discrimination pour atteindre au cosmopolitisme. Tout groupe d'êtres humains est un centre qui répand la culture, la civilisation. Ses poètes, ses philosophes, ses écrivains, ses historiens et ses artistes forment une section de la société qui influe fortement sur les autres classes. L'esprit de tolérance marque un très haut degré de la civilisation, parce qu'il est une déduction pratique de la raison, contrôlant et diminuant les préjugés ⁵.

Nous avons dit que l'esprit individuel est à la source et à l'origine de la civilisation, c'est lui qui la conçoit, la crée et la répand. C'est l'influence d'esprits, pleins d'amour et de sympathie, qui façonne consciemment ou inconsciemment les sociétés et les âges, mais il lui faut des loisirs. Il semble que l'on puisse dire que la civilisation a, jusqu'à présent, exigé l'existence d'une classe de loisir, et que la classe de loisir exige l'existence d'une classe de travailleurs qui la nourrisse. Ce qui revient à nier la possibilité d'une égalité absolue, et même à nier que ce soit désirable qu'elle soit possible. Nous reviendrons sur ces affirmations pour les critiquer, mais en attendant, nous poursuivons notre observation des sociétés existantes.

Pour aider la classe de loisir dans son travail civilisateur, on doit lui donner la sécurité avec le loisir, lui assurer tous les besoins de la vie, lui fournir les libertés économiques, sociales, politiques et spirituelles, en sorte qu'elle soit au-dessus des circonstances. Elle doit être parfaitement libre de penser, de sentir, de s'exprimer, et d'expérimenter. En un mot, la classe de loisir ne peut travailler pour gagner sa vie, parce que cela nuirait à son travail civilisateur. Seuls ceux qui ne sont pas obligés de complaire à un maître peuvent garder la liberté de

penser et de sentir. Seuls, ils peuvent savoir comment être parfaitement désintéressés et détachés. Si la société a besoin de la civilisation, elle doit la payer, maintenir une classe de loisir comme elle maintient une école, une université, des théâtres, des musées et des bibliothèques. Vraiment, c'est sur l'inégalité que se base la civilisation. La classe de loisir qui vit de la tradition d'indépendance est le *sine qua non* de la civilisation.

C'est des hommes de loisir que nous avons reçu les diverses théories libérales, socialistes, anarchistes. Ceux qui contrôlent l'Etat ou le commerce, tendent à acquérir de la puissance, ils s'exagèrent facilement l'importance de leurs entreprises et deviennent incapables de penser de manière claire et désintéressée. La civilisation ne peut exister si la société n'est pas bien protégée ; il faut donc une classe gouvernante qu'une sympathie sincère unira à la classe de loisir. Il faut encore une classe qui subvienne aux besoins matériels de la société ; ce sera une classe de marchands et de travailleurs, artisans, enfin une classe de travailleurs capables de produire des richesses. Résumons notre tableau : une classe de loisir qui puisse donner les éducateurs, une classe gouvernante qui protège l'individu contre l'invasion étrangère et établisse la loi et la paix, une classe commerçante qui dirige la vie économique, une classe mercenaire. La civilisation dépend de la coopération harmonieuse de ces quatre classes.

Mais n'est-ce pas l'organisation védique de la société que nous venons de décrire ? — Brahmane, homme de savoir et de paix, ayant fait vœu de pauvreté, consacrant sa vie au service de l'humanité ; professeur, législateur, homme politique, magistrat, médecin. Les rois mêmes ne peuvent braver l'autorité du brahmane, ni attenter à sa respectabilité. — Kshatriya, exécuteur et administrateur formant l'armée des volontaires de l'Etat, maintenant la loi et l'ordre dans la société, membre de haute éducation, intelligent et moral, sauvegarde l'honneur

des individus sans égard à la caste, à la religion, à la nationalité ; il n'a jamais à s'occuper de l'activité paisible des villageois. — Vaichya, troisième classe, ne jouit ni de l'honneur, ni du pouvoir, mais de la richesse ; ni législateur, ni administrateur, mais dépositaire des ressources du pays ; la vanité et l'égoïsme, résultats de la richesse, sont par là soumis à un double contrôle. — Choudra, domestique, d'infériorité intellectuelle, assure tous les emplois manuels ⁸.

À l'origine, il y avait dans cette organisation un aspect individuel ; le travail et la fonction doivent correspondre à un type naturel. On pouvait devenir brahmane, kshatriya, vaïchya ou choudra d'après les qualités personnelles, selon la nature intime, le tempérament spirituel, le caractère essentiel. Le calme, le self-contrôle, la pureté, la fortitude, la candeur, la connaissance, l'acceptation de la vérité spirituelle aboutissent à la fonction de brahmane. L'héroïsme, la vigueur, la résolution, la puissance, la générosité, la chevalerie, à la fonction de kshatriya. L'amour des champs et des animaux, le sens commercial, la dextérité manuelle désignent le futur vaïchya. Et celui qui ne présente aucune qualité nette pourra faire un excellent domestique.

Ce système associait à chaque fonction une idée culturelle, des coutumes religieuses propres, une loi de l'honneur, un code éthique, une éducation propre, un type de caractère, un idéal et une discipline familiale. Dans la période védique, la fonction sociale de l'homme était déterminée plus par sa capacité que par sa naissance, laquelle n'est que l'un des éléments de sa capacité ; puis au cours du temps, quand l'organisation sociale devint plus compliquée, la tâche de déterminer la fonction sociale de l'homme présenta une difficulté considérable et croissante aux hommes compétents de l'époque. En dernier ressort, la pratique s'introduisit de déterminer la fonction sociale et la caste par la naissance. Mais les anciens savants déclarent à

plusieurs reprises que sans la qualité, le caractère et la capacité, l'hérédité est une base mensongère ¹⁷.

N'ignorant pas les critiques qui peuvent être adressées au système, nous croyons pourtant qu'il peut donner une leçon sérieuse au monde lui-même ; il suppose que le gouvernement, contrôlé par les capitalistes seuls ou par les travailleurs seuls, serait incapable d'établir la paix dans le monde, que les nations ne pourront être sauvées ni par le capitalisme, ni par le bolchévisme. Il dit que les affaires de l'humanité doivent être dirigées par les penseurs libres et altruistes. Le fondement des relations entre individus, classes, communautés et nations, doit être l'amour et le respect mutuels ; le but essentiel qui doit guider toute activité humaine est le bien-être général du monde entier.

Pour conclure, disons que le système des castes, établi par les visionnaires védiques, fut un effort pour résoudre la question de la vie individuelle et sociale. A un certain stade de la société, il a satisfait aux besoins économiques ainsi qu'aux besoins psychologiques. Selon le Vêda, le travail est inévitable, chacun doit travailler pour gagner sa vie et servir la société. Fermiers, travailleurs, artisans, marchands, guerriers, professeurs, médecins, tous sont des serviteurs de la société. Dans le système des castes, il n'y a pas de place pour l'autorité religieuse, pour la division de la société en compartiments étanches, pour la monarchie absolue, pour le capitalisme exploiteur, ni pour l'oppression des masses. Les devoirs en premier lieu, les droits ensuite, tel est le thème des castes. Selon lui, la société entière est responsable de ce qui affecte les multiples manifestations de sa vie.

Mais, évidemment, à des situations nouvelles, il faudra des solutions nouvelles.

CHAPITRE II

LES RICHIS COMME MISSIONNAIRES LEUR RELIGION

(1) L'Aspect comparatif

La religion est aussi ancienne que l'humanité et a passé avec elle par les étapes de l'évolution. L'histoire du progrès de l'humanité est incomplète si elle ignore la force directrice de la religion, sur laquelle elle s'appuie. Si nous considérons les religions vivantes du monde, les regards se tournent en premier lieu vers le védisme qui est la plus ancienne. Cette religion a évolué en contact de deux peuples, également civilisés : les Dravidiens et les Aryens. Dans un passé très reculé, les Aryens sont venus dans l'Inde, non en conquérants, mais comme missionnaires d'un nouveau culte. Précisément de la même façon, le bouddhisme se répandit en Chine, au Japon et à Ceylan, sans aucune tentative pour détruire le culte indigène. Le culte des Aryens s'édifia sur le culte préexistant des Dravidiens, qui dure encore aujourd'hui et s'appelle le chaïvaïsme. A propos de cette religion, John Marshall s'exprime ainsi : « Dans la religion du peuple de l'Indus, il y a beaucoup de choses qui peuvent être mises en parallèle avec ce qui a

été trouvé dans d'autres pays. Ceci est vrai de toute religion préhistorique ; mais cette religion considérée dans son ensemble est si caractéristiquement hindoue qu'on ne peut la distinguer que difficilement de l'hindouïsme vivant, ou tout au moins de cet aspect de l'hindouïsme qui comprend l'animisme, le culte de Chiva et de la Déesse-mère, les deux plus puissantes forces dans l'adoration populaire. Parmi tant de découvertes faites à Mohenjo-daro et Harappa, nulle n'est plus remarquable que cette découverte que le chaïvaïsme a une histoire antérieure à l'âge chalco-lithique, ou peut-être même encore plus reculée et qu'ainsi il se place comme la plus ancienne foi parmi celles qui vivent encore ³⁷. Le védisme est une création des Aryens qui ont assimilé la culture dravidiennne et l'ont mélangée avec la leur ; il représente deux cultes : 1) le culte actif des Aryens, et 2) le culte passif des Dravidiens ; et on peut dire qu'elle a un corps dravidien et un esprit arien.

La religion védique s'occupe du bien-être matériel, moral et spirituel de l'humanité. Le mot même de religion en sanscrit signifie « ce qui nous conduit à la prospérité temporelle et à la béatitude éternelle ». Selon le Mahabharata, l'une des deux épopées hindoues, « c'est la religion qui unit et maintient les individus en sociétés et rend celles-ci prospères et puissantes ; et celui qui est l'ami de tous et se consacre au bien de tous par l'action, par l'esprit et par la parole, peut comprendre la religion ». Nulle religion n'a laissé la liberté de conscience, de pensée et de parole au même degré que la religion védique. L'Europe a connu des martyrs de la pensée depuis le temps de Socrate, jusqu'aux temps qui suivirent l'Inquisition. Dans l'Inde, les athées les plus fermes, comme Tcharvaka, ont pu répandre leurs opinions sans être aucunement persécutés pour avoir déclaré qu'on n'a jamais pu prouver l'existence de Dieu. Le Bouddha qui s'est séparé de la religion védique et qui a converti les Hindous à sa foi, ne fut jamais persécuté. Au contraire, il fut déifié comme une incarnation de Dieu. Le caractère

proéminent de la religion védique est qu'elle comprend toutes les activités humaines dans son horizon. Elle ne considère pas la vie séculière comme séparée de la vie religieuse. La philosophie, la poésie, l'art et la science sont considérés comme des sujets profanes en Europe ; mais dans l'Inde, ils font partie de la religion : leur origine même est due à la religion. Le Vêda est bien connu comme source de la philosophie et de la poésie. On a prouvé que la géométrie et l'astronomie se sont développées à partir de rites védiques. L'architecture, la sculpture, la peinture, le théâtre et la musique ont été toujours cultivés dans l'Inde surtout dans les buts religieux. La civilisation de l'Inde se base sur la religion et est la création de la religion ⁶³.

Il y a des indices dans les principales religions du monde qu'elles ont tiré des éléments du védisme. Les ressemblances entre le Vêda et l'Avesta, entre les doctrines zoroastriennes et les doctrines judaïques, entre le bouddhisme et le christianisme, nous montrent nettement que toutes les religions sont sorties les unes des autres. Il est hors de doute que le zoroastrianisme et le bouddhisme dérivent du Vêda. Les plus hautes vérités de la moralité chrétienne font partie du bouddhisme. Les édits du roi Achoka sont un prototype du sermon sur la montagne. Et le fait que le Christ même est considéré comme un prophète par les Musulmans, prouve le rapport existant entre le christianisme et l'islamisme. Pour démontrer que le Vêda est une bible de l'humanité, montrons les ressemblances des cinq principales religions : bouddhisme, zoroastrianisme, judaïsme, christianisme et islamisme avec le védisme. Il faut d'abord admettre que chaque religion doit énormément à la personnalité dynamique de son fondateur et que notre tentative n'est pas l'ignorer ce fait, mais de reconnaître en même temps les rapports entre les unes et les autres.

Le Bouddha était un Hindou, qui vivait 550 ans avant J.-C. Le brahmanisme florissait alors dans l'Inde. C'est une erreur

de juger que la religion du Bouddha fut une révolte contre l'esprit du Véda. Au contraire, elle a voulu renverser un ritualisme corrompu, dégénéré et sans âme, qui prospérait, usurpant le nom du Véda. La gloire du bouddhisme consiste à avoir insisté sur l'aspect éthique des Oupanichads à une époque où les sacrifices sanglants, les restrictions oppressives des castes et les rites compliqués étaient tout ce qui comptait dans l'hindouïsme. Le Bouddha a rétabli le rapport entre l'hindouïsme et sa source, le Véda, rapport que les ravages du temps avaient déformé; et ainsi il l'a purifié. Ceux qui pensent que le Nirvana, promis par le Bouddha à ses disciples, n'est qu'une annihilation, se trompent. Le Nirvana bouddhique n'est pas du tout différent du Moksha védique. Celui-ci représente l'aspect positif et signifie l'émancipation du « soi », tandis que celui-là représente l'aspect négatif et signifie l'annihilation du « soi ». On peut dire que le Bouddha n'a rien découvert de nouveau. Sa grande doctrine de transmigration de l'âme, celle de l'absorption finale dans le Nirvana et autres, étaient déjà dans les Oupanichads, qui prêchent à plusieurs reprises la soumission des désirs au vrai soi. Cela c'est l'évangile du Bouddha, du Christ et de Confucius. Malgré quelques points discutables, la religion du Bouddha est l'un des dons les plus précieux faits à l'humanité. Le Bouddha est l'un des plus grands interprètes pratiques du Véda. Et si la culture védique existe encore aujourd'hui, c'est en grande partie grâce au Bouddha et au bouddhisme ¹.

Zoroastre, le fondateur du zoroastrianisme, a vécu vers 700 ans avant J.-C. L'Iran, son lieu de naissance, est désigné dans l'Avesta comme l'Aryana-Vaega (le pays des Aryens). Les rapports sont profonds entre le védisme et le zoroastrianisme. Certains chants du Rig-Véda hindou se trouvent dans les textes de l'Avesta persan ; non seulement l'idée et la coupe des vers sont presque identiques, mais les mots eux-mêmes diffèrent à peine. Les langues possèdent beaucoup de mots

communs. Les dieux védiques, Mitra et Varouna, sont aussi les dieux du zoroastrianisme. Il semblerait donc que les Hindous et les Perses aient eu des ancêtres communs quelques siècles avant la naissance du zoroastrianisme. Leur séparation fut, peut-être, causée par un schisme religieux ; car le mot « déva » qui désigne les dieux dans l'Inde, désigne les démons dans l'Iran ; tandis que le mot « achoura », nom de dieux en Iran, est celui des démons dans l'Inde. Il est remarquable de noter que le livre sacré du zoroastrianisme, l'Avesta, signifie non pas la révélation divine mais le « commentaire de la révélation ». Pourrait-on conclure de là que les Iraniens ont connu le Vêda, mais que, à cause de différends avec les prêtres védiques, ils n'ont pas voulu l'admettre comme livre saint ? Comme les brahmanes de l'Inde, les prêtres de l'Avesta forment une caste héréditaire. On naissait prêtre, on ne le devenait pas. Le monde entier est pour eux un peuple de démons, les uns bons, pour la lumière et la vie, les autres mauvais pour l'obscurité et la mort. Ils sont continuellement en conflit et Zoroastre, d'accord avec le Vêda, nous annonce que le triomphe final restera aux bons. Le caractère sacré, attribué à la vache, le liquide du sacrifice en général, la notion de souillure par l'abus des éléments sacrés, l'adoration du feu et l'investiture du fil sacré et l'immortalité de l'âme sont des dogmes communs aux deux religions. C'est à cause de cela, la parenté entre le védisme et le zoroastrianisme, que l'Inde a protégé les pratiquants de ce dernier culte, sauvant ainsi la foi de Zoroastre de la destruction par les Musulmans fanatiques ⁷⁵⁴.

Le judaïsme, si on jette un regard sur ses origines lointaines, ne paraît pas non plus libre de toute influence, de la part du védisme notamment. Celle-ci a dû s'exercer par l'intermédiaire du zoroastrianisme, peut-être déjà avant l'exil qui mena le peuple juif à Babylone, très probablement pendant cet exil et après. Errant déjà dans son enfance, le peuple juif s'est

trouvé en face de cette civilisation dont la source était l'Iran et ce fait ne devait pas rester sans conséquence sur l'élaboration de son œuvre spirituelle. Précisons ces influences. Dans les représentations de l'au-delà, le zoroastrianisme nous dépeint un paradis pour les bons, la précipitation en enfer des mauvais ; nous retrouvons la même image dans le judaïsme, plus accentuée encore dans le christianisme. De plus, l'aversion du zoroastrianisme pour l'ascétisme et la contemplation stérile, l'élévation de sa morale sociale et personnelle, le rapprochent du judaïsme. Son influence sur le judaïsme et par lui sur le christianisme, a été d'autant plus forte qu'il y avait dès l'origine entre ces doctrines, une sorte d'affinité et de sympathie. Il y a des rapports directs en plus entre le védisme et le judaïsme. Pour les rendre plus intelligibles, comparons les hymnes cosmogoniques du Véda et la Genèse de l'Ancien Testament :

« Au commencement il n'y avait ni mort, ni mortalité. Il n'y avait pas la différence entre le jour et la nuit. L'Un soufflait sans souffle, tout seul. Il y avait le chaos. L'eau recouvrait le tout inconnaissable » (Véda).

« Elohim nomma la lumière jour et les ténèbres nuit, et il fut soir et il fut matin. La terre était un chaos. Le souffle d'Elohim se mouvait sur les eaux » (Genèse).

On ne saurait douter que les points de contact aient été très nombreux sur les chemins de l'Occident entre le culte du bouddhisme et celui qui succédant aux religions gréco-romaines, se développa sous la forme du christianisme. C'est ainsi que dans un lauze, l'une de ces tombes en pierres brutes éparses en Languedoc, on a découvert une tête du Bouddha, et l'on constate que cette effigie appartient à une époque non pré-historique pour la Gaule, mais du moins, pré-romaine, puisque les lauzes n'ont livré aux chercheurs aucun objet des temps qui suivirent la conquête de César. Les preuves directes de pénétration mutuelle des deux religions ne manquent pas. Il fallait que la vénération des philosophes alexandrins envers la religion

bouddhique fut bien profonde pour que, au milieu du III^e siècle, Plotin accompagnât l'armée de Gordiens contre les Parthes dans l'espoir d'aller trouver dans l'Orient sacré des frères en la foi (Lassen).

Les analogies du bouddhisme avec le christianisme ont donné lieu à des hypothèses diverses. Les ressemblances des légendes portent sur des épisodes de caractère assez banal : la naissance miraculeuse du Bouddha, le saint vieillard et les pèlerins venus de loin pour saluer l'enfant-Dieu, la tentation, etc. Le christianisme s'est aussi approprié la légende du Bouddha dans le conte du moine chrétien Barlaam. On sait d'ailleurs que le roi Achoka (vers 250 avant J.-C.) se flattait d'avoir envoyé des missionnaires chez les rois grecs, ses voisins en Syrie et Egypte. Une influence bouddhiste sur les Esséniens et même sur l'hellénisme n'est pas inadmissible. A vrai dire, les moines bouddhistes prêchaient leur religion en Asie Mineure avant la naissance de Jésus et pendant sa vie. Le sacrement du baptême bouddhiste fut adopté par Jean-Baptiste et après lui par Jésus-Christ. On trouve aussi le nom du Bouddha dans un texte grec, postérieur de deux siècles à l'ère chrétienne. M. Henry Lea dit à ce sujet :

« L'obligation du célibat pour les prêtres chrétiens a un rapport direct avec les idées ascétiques de l'Orient, principalement du bouddhisme, religion dominante de l'Inde 300 ans avant J.-C. Une curieuse allusion de saint Jérôme à la naissance du Bouddha, né d'une vierge, indique une familiarité avec les croyances bouddhistes et une connaissance générale du bouddhisme. Beaucoup de choses dans la légende de la naissance et des miracles qui l'ont accompagnée, dans sa lutte avec le tentateur et dans les autres détails de sa vie, indiquent comme source de la légende du Christ celle du Bouddha. En outre, bien des rites du christianisme s'expliqueraient par leur dérivation du bouddhisme; ainsi le monachisme, la tonsure, l'usage du chapelet, la confession, la pénitence, l'absolution, le signe de la croix, l'ado-

ration des reliques, etc. Même l'auréole qui dans l'art sacré entoure la tête des saints, se retrouve dans les sculptures des topas bouddhistes. Le saint graal ou la coupe sacrée est analogue au patra ou à la coupe du Bouddha. L'ordre des moines et des nonnes correspond à celui des bhikshous et des bhikshounis du bouddhisme » ²⁷.

(Il est dit dans l'Avesta, qu'après sa victoire sur les forces mauvaises, une vierge concevra de Zoroastre un messie, le Victorieux, le second Zoroastre, qui fera ressusciter les morts).

La doctrine du fils-Dieu comme le père, est connue aux Hindous, aux Chinois et aux fidèles du mithraïsme. (C'est ce culte populaire dérivé du zoroastrianisme, que les soldats romains et leurs auxiliaires orientaux ont répandu dans tout l'Occident à partir du 1^{er} siècle et qui a semblé, pendant quelque temps, balancer la fortune du christianisme). Le Vêda nous dit qu'au commencement de l'univers un enfant en or (Hiranyagarbha) est né. Il était par sa naissance le seigneur de tout ce qui existait. Il établit cette terre et les cieux. Dans l'hymne védique de Pouroucha Soukta, se trouve une description de la création sous la forme d'un sacrifice fait par les dieux. Dans ce sacrifice, la figure centrale et la victime est un démon qui se sacrifie et le genre humain naît de lui. Dans le Yih-King, l'un des plus anciens livres chinois, écrit 600 ans avant J.-C., on trouve les prophéties suivantes :

1) Il n'y a qu'une famille du genre humain en état d'évolution sur la terre.

2) Il n'y a qu'Un qui est spirituellement omniscient et omnipotent et que nous associons avec le ciel.

3) Il n'y a qu'un Médiateur entre Dieu et le genre humain, le Médiateur qui comme principe de l'amour s'incarne dans un homme et qui spirituellement comme fils, a le pouvoir de donner naissance aux êtres créés, de les perfectionner et de rendre efficaces les pouvoirs et leurs qualités innombrables. Pour que

les prophéties des Ecritures Saintes puissent être réalisées, il se projette lui-même se manifestant à l'humanité sur la terre, comme un modèle de sincérité. ³⁴ (Dans le même livre, Lao-tze, l'un des grands philosophes chinois, a écrit le sermon sur la montagne). Ces prophéties se sont réalisées au début de l'ère chrétienne dans la personne du Christ qui était sensible aux sentiments humains et en même temps entièrement animé de sagesse divine.

Selon le culte du mithraïsme, Mithra entre en lutte contre un taureau qu'il dompte et qu'il sacrifie. Une tradition perse veut que tous les êtres vivants soient nés du sang de ce taureau sacré. Non seulement Mithra est le créateur, mais il est aussi le médiateur entre le Dieu Suprême et les hommes ; il assure le salut des hommes par son sacrifice. Son culte comporte le baptême, la communion, le jeûne ; dans le clergé mithraïque il y a des hommes et des femmes voués au célibat ; sa morale est impérative et identique à celle du christianisme.

Dans le Vêda, un prêtre sacrificateur questionnant une femme à propos de sa conduite remarque : « Un péché confessé devient moins grave, puisque vous ne cachez plus la vérité ». Ceci indique que la confession des péchés était en usage à l'époque védique. Il y a encore un mythe védique indiquant deux jumeaux comme origine de la race humaine. Dans une allégorie védique, le savoir est représenté par un arbre sur lequel deux oiseaux se reposent. L'un de ces oiseaux mange les fruits de cet arbre et en conséquence devient sujet aux misères du monde. Selon le christianisme la mortalité de l'homme provient de ce qu'il a goûté à l'arbre de la science. On s'est servi de lait comme boisson de communion ; ceci rapproche le christianisme du culte de la vache qui existe encore dans l'Inde.

L'influence du bouddhisme sur la civilisation occidentale est maintenant bien établie. Arthur Lillie, d'accord avec Léon de Rosny, indique l'Inde comme source du christianisme primitif. Louis Buchner est absolument convaincu de la grande affinité

de force et de fond entre le bouddhisme et le christianisme. Emile Burnouf estime que l'origine hindoue du christianisme ne se conteste plus. Dans son livre « *India and Christianity* », Arthur Lillie a cité de nombreux passages de la Bible semblant être des traductions littérales de passages pris dans la littérature bouddhique ⁵⁷.

La religion védique a-t-elle des missionnaires ? Pour répondre à cette question, nous pouvons dire que les Aryens sont venus dans l'Inde comme missionnaires d'un nouveau culte et qu'ils ont converti des Dravidiens au védisme. Dans le Vêda se trouve un commandement divin : « Civilisez le monde ». L'esprit missionnaire du Vêda a été universalisé par le bouddhisme, et le christianisme a suivi ses leçons en prosélytisme.

La source du Coran est la révélation divine et il serait intéressant de noter des ressemblances entre le Coran et les connaissances antérieures. Le Coran affirme la loi et l'Evangile, et généralement tout ce qui a existé avant lui. L'histoire de Joseph, celle de la chute, celle de la délivrance de l'Egypte sont racontées comme dans l'Ancien Testament. Les personnages qui figurent le plus souvent dans le Coran sont des caractères de l'Ancien Testament, et aussi Jean, Marie et Jésus du Nouveau Testament. Le fait même que le Coran reconnaît Jésus comme un prophète de Dieu rend témoignage de l'influence du christianisme sur l'islamisme. Il y a des influences hindoues dans l'islam. C'est un fait établi que l'Europe a reçu la science, les mathématiques et la médecine hindoues par l'intermédiaire des Arabes. En conséquence, il était impossible pour la religion arabe d'éviter les influences hindoues. On a trouvé en Arabie des livres antérieurs à la naissance de Mahomet, louant Rama, Crisna et l'Inde. Comme l'hindouïsme, la religion ancienne des Arabes consistait principalement dans l'adoration de la pierre noire de la Mecque et des trois cent soixante idoles qui l'entouraient, et dans des prières et des genuflexions devant les objets saints. Même la lune à son croissant était un symbole

hindou de la connaissance spirituelle, qui a été plus tard approprié par les Turcs ottomans comme emblème de l'Islam, et la croyance islamique que la terre repose sur la tête du bœuf est une interprétation fantaisiste du verset védique suivant :

- « Le bœuf (soleil) porte la terre et le ciel ;
- « Le bœuf (soleil) porte l'atmosphère large ;
- « Le bœuf (soleil) porte les six immenses sphères du ciel,
- « Le bœuf (soleil) pénètre l'univers entier ».

L'étude comparative de ces quatre religions nous a renseigné sur leur interdépendance étroite. Nous fournira-t-elle également la preuve de leur dérivation successive, l'une de l'autre ? Au cas de l'affirmative, nous gagnerions une vue très large et en même temps très systématique sur la vie des religions, étudiées précédemment. Leur dérivation successive nous conduirait à une source première, le Vêda, le plus ancien document religieux du monde ^{10 21}.

Qu'est-ce que le védisme ? Le védisme est une religion basée sur le Vêda. Il n'admet pas la pluralité de Dieu, ni le culte des idoles, ni le sacrifice des animaux, ni l'église organisée. Au contraire des autres religions, il n'est pas la création d'une seule personnalité. Il ne reconnaît ni la nécessité du prêtre, ni celle de l'église pour le salut de l'homme. Considérant l'action comme arbitre final de la destinée humaine, il n'y a pas de place pour le ciel et l'enfer dans sa théologie. On peut diviser les dogmes védiques en dix commandements ainsi ⁸ :

Texte

C'est lui qui est notre Protecteur, Créateur, et Ordinateur. C'est Lui qui connaît tous les lieux et tous les êtres. C'est Lui qui est le seul distributeur des noms à toutes

Commentaire

1) La première cause efficiente de toute connaissance et ce qui se connaît par la connaissance, est Dieu.

les entités. C'est Lui que reconnaissent tous ceux qui existent comme le seul Un.

Prie seulement celui qui est Un, surveillant des hommes, le Seigneur manifeste des activités puissantes.

R.V. VI. 45. 16.

Nous ne violons aucune loi, ô sage, nous ne cachons aucune loi. Nous agissons selon les enseignements du Véda.

R.V., X. 164, 7.

Le Seigneur du peuple voit à travers tout. Il fait une distinction entre la vérité et l'erreur. Il a mis à part l'incrédulité pour l'erreur et la foi pour la vérité.

R.V., XIX, 77.

En distinguant entre la vérité et l'erreur, ô, roi, atteins à la royauté de mon empire.

R.V., X, 124, 5.

Perfectionne l'Univers.

Y.V., XXII, 54.

Rends-moi bien-aimé des Brahmanes, des Kshatriyas,

2) Dieu est l'existence absolue, l'intelligence absolue et la joie absolue. Il est sans forme, omnipotent, juste et miséricordieux.

3) Le Véda est l'Ecriture sainte de la vraie connaissance. C'est le devoir de chaque Arya de le lire, de l'enseigner et de l'observer.

4) Sois toujours prêt à accepter la vérité et à rejeter l'erreur.

5) Agis selon les préceptes de la religion, c'est-à-dire, après une suffisante réflexion sur le bien et le mal.

6) Le but principal de l'individu est de faire le bien à toute l'humanité, et de rechercher son développement physique, moral et spirituel.

7) Que tes rapports avec tous soient inspirés par l'amour

des Vaichyas, des Choudras et de tous ceux qui vivent.

A.V., XIX, 62, 1.

En communiquant le savoir à l'ignorant, la lumière à tous ceux qui sont plongés dans les ténèbres, éveille les mortels comme l'aurore.

Y. V, XXIX, 27.

Pour celui qui considère tous les êtres comme lui-même, où est la passion ? Où est la douleur pour lui qui est un en plusieurs ?

Y.V., XL, 7.

La discipline sociale n'est pas la discipline individuelle ; la discipline individuelle n'est pas la discipline sociale.

A.V., IV, 3, 7.

et par la justice selon les préceptes de la religion.

8) Contribue à chasser l'erreur, à faire connaître la vérité.

9) Tu ne dois pas te contenter de ton bien-être, mais tu dois chercher ton bien-être dans le bien-être de tous.

10) Tu dois observer les lois altruistes de la société tout en étant libre de pratiquer les lois pour le bien-être individuel.

Le védisme comme le christianisme et l'islamisme, n'a qu'un Dieu. Il a toute la perfection éthique du bouddhisme, toute la liberté de la pensée de l'agnosticisme, tout au moins tout ce qui est dans la charité du socialisme, tout l'amour et tout le respect praticable pour l'humanité du positivisme ; bien plus encore, car à son avis, l'humanité elle-même est la divinité. La particularité du védisme qu'il faut attribuer, sans doute, à son universalité, est qu'il a une foi solide dans le gouvernement providentiel de l'univers, dans l'omniscience du pouvoir immanent qui réside dans l'univers, il croit au développement lent et naturel de l'humanité, et de ce fait, il cherche à la réformer non par la force, mais par la magie silencieuse de

ses grands et puissants idéals. Il n'est pas seulement large et libéral, mais encore assez fort pour être le fondement de toutes les religions du monde.

(2) L'Aspect sacramental

La vie étant un pèlerinage avec sa libération dans l'âme suprême comme objectif, le Véda considère le cours de l'existence comme un exercice spirituel et qui doit passer par ses différentes étapes avec une obligation morale et une ferme détermination ⁶¹. Elle se divise en quatre périodes : (1) La période de la discipline dans l'éducation ; (2) Celle de la vie familiale ; (3) Celle de la retraite par le relâchement des liens familiaux ainsi que pour le service social ; (4) Celle de la renonciation avec le but ultime d'atteindre à la liberté au delà de la mort. Dans le cadre de ces quatre périodes, également réparties en ordre successif dans une durée d'une centaine d'années, il y a seize samskaras ou sacrements qui disciplinent la vie hindoue depuis la conception jusqu'à la cérémonie funèbre, c'est-à-dire depuis l'entrée dans la vie jusqu'à la sortie. « Samskara » signifie « rendre plus beau ou affiner ». Ces sacrements sont essentiellement désignés pour perfectionner la vie humaine d'une façon systématique, formant ainsi un cours d'éducation depuis la naissance jusqu'à la mort. Chaque Hindou est tenu moralement responsable de remplir ses devoirs vis-à-vis des samskaras qu'on peut accomplir, sans temple, sans idole. Nous en donnerons un aperçu aussi bref que possible.

Trois jours après le mariage a lieu le premier samskara qui s'appelle « garbhadhana » (la création d'une vie) et qui précède la consommation du mariage. Dans une chambre solitaire, bellement décorée ou parée, au début de la nuit, les deux conjoints, nouveaux mariés, accomplissent le samskara qui

traite de la culture humaine, devant le feu sacré. D'abord le cérémonial leur montre la responsabilité qu'ils vont assumer en devenant les générateurs de la race future, le sacrement revêt ce nouveau devoir d'un caractère sacré et les éclaire quant au moment propice, aux méthodes et à la discipline générale du devoir conjugal. Il considère trois choses comme indispensables pour la création saine d'une vie nouvelle : un bon terrain, une bonne semence et une culture intelligente. Pour assurer les deux premiers, l'âge du mariage est fixé à au moins seize ans pour la femme et à vingt-cinq ans pour l'homme. Quant au troisième, c'est le samskara qui met les conjoints au courant de leurs devoirs conjugaux. Le Vêda considère douze jours successifs après l'arrêt des règles comme ceux de la période conceptionnelle, que la femme doit choisir pour le but de procréation. Il est remarquable de noter que les bardes védiques croient à la détermination du sexe par les parents, d'après trois facteurs : la nourriture, la proportion entre spermatozoïde et ovule, et le moment propice. Puisque les rapports conjugaux ne sont permis que dans le but de création, le Vêda admet donc naturellement le contrôle de la conception par les moyens absolument naturels, c'est-à-dire par la dévotion, par l'exercice physique, par le contrôle de la respiration et par la nourriture.

* * *

Quatre mois après la conception, a lieu la cérémonie du Pounsavam et deux mois après celle-ci, celle du Simantonayanam. Ces deux cérémonies précisent les précautions qu'on doit prendre pour protéger l'embryon, et par conséquent, elles facilitent l'événement attendu et écartent les influences malignes.

Au moment de la naissance, on récite les formules du Vêda, et après avoir donné des ablutions au nouveau-né, on lui souffle dans l'oreille la formule « Vêdo-sti » (tu es le Vêda, la connaissance), et avec du miel on lui peint le nom de Dieu sur la

langue. Cette cérémonie qui s'appelle « Jata-karma », est censée apprendre à la jeune maman la méthode de soigner le nouveau-né.

Nous noterons ensuite la cérémonie du baptême et une autre cérémonie dont le caractère est très original. Un mois après la naissance, la maman présente son enfant à la lune dans une nuit très calme, ainsi qu'au soleil levant ou au soleil couchant. Cette cérémonie qui s'appelle « Nichkramanam » marque pour l'enfant la sortie de sa chambre pour qu'il s'adapte au monde extérieur.

A l'âge de six mois, quand on trouve l'enfant capable de prendre sa première nourriture solide, on célèbre la cérémonie de l'alimentation, qui s'appelle « Anna Prachanam ».

Entre l'âge d'un à trois ans, on choisit le moment propice pour percer les oreilles de l'enfant; en vue de l'immuniser contre certaines maladies ; puis on lui rase la tête et on lui donne ainsi sa coiffure correcte. On appelle la première cérémonie « Karna Védha », l'autre « Tchouda Karma » ².

* * *

Les études commencent à huit ans. A cet âge a lieu la cérémonie symbolique de l'Oupanayanam, appelée aussi « cérémonie du fil sacré » par laquelle l'enfant devient un étudiant du monde et des Védas. Il est admis dans le Gouroukoula, famille du gourou (précepteur), nom donné aux écoles forestières, dirigées par les savants brahmanes et maintenues par la charité publique. Le Vêda place, pour ainsi dire, le nouvel élève dans le giron du précepteur. Cela veut dire que celui-ci doit prendre soin de son jeune disciple comme la femme enceinte prend soin de l'embryon dans son sein.

Dans le Gouroukoula, des programmes, exercices, repas, études, prières et autres fonctions religieuses et sociales étaient établies. La diète devait être simple et saine. Après une étude préliminaire des Védas, l'élève devait étudier les Upa-védas, études additionnelles, la science économique et militaire, la

médecine, la phonétique, la grammaire, la prosodie, l'astronomie, le rituel et l'exégèse ainsi que les six systèmes de philosophie. Rendre l'élève aussi parfait que possible était le but proposé. Garçons et filles ainsi devaient étudier jusqu'à vingt-cinq et seize ans respectivement. La fin des études était marquée par une cérémonie appelée « samavartan » après laquelle l'étudiant était jugé capable de se marier.

Il faut retenir trois points remarquables dans le système védique d'éducation : 1^o L'éducation n'était pas rendue obligatoire par les lois de l'État mais par les coutumes de la société, en sorte que les institutions étaient soutenues volontairement et n'étaient pas soumises au contrôle gouvernemental ; 2^o Les écoles dans la forêt étaient résidentielles, ce qui donnait aux maîtres amplement le temps de surveiller la vie des étudiants et de former au mieux leur caractère ; 3^o L'enseignement étant une fonction honoraire, ce n'était pas une considération économique qui poussait les maîtres à être les guides de la jeune génération, mais le sens d'un devoir religieux et social.

* * *

L'homme devient un être social quand il fonde une famille, cellule de l'humanité. Il prend de nouveaux devoirs, de nouvelles joies. Le mariage est une association de l'homme et de la femme, une entente cordiale ; il permet de réaliser l'amour humain qui seul mettra fin à leur égoïsme et élargira leur horizon. C'est une vie de communion physico-spirituelle entre l'homme et la femme en vue de la procréation. Il forme ainsi un des plus importants samskaras hindous dont nous allons étudier quelques préliminaires.

Selon Manou, celui qui a fait vœu de célibat, l'a gardé et a suivi fidèlement les conseils de son précepteur, doit entrer dans la vie maritale après la fin de son étude. Il devrait épouser une jeune fille douée d'excellentes qualités, qui ne lui soit apparentée en deçà du sixième degré, ni du côté maternel,

ni du côté paternel et qui ne porte pas le même nom de famille que son père. En choisissant son épouse, il devrait éviter soigneusement les sortes de familles suivantes, si puissantes et si riches soient-elles en vaches, moutons, chevaux et céréales : « La famille qui n'a pas de religion ; celle dont les hommes sont dépourvus de caractère ; celle où on a négligé l'étude du Vêda ; celle dont les membres ont des cheveux longs et épais sur le corps ; celle qui est sujette aux maladies comme hémorrhoides, consommation, asthme, bronchite, épilepsie, lèpre, albinisme, car elles sont héréditaires ; celle qui n'appartient pas à une bonne famille physiquement, moralement et intellectuellement ». Il ne doit pas épouser celle qui est pâle et anémique, ni celle qui est bien plus grande et plus forte que lui, ni celle qui est bavarde, ni celle qui a trop ou trop peu de cheveux, ni celle qui a des yeux rouges ¹⁰.

Selon le Vêda, seul cet homme qui ayant fait vœu de célibat dès son initiation, l'a gardé sévèrement pendant la vie d'étudiant et qui a perfectionné son savoir, raffiné son caractère, peut entrer dans la vie conjugale en pleine jeunesse comme s'il était né de nouveau (en savoir et en sagesse). Celui qui se marie sans avoir auparavant accompli le vœu de célibat et sans avoir acquis la connaissance et la culture, ou celui qui se marie trop tôt, ne réussira pas et ne sera pas respecté ni par les savants, ni par les sages. Et cela explique que ceux qui désirent atteindre le vrai bonheur dans le mariage, doivent être intellectuellement, moralement et physiquement préparés à en porter les multiples responsabilités.

A la jeune fille, Manou demande d'attendre pour se marier trois ans après le moment où elle a été formée (menstruée) ; puis elle devrait choisir elle-même un mari parmi ses égaux. Selon le Vêda, les jeunes filles vierges (comme les vaches qui n'ont pas allaité) qui ont dépassé la période d'enfance, sont bien éduquées et cultivées, capables d'accepter toutes les responsabilités de la vie conjugale dans la force et la plénitude de la

jeunesse et qui par la continence sont arrivées à un état d'excellence et de sagesse, devraient se marier avec des maris d'âge mûr et enfanter par eux. On comprend pourquoi le Vêda et Manou donnent la liberté complète aux jeunes filles de choisir les partenaires de leur vie et pourquoi elles doivent être suffisamment éduquées et cultivées, comme aussi physiquement capables de remplir leur fonction d'épouse et de mère. Manou ajoute encore : Il vaut mieux que les hommes et les femmes restent célibataires jusqu'à la mort plutôt que de se mal marier. Il suit de là que le mariage n'est pas une obligation en tout cas ; seuls, ceux qui peuvent trouver les épouses qu'il leur faut, doivent se marier. Cette attitude est encore exposée dans les vers védiques suivants ¹⁰ :

« Précisément comme les hommes qui sont prompts à la perception et à l'action, énergiques, pleins de jeunesse, vigoureux de corps et capables de remplir leurs fonctions reproductrices, se marient avec des jeunes filles chères à leur cœur et jouissent avec elles d'une bonne vieillesse (jusqu'à cent ans et plus) entourés d'enfants et de petits-enfants, tous les hommes et toutes les femmes devraient mener une vie semblable. Tout homme ou femme devrait pratiquer la continence, acquérir la connaissance, perfectionner son caractère, développer sa vigueur physique et spirituelle, atteindre en un mot la plénitude de la jeunesse avant de pouvoir se marier ».

On voit par là que le mariage par choix était, sans aucun doute, pratiqué à l'époque védique.

Le rite actuel du mariage consiste dans la conduite de gauche à droite autour du feu familial, par trois fois répétées, du fiancé, tenant la main droite de sa fiancée ; ce faisant il récite les vers suivants :

« Par ta main droite, pour ton bonheur je te prends. Puisses-tu arriver à un grand âge avec moi. Aryaman, Bhaga, Savitar, Puranidhi (les différents noms de Dieu) t'ont donnée à moi pour gouverner ensemble notre maison ».

« O Agni, Surya avec ton escorte nuptiale te fut d'abord présentée, ainsi maintenant donne cette fiancée à son mari et accorde-leur des enfants ».

(La situation égale de la femme et du mari ressort nettement de cette cérémonie « des sept pas » au cours de laquelle le fiancé demande à sa fiancée de l'aider à accomplir ses devoirs religieux ; elle lui répond invariablement : Je vous aiderai pour ce qui est juste) ⁴⁸.

Après divers rites symboliques évoquant une haute moralité, les parents de la fiancée ainsi que les prêtres donnent leur bénédiction et dégagent leur fille de ses devoirs envers eux, lui montrent les nouveaux devoirs qu'elle accepte.

A son arrivée dans sa nouvelle demeure, la fiancée est encore accueillie par des vœux ainsi : « Ici puisse le bonheur être tien par la richesse et les enfants. Donne à cette maison tes soins attentifs. Vis avec ton mari et puissiez-vous jusqu'à un âge avancé diriger votre maison. Reste ici maintenant, ne vous séparez jamais ; jouissez de la pleine mesure de vos ans, au milieu des jeux de vos fils et petits-enfants, que dans votre maison votre cœur soit joyeux » ¹⁰.

Le mari prononce la dernière bénédiction, déterminant nettement la position de la future maîtresse de maison ainsi :

« Que Prajapati nous donne des enfants et des enfants de nos enfants ; qu'Aryaman nous donne la richesse dans notre vieillesse. N'entre pas au foyer de ton mari, pour y apporter le malheur. Que dans ta maison hommes et animaux prospèrent et multiplient. Libre du mauvais sort, forte de l'amour conjugal, dispense ton amour même aux animaux ; sois d'un esprit aimable, d'une figure joyeuse, enfante des héros, honore les dieux et dispense la joie. Cette fiancée, ô divin Indra, qu'elle soit riche en fils et en bonheur. Accorde-lui dix enfants et conserve son mari comme le onzième. Alors dirige et gouverne au-dessus des parents de ton mari, de ses frères et sœurs. Que les dieux unissent nos cœurs » ¹⁰.

* * *

Le Vêda donne la plus grande considération à la vie familiale, la base unique de la société. N'ayant aucun mot dans sa terminologie pour « le divorce », il nous semble qu'il a voulu même l'ignorer, en représentant le mari et la femme comme le dieu et la déesse. (Depuis des siècles, cet idéal de jouissance à la manière du dieu et de la déesse guide la vie familiale des Hindous). Une unité spirituelle, étant établie entre les époux par la force de sa parole sainte, il ordonne aux enfants de respecter leurs parents, en leur disant que

La mère est dieu,
Le père est dieu,
Le précepteur est dieu.

On peut témoigner dans le vers suivant avec quelle ardeur, quelle franchise, il conseille l'amour mutuel, la patience, la douceur, pour éviter les zizanies, si fréquentes dans une petite communauté comme la famille :

« Je vous fais d'un seul cœur, d'un seul esprit,
Libérés de la haine.
Réjouissez-vous les uns au sujet des autres,
Comme la vache a plaisir dans son veau,
Que le fils soit loyal envers son père
Et d'accord aussi avec sa mère ;
Que la femme parle toujours
A son mari avec douceur et bonté.
Que le frère ne hâisse pas son frère
Pas plus que la sœur sa sœur ;
Unis d'intention et d'esprits
Dites seulement des paroles de bonté » ⁶⁵.

L'observation de ces préceptes n'assure-t-elle pas l'intégrité de la vie familiale ?

Le Vêda donne encore à la famille des devoirs sociaux envers une plus large humanité :

- 1) Devoir de méditation sur l'Être Suprême, ses vertus, sa vérité, sa justice, sa bonté et la lecture d'une partie du Vêda.
- 2) Devoir de sacrifice au feu, dont un des buts est la purification de l'atmosphère. Ce sacrifice s'adresse à Dieu pour le bien de l'humanité entière.
- 3) Devoir de nourrir et de servir ses aînés. Celui dont les grands-parents sont décédés, doit nourrir un brahmane.
- 4) Devoir de recevoir les hôtes d'occasion, en général des ascètes qui visitent villes et villages au cours de leur mission sacrée.
- 5) Devoir de soigner et nourrir les autres êtres vivants.

Voici le secret de la vie familiale des Aryens dans l'Inde.

* * *

Après avoir joui d'une longue vie mariée, selon les préceptes du Vêda, le chef de famille se retire de nouveau dans la solitude à l'âge de cinquante ans au plus. Ce samskara s'appelle « vana-prastha » qui signifie « aller à la forêt ». Il devient encore une fois étudiant, mais cette fois un étudiant ne dépendant que de lui-même. Ainsi détaché du monde, il se concentre sur les affaires permanentes de l'humanité spirituelle et cherche à comprendre le pourquoi et le comment de la vie.

Une cérémonie qui s'appelle « sannyasa » signifiant « la renonciation », met fin à cette vie d'étude ; et l'étudiant n'appartient plus désormais à aucune caste, à aucune nationalité. Le bien-être moral de l'humanité entière devient l'objet de sa tâche. Il change de nom et renonce à tout vestige de mondanité. Toutes les communautés le réclament pour elles. Il ne possède plus rien, sa demeure est la forêt, son lit la terre mère, son plafond pro-

tecteur le ciel. Il va de village en village et répand son message de fraternité, de paix, de vérité jusqu'au jour de sa mort.

* * *

Au lieu d'être un acte qui représenterait l'acquiescement devant les volontés de la destinée, la cérémonie funèbre qui s'appelle « àntyéshthie », est imprégnée d'une croyance à une vie éternelle et se renouvelant sans cesse. C'est ce que nous montrent ses rites. La cérémonie comprend un rituel essentiellement symbolique, long et compliqué, imprégné de la certitude absolue de la continuation de la vie après ce qu'on appelle « mort ».

Le mort est posé sur la terre, dans un endroit consacré, une flèche dans la main. Sa veuve s'assied près de sa tête. Amis et parents forment un large cercle autour d'eux, représentant ainsi la frontière interdite aux vivants. Le prêtre prononce les paroles suivantes : « Va, ô mort, suis ton chemin, ton propre chemin éloigné de celui des dieux. Je parle à toi qui a des oreilles et des yeux, ne fais pas de mal à nos enfants, à nos hommes ». En conséquence, ceux qui restent ne doivent pas pleurer, se désoler pour celui qui part. « Les vivants sont séparés des morts. Notre sacrifice fut favorable aujourd'hui et nous retournerons d'ici vers la danse et la joie, car, la vie est encore nôtre ». La vie est désirable, bonne, et on n'hésite pas à le proclamer au moment même où on est en face de son contraire. On ne demande pas aux femmes de se retirer de la vie. « Ces femmes que voici, non, des veuves, épouses de nobles maris et mères, qu'elles viennent d'abord avec des onguents et du beurre clarifié, sans larme, sans tristesse, en habits de fête ; qu'elles aillent au mort ». La veuve du mort elle-même ne doit pas être brûlée, ni vivre dans la retraite. Le frère du mort, comme son représentant, ou a défaut un fils adoptif, un élève, un ancien domestique, la prend par la main et lui dit :

« O femme, lève-toi, rentre dans le monde des vivants ; celui près de qui tu étais ne respire plus, celui qui te prit une fois par la main et t'épousa, ton mariage avec lui est terminé ». Et puis on brûle le mort avec cérémonie ⁴⁸.

A travers des siècles les sacrements ont servi et servent encore d'une discipline civilisatrice au peuple hindou, qui grâce à eux, a pu maintenir sa civilisation en état de pleine vigueur, malgré bien des vicissitudes. Peut-on conclure que les sacrements sont des moyens très efficaces pour sauvegarder la civilisation contre la barbarie ?

CHAPITRE III

LES RICHIS COMME PHILOSOPHES LEUR PHILOSOPHIE

(I) L'Aspect général.

La philosophie est la recherche de la vérité. Chaque individu est plus ou moins philosophe en tant qu'il cherche la vérité, la seule vérité qui puisse lui donner le bonheur qu'il demande. Depuis un temps immémorial, l'Univers a été une école de spéculation pour les penseurs et chaque philosophe a essayé de comprendre et d'analyser ses propres phénomènes. Le centre autour duquel gravite l'esprit humain est cette transformation, ce changement, la mort à travers lequel passe tout ce qui vit. Ainsi notre univers apparaît comme une série de changements. La nuit se change en jour et le jour devient nuit, le solide devient liquide, le liquide, gazeux, etc. La naissance, l'existence, la mort ne sont que des changements de quelque chose. Ainsi l'idée croît et se développe en nous que la nature de notre univers est essentiellement changeante.

Mais qu'est-ce que cet univers ? D'où vient-il ? Les philosophes aryens acceptent la loi logique que tout vient de quelque chose, affirment qu'il vient de quelque chose. Ils reconnaissent

ainsi qu'il y a une *chose* permanente d'où cet univers est tiré, évolué ou créé. Ils vont même plus loin, disant que les phénomènes de l'univers indiquent sûrement l'existence d'un principe intelligent, qui en dirige les divers mouvements. Ils donnent à ce principe intelligent, actif, le nom de Dieu, de Créateur qui crée l'Univers de quelque chose hors de lui-même. Notre Univers est ainsi un jeu entre le Créateur et la chose créée.

La plupart des anciens philosophes hindous acceptent ainsi Dieu comme le Créateur et l'Univers comme sa création. Presque toutes les écoles philosophiques acceptent cette théorie. Les unes comme les autres, remontant des effets à la cause, concluent à l'existence d'une divinité. C'est à l'instigation de cette divinité que les atomes invisibles, primordiaux, infinitésimaux de l'univers, se forment en combinaisons visibles. Seul Kapila, fondateur de la philosophie Sankhya, dénie à Dieu un rôle actif dans la création de l'univers, attribuant tout à l'aveugle nature qu'il nomme « *Pracriti* », matière non différenciée. Il ne nie pas cependant l'intelligence animant la nature, et donne à ce principe le nom de « *Pouroucha* ». Selon lui, le Pouroucha et la Pracriti n'agissent jamais indépendamment l'un de l'autre. Aucun ne peut affecter ou modifier l'autre, mais travaille par lui-même, en accord. C'est le paralytique guidant l'aveugle. Patanjali, fondateur de la philosophie « *Yoga* », croit à l'existence d'une divinité extra-cosmique, remplie de sainteté et de miséricorde. Jaïmini, fondateur de la philosophie « *Mimansa* », ajoute à cette idée celle que les sacrifices et les rites spirituels sont agréables à cette divinité. Les Védantins, croyant à la philosophie « *Vedanta* », considèrent l'Univers comme une partie de Dieu, la seule réalité permanente. Nous trouvons ici un schisme quant à la relation de Dieu avec l'univers. D'un côté ceux qui croient que l'Univers est Dieu en ce qu'il en est la transformation, de l'autre côté ceux qui maintiennent que Dieu ne peut pas se transformer, que l'Univers est Dieu même, et que les phénomènes qu'on croit ne pas être Dieu, ne sont

qu'illusions. Cette Maya (la mère des illusions) qui nous lie pour un temps, produit les rêves ou illusions dans une partie de l'intelligence universelle. Ils n'admettent pas ainsi les entités distinctes de Dieu et de l'Univers ; mais ils sont amenés à concevoir l'éternelle Maya, l'ignorance, différente de Dieu. En résumé, les principales écoles philosophiques acceptent plus ou moins la théorie de la création d'où découle la doctrine dualiste ¹⁴.

Et maintenant la question de l'âme.

L'âme est-elle différente du corps, de la matière ? Est-elle partie de l'intelligence universelle ? Sauf les Védantins, tous les adhérents de la philosophie hindoue admettent l'existence de l'âme comme séparée, distincte de Dieu, qui est immortel, indestructible et invisible. En outre Dieu est complètement libre, alors que nous voyons l'âme prisonnière du corps, c'est-à-dire susceptible d'être enchaînée. Dieu est tout joie, alors que l'âme éprouve peines et joies. L'imagination poétique des chanteurs védiques célèbre souvent Dieu, l'univers et l'âme ; ils décrivent souvent l'âme et Dieu comme deux oiseaux, éternels amis perchés sur l'arbre de l'Univers. (l'Univers changeant s'appelle Pracriti, et ce mot peut également s'appliquer à la matière.) Dieu reste comme témoin alors que l'âme goûtant les fruits doux et amers s'identifie avec l'arbre ; comme résultat, elle expérimente le plaisir et la peine, la joie et la tristesse et le bonheur et le malheur.

Ainsi sauf l'école védantique, toutes les écoles acceptent les réalités de la Trinité Védique : Dieu, âme et matière ; les deux premières parfaitement stables, la dernière éternellement changeante.

Examinons maintenant la nature de la Pracriti, la matière, laissant de côté pour le moment Dieu et l'âme. Voyons ce qu'en dit la philosophie grecque, qui arrive empiriquement à la même conclusion que celle des philosophes hindous.

Avant les Grecs, la connaissance avait eu un développement

considérable en Orient, surtout en Chaldée, en Égypte et aux Indes. Ce dernier pays était connu comme le vrai pays des philosophes et bien des savants modernes pensent que la philosophie grecque est influencée considérablement par celle de l'Inde : En étudiant l'Univers au point de vue physique, Thalès de Milet (de l'école ionique) arrive à une substance qu'il considère comme le principe permanent de l'Univers. Et il affirme que l'eau ou la moiteur (humidité) serait ce principe. Anaximandre substitue à l'eau, l'infini comme élément universel et attribue à cet infini le pouvoir inhérent d'assumer toutes les formes. Anaximène affirme que l'air est une sorte d'infini définitif — comme un principe permanent de l'univers — et il établit un compromis entre la philosophie de Thalès et celle d'Anaximandre. Pythagore, le fondateur de l'école d'Italie, affirme le nombre comme principe universel. Selon lui, le nombre est une forme nécessaire de la pensée sous laquelle nous plaçons tout ce qui se présente à l'esprit. Philolaüs dit que chaque chose doit être limitée aussi bien qu'illimitée. Il s'ensuit que chaque chose participe du limité et de l'illimité et que l'Univers et tout ce qu'il renferme est ainsi formé et ajusté. Xénophanes (de l'école éléatique) déclare que l'Un est partout, qu'il est Dieu lui-même. C'est à cause de Dieu que l'univers est un univers. Il ne nie pas qu'il y ait un univers sensible, mais ce qu'il maintient, c'est qu'il n'a pas de réalité par lui-même : Ceci se rapproche de la réalisation de la conscience double ; l'une rationnelle qui a connaissance de l'Un permanent, l'autre sensible qui a connaissance de l'Un variable, existant relativement sous des formes diverses.

Empédocle se réconcilie avec l'antithèse de l'un et du multiple. Il reconnaît quatre éléments dans l'univers : le feu, l'air, la terre et l'eau. Tout évoluera d'après certaines lois d'attraction et de répulsion. Selon Démocrite, l'univers a une réalité seulement en ce qui concerne la matière quantitative ; quant à la qualitative, elle n'existe pas en dehors de l'esprit de l'homme.

Les atomistes sont suivis par Anaxagore qui s'appuie sur l'existence des différences qualitatives en considérant la matière extrêmement complexe. De la nature originelle, il déduit l'existence d'une intelligence gouvernante ou créatrice. Viennent ensuite les Sophistes qui considèrent la nature comme subordonnée à l'homme. Ils affirment que la sensation et la sensation seule est du domaine de l'homme.

De cette psychologie évolue tout naturellement un code qui peut s'appeler l'éthique naturelle et qui se trouvera à chaque moment en conflit avec le code de l'éthique sociale. Après les sophistes nous rencontrons Socrate qui affirme que la pensée, et non pas la sensation, appartient à l'homme par nature. Selon lui, la connaissance dérivée des sens peut au mieux éclaircir l'homme quant à l'épaisseur de son ignorance, mais la lumière émanant de la contemplation soutenue du soi chassera toute obscurité et toute illusion. Il dit : « Le vrai bonheur de l'homme est dans son obéissance aux préceptes de son être essentiel ; et non pas dans son obéissance aux préceptes de son être inessentiel ». La loi du véritable être de l'homme est sa libération du joug de la sensation ; des passions, des désirs. Le vrai bonheur de l'homme réside dans la contemplation de soi et dans la vie selon la loi de son être supérieur. Son disciple Platon affirme que les idées sont les principes par lesquels la variété et la multiplicité de nos impressions sensibles peuvent se réduire à l'unité. Il insiste sur ce que ces idées sont innées et il introduit ainsi dans la philosophie la conception de la pré-existence et de la ré-incarnation. Il affirme que la justice est la nature de l'homme et que justice signifie équilibre de l'âme. Précisément comme l'équilibre propre des organes différents du corps procure la santé, la justice procure la santé de l'âme. Aristote traite des principes communs à toutes choses, comme des constituants universels de l'être. Selon lui, les éléments de l'être sont quatre en nombre : 1^o la matière ayant la potentialité ; 2^o la forme ou l'essence existant dans la con-

ception de notre esprit ; 3^o la cause efficiente et 4^o la cause finale. Sa philosophie conduit ainsi : « Quoique la matière n'existe jamais à part de la forme ou essence, elle n'existe jamais à part de la matière, il existe néanmoins une forme ou une cause séparément de toute matière et ceci est la première cause de tout. Cette cause est Dieu qui donne le mouvement et reste elle-même immobile ». Il place le bonheur en partie, dans la vertu, mais surtout, dans la contemplation intellectuelle. Il place le bien de l'homme dans une vie consciente, active et rationnelle de l'âme, en accord avec la vertu et la perfection. Telle serait la pensée grecque dans l'évolution de ses philosophies ^{14 15 16}.

Voyons maintenant l'opinion des philosophes hindous sur la Pracriti. Tout d'abord constatons que, à l'inverse de la philosophie grecque, celle-ci n'est pas empirique. Elle est divine en tant qu'elle s'appuie sur le Véda. La Samkhya Chastra parle ainsi de l'évolution de l'univers de Pracriti, celle-ci étant cette condition de la matière où l'on trouve combinées également les possibilités de la passion, de l'intelligence et de l'ignorance : « Pracriti se développe tout d'abord en une existence indéfinie, mais comprenant tout. Au point de vue de la connaissance, elle peut être appelée en langage kantien « l'unité transcendente de l'aperception ». Cette dernière porte le nom de Mahat ou le « grand ». Vient tout de suite après une conscience de soi plus définie, qu'on appelle « Ahankara » ou « sens du moi ». Suit enfin le développement des cinq éléments subtils du son, du toucher, de la forme, de l'odeur, du goût. Concu-remment à celle-ci une autre série se développe : l'esprit (manas), les cinq organes sensoriels (jnanendriyas), avec les cinq organes de l'action et les cinq éléments matériels palpables : l'éther, l'air, l'eau, la lumière, la terre ².

La philosophie hindoue considère que l'esprit n'est pas distinct de la matière, étant lui-même une matière. Quand l'idée de l'évolution de l'univers hors de la Pracriti dont la nature intime,

est « être », prend profondément racine dans l'esprit hindou le désir germe de connaître la durée de cet univers entre la création et la dissolution. Les prêtres mathématiciens hindous ont fait les calculs suivants pour les Yougas (âges du monde) : Une année terrestre est égale à 1 jour des dieux. 12.000 années divines sont égales à 4 yougas se divisant ainsi :

Kriti Youga avec ses matins et ses soirs	4800	ans	divins.
Tréta Youga	»	»	» 3600 » »
Duapara Youga	»	»	» 2400 » »
Kali Youga	»	»	» 1200 » »

Ces 12.000 années divines font : 4.320.000 années terrestres. Mille de ces périodes font un Calpa ou un jour de Brahma. A la fin de chaque jour, Brahma s'endort pour une nuit d'égale longueur, et l'univers dissout revient à son état premier ^{29 30}.

L'âme est considérée par les philosophes hindous comme une entité éternelle. Ils n'expliquent pas comment l'âme est tombée sous le pouvoir de la matière. Ils disent « par un accident inconnu et inconnaissable », ou encore « par sa propre volonté ». Ainsi l'esclavage de la chair, expérimenté par l'âme, est une rétribution mesurée par Dieu en conséquence de ses actions.

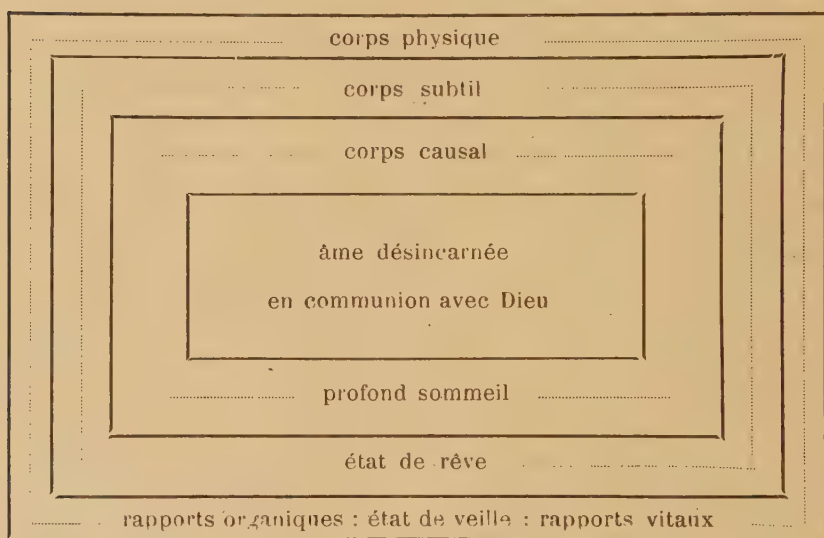
La philosophie hindoue partage toutes les expériences de l'âme en trois séries ou états : la veille, le rêve et le sommeil profond. Cet univers est seulement un phénomène de l'état de veille. Dans l'état de rêve nous en voyons une ombre, nous ne doutons pas encore de la réalité. Dans le sommeil profond, il n'y a plus de monde. Le Mandukya Oupanichad nous parle de l'âme en ces termes :

« Cette âme a quatre habitations :

La première est Vaishvanara, sa sphère est l'état de veille qui peut connaître l'objectif. La seconde est Téjas dont la sphère est le rêve, qui peut connaître seulement le subjectif... dont les fruits sont subtils. La troisième est la sphère du sommeil profond où le dormeur n'imagine rien, et ne voit aucun rêve,

c'est Prajna, où tout est fondu ensemble, une sensibilité aiguisée qui est toute joie et la vraie sensibilité. La quatrième n'est consciente ni de l'objectif, ni du subjectif, ni des deux à la fois, ni de ce qui est conscience ou sensibilité pure, ni de ce qui est toute obscurité. Elle est invisible, transcendente, insoupçonnable, indescriptible, la seule base de la conscience, la négation de toutes les illusions. Cela vraiment est Atman (âme) et cela devrait se connaître ».

Les rapports de l'âme avec l'univers sont mieux compris par le diagramme suivant ¹² :



L'âme a deux attributs : la connaissance et la volonté. Lorsque l'âme avec son instrument le corps, agit sur le plan physique, elle est extériorisée, et lorsqu'elle pense à sa propre nature, elle est intériorisée. Lorsque l'âme est extériorisée à travers l'intelligence, elle dirige l'esprit qui, à son tour, dirige les sens, et la perception a lieu. Quand l'âme agit à travers l'intelligence

qui, à son tour, au lieu de diriger les sens, s'arrête sur les idées, c'est l'état de rêve. Et quand les opérations de l'esprit sont arrêtées et que l'âme perd contact avec la conscience physique, que le corps subtil reste inactif, c'est le sommeil profond. Ainsi nous pouvons remarquer que plus nous nous retirons du monde, plus nous avons la paix. Et lorsque l'âme oublie sa personnalité, elle éprouve la joie véritable.

Dieu, d'après le Véda, est le Sat, Chit et Ananda, c'est-à-dire, existence absolue, intelligence absolue, et joie absolue. Mais il n'est pas absolu dans son gouvernement de l'univers, ses activités ne sont que la manifestation de la justice. L'âme doit l'atteindre. Le principe directeur de l'âme, c'est d'atteindre le but de la vie, la vraie joie. Et seule l'identification avec Dieu permet d'atteindre ce but. L'âme doit choisir entre deux alternatives : Pracriti ou l'esclavage, et Dieu ou la joie. La réalisation de cette divine joie est appelée Moksha, libération de l'esclavage du corps et de la roue des naissances et des morts.

Qu'en dit le philosophe hindou ? Les voyants védiques croyant en un Dieu personnel, nous conseillent d'adorer Dieu et de faire les rites védiques pour le salut. Les croyants à la philosophie « Nyaya » ainsi qu'à celle de « Vaichéchika », se joignent à eux, affirmant l'efficacité de la prière et de la dévotion à l'Être Suprême. Les Samkhyas (croyants à la philosophie « Samkhya ») soutiennent d'un autre côté que Pouroucha s'unit à Pracriti pour exaltation de celle-ci et pour sa propre joie. D'après eux, Pracriti a trois attributs : la pureté (Sattva), l'instinct (Rajas) et l'ignorance (Tamas) ; et elle travaille à la création par une inter-action de ces trois. C'est en vivant en accord avec la loi de Sattva, le meilleur des attributs de Pracriti, que nous atteindrons le Moksha, la joie. Patanjali va plus loin, il prescrit certaines règles pour la direction de l'esprit et du corps. Son système de Yoga, union avec le Suprême, conduit à cet état d'esprit où tout est bonheur et lumière, grâce à certains pouvoirs occultes, les huit Siddhis. Jāimini proclame

la nécessité d'observer tous les rites et les cérémonies du Véda, voulant dire que le chemin à la connaissance menant à Moksha par Karma, l'accomplissement des devoirs sociaux et religieux. Le Védanta aussi veut atteindre l'unité avec Dieu et l'appelle Moksha. Ainsi Moksha, salut, l'union avec le principe tout puissant de l'univers, est la fin qu'a en vue tout philosophe hindou, à quelle école qu'il appartienne. Leurs divergences ne touchent que leur conception de Dieu, de l'âme et de l'univers.

(2) Les Croyances Spéculatives sur la Mort

C'est la mort qui est la génératrice de toute philosophie. Les spéculations de l'homme sur la mort sont aussi anciennes que l'humanité elle-même. Il n'y a pas de race si peu civilisée, soit-elle, qui n'ait pensé à la mort et à la vie après la mort. Malgré toutes les spéculations de nos ancêtres, le problème de la mort est encore un mystère profond. C'est vraiment la mort dont dépendent toutes les religions, toutes les philosophies et toutes les morales. Qu'est-ce que la mort ? Cette question se pose spontanément dans l'esprit de l'être humain. Toute la durée de la vie terrestre ne représente qu'une lutte contre la mort. Signifie-t-elle un changement, une transformation de tout ce qui vit ? Tous les hommes ont-ils à subir la même fin ? Notre raison proteste contre l'acceptation qui place sur le même terrain un martyr qui meurt de la main des oppresseurs et un meurtrier qui meurt de la main de la loi. Et voici le début de notre recherche sur la vie à venir. La division apparente de la vie en âme et corps, est à la base de la croyance que la fin de l'homme de bien ne puisse être la même que celle du malfaiteur. Il ne sera pas hors de propos de considérer les diverses croyances à cet égard.

Le mot « âme » ne signifie pas la même chose chez les

peuples différents. L'âme est un concept et comme tous les autres concepts il a passé à travers bien des changements au cours des siècles. Dans presque toutes les langues, le mot « âme » indique une entité spirituelle ou une activité psychologique, sinon la cause de la vie du corps ; il forme encore l'antithèse spirituelle du corps qui sera une entité matérielle. L'homme primitif a senti que derrière le visible et le tangible, il y avait quelque chose d'invisible et d'intangible qui était plus réel et qui était l'esprit. Il a cru en l'animisme. Chaque chose avait une âme : l'arbre, la montagne, la rivière et l'homme. L'âme était la vie du corps. Chez les cannibales, même aujourd'hui, on croit que quand on mange un autre corps, on acquiert un pouvoir additionnel de l'esprit, sa vie et sa vigueur. Chez des peuples très anciens on considérait l'âme comme l'haleine. Dans la Génèse se trouve : « Dieu a soufflé dans les narines le souffle de la vie et l'homme est devenu une âme vivante ». Le mot hébreu « Nephesh », les mots grecs « Psyche » et « Pneuma », le mot latin « anima », tous rendent témoignage à l'identification de l'âme avec le souffle. Selon les textes des pyramides, les dieux aussi bien que les hommes étaient considérés comme possédant une âme. La vie future était un paradis réservé aux rois et aux bons, tandis que les méchants étaient condamnés à la destruction par les démons qui habitaient le monde souterrain. On concevait l'âme sous la forme d'un oiseau nommé « Ba », ce qui impliquait que la libération de l'âme du corps la porterait dans des hauteurs incompréhensibles. En outre, l'âme avait un autre nom, « Ka », qui représentait en réalité le double de l'homme. On la considérait comme un ange gardien, qui suivait l'homme jusque dans l'éternité. Ainsi les Egyptiens croyaient à l'existence de l'âme après la mort.

Chez les Grecs, on a cru que l'âme habitait le tombeau. Leur pratique de crémation est basée sur la croyance que la destruction entière du corps après la mort donnait à l'âme la libération la plus rapide. L'âme représentait le moteur du corps,

sinon son générateur. Selon Homère, l'immortalité consistait en non-séparation de l'âme et du corps. Les dieux seuls étaient immortels, parce qu'ils possédaient des corps immortels. Plus tard, une nouvelle idée s'est développée selon laquelle le corps était la prison de l'âme. Pythagore fut le premier à considérer l'âme comme l'être lui-même et à introduire la doctrine de la réminiscence et, en conséquence, la réincarnation. Socrate a cru que l'âme était une entité spirituelle, qu'elle quittait le corps après la mort et qu'elle ne pouvait être comprise par personne. Au point de vue platonicien, l'âme était non seulement une réalité, mais la seule réalité chez l'homme. De ce fait elle était non seulement indestructible, mais aussi pré-existante ³¹.

Les Romains ont employé le mot « Ame » généralement au pluriel et ils en ont parlé en référence avec les morts. Les stoïciens ont eu une conception de l'âme qui en faisait une partie de la raison universelle. La déification de l'âme d'un empereur a impliqué une croyance en la survivance des âmes des grands hommes. Les Sémites anciens ont cru que l'homme consistait en deux parties : la partie extérieure, chair et os, et la partie intérieure, souffle impalpable. Ils sont allés jusqu'à croire que l'esprit ou l'âme était une entité séparée du corps. Il est intéressant de noter que le mot désignant l'âme dans la langue sémitique dérive d'un verbe qui signifie « respirer ». Les Babylo niens ont cru que quand l'homme était mort, il menait une existence douloureuse dans une caverne souterraine, son corps étant décomposé. Chez eux on croyait aussi que les âmes de ceux qui quittent la vie prématurément ou par accident, erraient dans le monde à l'état d'esprits et par conséquent étaient dangereux pour les vivants. Le mot hébreu pour « âme » est « Nephesh », c'est-à-dire, un principe de vie commune aux hommes aussi bien qu'aux animaux et qui est source d'appétit physique, de toutes les émotions et de l'action morale. Selon la Bible hébraïque, il semblerait que l'âme après la mort mène une existence misérable dans la région souterraine où les morts

de toutes les nations se rassemblent. Il y a des passages dans le Nouveau Testament constatant l'immortalité de l'âme. La doctrine même de la résurrection de Jésus établit cette immortalité comme un fait contrôlé ³¹.

Les opinions post-bibliques sur l'existence de l'âme peuvent se ramener à trois : les points de vues hellénique, rabbinique et philosophique. Le judaïsme hellénique est influencé par les idées platoniques. Philo accepte la division tripartite de l'âme en rationnel, spirituel et émotionnel. Le judaïsme enseigne la dualité du corps et de l'âme. L'âme a deux penchants, l'un pour le bien et l'autre pour le mal ; elle en a le contrôle et en conséquence l'homme est responsable de ses actes. Le point de vue philosophique incline en partie vers le rationalisme et en partie vers le mysticisme. Maimonides a senti que l'âme possédait cinq facultés, la plus haute desquelles était la raison, le pouvoir de discerner le bien du mal, le juste de l'injuste. Il a cru à l'immortalité relative selon laquelle l'âme s'est plus ou moins unie avec Dieu, l'intelligence active. Selon le Coran, l'âme a sa place dans le cœur et ses attributs sont le cœur, l'ouïe et la vue. Elle a deux tendances : l'une vers le bien et l'autre vers le mal. A propos de l'existence de l'âme après sa mort, le Coran contient peu de chose. Il indique seulement qu'après la mort des hommes pieux, Dieu appelle leurs âmes auprès de lui et les y garde jusqu'à une union nouvelle avec les corps originaires au jour du jugement ^{32 54}.

Selon le Véda, l'âme possède deux attributs : l'existence et la conscience. Elle diffère de la matière qui est toute existence sans conscience, et de Dieu qui possède non seulement l'existence et la conscience, mais aussi la joie. Le mot pour l'âme est « Atman » qui dérive d'une racine, « An », c'est-à-dire « respirer ». Il signifie le souffle, l'âme, le soi. Voici la description de l'âme dans le Tchandogya Oupanichad ⁴⁴ :

« Ceci, mon âme dans mon cœur le plus profond, est plus petit qu'un grain de riz ou celui de l'orge, ou celui du sorgho

ou celui de la moutarde... Ceci, mon âme dans mon cœur le plus profond, est plus grand que la terre, plus grand que le ciel, plus grand que les cieux, plus grand que toutes les sphères. En elle sont toute action, tout désir, tout goût, toute odeur. Elle contient tout ensemble en elle. Ceci, mon âme dans mon cœur le plus profond, est le Brahman (l'âme universelle). Je serai uni avec le Brahman quand je quitterai ce monde. Pour celui qui a cette connaissance, il n'existe vraiment aucun doute. Ainsi parlait Chandilya ».

L'une des appellations les plus fréquentes dans l'Oupanichad est le mot « Prana » qui signifie le souffle de vie ou le principe de vie. Et nombreuses sont les parties des Oupanichads, traitant de ce Prana qui est uni avec le soi intelligent et réuni avec l'âme. Ses organes : langue, souffle, vision, ouïe et esprit, correspondent aux cinq forces de la nature dans l'univers : le feu, le vent, le soleil, l'atmosphère et la lune.

Personne n'a traité de la doctrine de l'immortalité avec autant de candeur, de clarté et de connaissance que les philosophes védiques. Voici le témoignage de leur recherche de la vérité à propos du départ de l'âme quittant le corps :

Dans le Brihadaranyia Oupanichad, Arthabhaga demande à Yajnavalkya : « Quand après la mort de cet homme, sa voix entre dans le feu, son haleine dans le vent, sa vision dans le soleil, son organe de pensée dans la lune, son ouïe dans les parties du ciel, son corps dans la terre, son âme dans l'éther, ses poils dans les herbes, ses cheveux dans les arbres et son sang et semence dans l'eau, où donc est cet homme ? » — « Tenez-moi par la main, mon cher ami », dit Yajnavalkya, « Arthabhaga, allons en parler tous deux seuls. N'en discutons pas en public ». Et tous les deux sortirent et discutèrent ensemble. C'est l'action qu'ils louèrent. Vraiment l'homme devient bon par l'action bonne et mauvais par l'action mauvaise. »

On trouve encore une description détaillée du départ de l'âme hors du corps dans l'Oupanichad. Elle est ainsi que suit :

« La pointe de son cœur commence à briller et à l'aide de cette lumière, l'âme s'envole, soit par l'œil, soit par le cerveau ou par d'autres parties du corps. Pendant qu'elle s'envole, le souffle de vie la suit et avec le souffle, tous les organes vitaux, ainsi que la conscience. Elle (l'âme) est douée de la connaissance. La connaissance et les actes, les expériences de la vie passée restent attachés à elle. Précisément comme la sangsue sur l'herbe, au moment où celle-ci est arrivée à la fin de la tige, pour en prendre une autre, attire à elle ce nouveau brin ; de la même façon l'homme, au moment où il s'est débarrassé du corps et de l'ignorance, commence à préparer un nouveau corps et attire à lui-même ce nouveau corps. Précisément comme une brodeuse défait une portion d'un ouvrage de broderie et grâce à cela créera un dessin différent tout à fait nouveau et plus magnifique, l'homme au moment où il s'est débarrassé de son corps, crée pour lui-même une forme différente, tout à fait nouvelle et plus magnifique, celle d'un Gandharva, d'un dieu, d'un homme ou d'un autre être, etc. Il devient l'un ou l'autre suivant ses actes et suivant sa vie. Celui qui a fait le bien, naît de nouveau bon et celui qui a fait le mal, naît de nouveau mauvais ; car on a dit : « L'homme ici est formé entièrement de désir et selon son désir est sa résolution, et selon sa résolution, est son action, selon l'accomplissement de l'action se forme son destin ».

La doctrine védique de l'immortalité diffère de celle des autres religions en tant que chaque âme, celle du roi comme celle du pauvre, de l'animal et de l'oiseau, est immortelle, qu'il n'y a pas de damnation éternelle, ni ciel, ni enfer pour l'âme, et que la loi de l'action est toujours juste et inévitable dans ses opérations.

(3) La loi de l'Action

Il y a longtemps qu'existe dans le monde occidental une controverse pour savoir si l'homme est l'agent libre de ses actes et jusqu'à quel point. Cette question a été abordée à plusieurs points de vue par un nombre de philosophes occidentaux qui se divisent en deux groupes. L'un de ces groupes se compose d'hommes moralistes et religieux, l'autre d'hommes de science. Le point de vue scientifique est que la volonté de l'homme est soumise à la loi de causalité autant que les autres phénomènes de l'univers, et par conséquent n'est pas libre. Le point de vue religieux est que les actes de l'homme ne sont pas déterminés, car il est doué par Dieu de « libre arbitre ». Si l'homme n'était pas l'agent libre de ses actes, de quel droit l'en tiendrait-on responsable ? Il n'y a pas de responsabilité où il n'y a pas de liberté. Si nous admettons le fatalisme tout entier, l'éthique et la religion seront sapées dans leur racine ; mais nous devons accepter la vérité, serait-ce au prix de cette éthique et de cette religion.

Nous n'osons pas mettre l'homme hors des opérations de la grande loi de causalité, aussi universelle qu'inflexible et gouvernant tout l'univers. Chaque effet provient d'une cause. Cette loi s'applique dans le domaine de l'activité humaine, aussi bien qu'en dehors. Donc les actes de l'homme sont des résultats de causes multiples, telles que l'éducation, le tempérament, l'hérédité, le milieu et autres ; et étant déterminés ils ne sont pas libres. Il n'y a aucun doute que l'homme formant une cellule de l'univers, est tenu de se conformer à ses lois, et en effet il est façonné par les événements. Ceci indique clairement qu'il n'est pas libre, et nous le voyons influencé tantôt par son entourage, tantôt par son organisme. Les limites impo-

sées à la liberté de la volonté humaine sont de deux sortes. La première est celle qu'on appelle généralement le destin, et qui gêne les mouvements de l'homme dans le monde extérieur. La seconde forme une limitation constitutionnelle qui, en déterminant son activité mentale, s'entremêle très subtilement dans la relation de cause à effet. C'est un fait établi par notre expérience journalière que la vie ne s'écoule pas uniformément et que, de la naissance à la mort, elle passe à travers une série de succès et d'insuccès. A chaque pas de notre voyage dans l'univers, nous sommes accompagnés par quelque chose de mystérieux, qui tantôt nous embarrasse par sa présence, tantôt nous surprend de ses faveurs. Les différentes périodes de la vie de l'homme ne sont pas identiques. Quand nous regardons les événements journaliers, nous sommes forcés d'admettre le jeu actif de quelque chose d'indéfinissable, qui, d'une manière ou d'une autre, s'entremêle dans notre expérience et la façonne, et que l'on reconnaît comme le destin. De quelle manière ce destin s'est-il dressé ? Qui l'a créé ? Qui le règle ou le dirige ? Si l'on peut répondre que Dieu est le créateur du destin, la position de Dieu devient pire, puisque le sort d'une personne n'est pas le même que celui d'une autre. On peut affirmer qu'il est une expression de la volonté divine, et qu'il n'est qu'un autre nom pour les effets de la Providence, en tant que nos succès et nos insuccès agissent sur notre bonheur. Mais le destin prive l'homme du sens de responsabilité sur lequel se basent la société humaine, sa moralité, sa religion et son éthique. Cependant nous acceptons la valeur éducative de cette hypothèse. Puisque en général l'homme apprend très peu au cours d'une seule vie et que très peu de gens meurent après avoir atteint « la perfection », une vie courte est un cours d'éducation trop bref; on ne peut donc pas approuver la justice par laquelle, selon la foi chrétienne, Dieu condamne à l'enfer des êtres humains auxquels il n'a pas donné d'occasions suffisantes d'apprendre et de devenir meilleurs ¹.

Nous admettons que le sort de chacun ne peut être un accident dans un monde, gouverné entièrement par cette loi de causalité qui régit les actions de l'homme et limite sa liberté. Mais pourquoi le sort d'un homme est-il différent de celui des autres ? Chaque personnalité n'attire-t-elle pas sur elle-même des conditions en harmonie avec sa nature ? S'il en est ainsi, de quelle façon expliquer le jeu du sort à partir du moment de la naissance de la personnalité ? Les conditions mêmes de notre naissance sont déterminées par le sort, et il serait absurde de dire qu'on attire à soi les conditions dans lesquelles on vient à la vie. Comment expliquer encore la différence entre les périodes bonnes et les périodes mauvaises dans la vie d'un homme, puisque la personnalité en question demeure la même ? La théorie d'attraction s'écroule, lorsqu'elle n'explique pas suffisamment les opérations du sort avant et après la naissance.

La doctrine védique de l'action éclaircit nos doutes. D'après elle, le destin est le résultat de nos actes et nous en sommes seuls responsables, à l'exclusion de Dieu et du monde objectif. L'essence de cette doctrine est que nous récoltons ce que nous avons semé. Et nous semons et récoltons non seulement depuis le début de la vie présente, mais aussi depuis le début de l'univers. Nous avons passé à travers des vies innombrables et la vie présente n'est qu'un jour dans une éternité. La réincarnation est une hypothèse logique et la doctrine de l'action qui se base sur elle est une précieuse acquisition pour la philosophie. Le plus petit de nos actes devient un agent causal et produit des résultats en proportion de son énergie inhérente. Il n'y a pas un seul moment dans notre vie où nous n'agissions. (Acte signifie activité du corps, de l'esprit ou des sens.) Les résultats de notre activité au cours d'une seule vie sont énormes. De ce vaste amas, créé pendant une vie, l'homme récolte seulement une fraction au cours de cette même vie ; car il lui est impossible de jouir de tout, puisque peu de ses actes portent leur fruit avant sa mort et qu'il agit jusqu'à ses derniers mo-

ments. Mais les résultats de l'action ne sont pas perdus. Ils sont concentrés en partie dans son âme sous la forme de son caractère, de ses tendances ; en partie dans le monde extérieur, d'où ils agiront dans ses vies ultérieures, comme le destin. Le Karma (résultat des actes) est de trois sortes : 1^o Ce qui donne naissance aux conditions de la vie présente et qui les détermine ; 2^o Le résultat des actes passés non encore neutralisés ; 3^o Le résultat des actes faits dans une vie, lequel ne sera valable que dans la vie future. Telle est donc l'explication la plus rationnelle du destin. Il n'est que le résultat de l'action, qui n'avait pas été compensée, et nos déceptions soudaines comme aussi nos succès dans la vie, sont le résultat non de la chance aveugle, mais de nos actions dans le passé. La volonté libre est un corollaire nécessaire à l'explication védique du destin. Ce que l'homme a fait, il peut le défaire.

Examinons la deuxième limitation (extérieure) imposée à la volonté de l'homme. La liberté est l'essence même de l'action. Selon la doctrine du Karma, tout ce qui dans le présent est immuable, est un résultat de l'action passée ; à quoi sert d'en pleurer ou d'accuser puérilement Dieu de partialité ? Ce qui est mauvais à présent, peut être changé en bien pour l'avenir ; ce qui est bien en mieux ; car vouloir est pouvoir, et la volonté est plus puissante que le malheur. La doctrine du Karma est un stimulant à l'action, parce qu'elle ne trompe pas le sort et ne doit pas effrayer l'homme. Elle donne à la destinée une explication des plus logiques ; et elle affirme que quoique le présent dont il est lui-même l'auteur, soit irrévocable, l'homme peut toujours améliorer son avenir. Le grand législateur Manou dit ce qui suit :

Tu ne peux pas amasser ce que tu n'as pas semé.
Lorsque tu plantes l'arbre, il poussera. (IX, 40.)

Le succès en chaque entreprise dépend en même temps
Du destin et de l'homme. Les actes

'Du destin sont hors du contrôle de l'homme.

Ne penses pas au destin, mais agis toi-même. (VII, 205.)

Quel que soit l'acte que l'homme commette,

Quel que soit son état d'esprit, de cela

Il doit recevoir la récompense

Sous la forme d'un corps correspondant. (XII, 81.)

Que tous les hommes réfléchissent

Attentivement au passage de l'âme

A travers les formes diverses : de Brahma, de dieux,

D'hommes, d'animaux, de plantes, de pierres,

Selon leurs actes bons ou mauvais. Et en conséquence

Appliquent leurs esprits à la vertu. (XII, 22, 42 ; 86.)

Envisageons maintenant le déterminisme en rapport avec la doctrine du Karma. Le déterminisme ne croyant pas au libre arbitre, peut nous poser la question ainsi : « Nous concédons que vous avez à choisir entre plusieurs alternatives à chaque moment de votre vie ; mais votre choix n'est-il pas déterminé par l'hérédité, le tempérament, l'éducation, l'entourage et autres circonstances ? Cela étant, comment prétendez-vous que votre volonté soit libre ? C'est une limitation constitutionnelle qui détermine l'activité mentale de l'homme, et qui entremêle en relation de cause à effet les opérations les plus minutieuses et les plus imperceptibles de sa volonté. Non seulement notre choix final, mais même nos hésitations et nos dispositions pour agir sont déterminées, et tenues d'obéir à la loi de causalité aussi complètement que les phénomènes de l'univers. Le microcosme est autant soumis à la loi que le macrocosme. Et placer les actes de l'homme sur le même terrain côte à côte avec les opérations de la nature, serait scientifiquement indiscutable et parfaitement consistant avec le principe d'unité qui existe dans l'univers.

Nous admettons que la loi de causalité est une loi universelle et qu'elle représente une harmonie et un ordre logique de

l'Univers, que les actes de l'homme sont soumis à cette loi tout comme les événements dans l'univers physique. Mais à chaque pas il a à choisir entre plusieurs alternatives et son acte est déterminé sans nul doute par certaines causes propres. L'une de ces causes est sa volonté et nous affirmons que sa volonté est libre, jusqu'à un certain point, dans certaines limites. Les situations qui se présentent à elle sont déterminées, mais non pas son choix entre ces alternatives. Selon la doctrine du Karma, le seul esclavage auquel l'homme soit exposé, est le résultat de ses actes. L'acteur est par nature toujours libre, car le Karma implique un acteur libre ; mais chacun de ses actes produit un résultat double qui l'enchaîne : 1^o un résultat tangible, et 2^o une tendance bonne ou mauvaise. Par conséquent l'action passée influence la vie présente de deux façons : 1^o par la force du caractère ou des tendances de l'homme, et 2^o par son destin extérieur. L'âme est libre, et c'est elle qui elle-même impose cette limitation double sur sa volonté. Ce qui lui est laissé est seulement le pouvoir de choisir entre les diverses alternatives que lui présente le destin. Il est vrai qu'en choisissant entre elles, elle peut tantôt suivre les tendances générées par son action passée, tantôt lutter contre elles. La situation et ses tendances sont déterminées, mais au sein de cette limite double, il y a une place pour le choix libre. Sans la volonté libre, nul progrès et nulle rétrogression ne serait possible. La volonté est par nature libre, parce que à chaque moment de notre vie elle cherche à s'affirmer elle-même. Chaque petit acte que nous accomplissons est un résultat des trois forces conjointes : notre volonté libre, notre caractère et notre destinée. Le déterministe peut nous demander : « De quel droit placez-vous l'homme sur un terrain d'exception ? » Nous pouvons lui répondre que ce n'est pas nous qui lui accordons une position plus haute que celle du reste de l'univers, mais la nature qui lui donne cette position spéciale, par le fait même de la con-

naissance du soi et de l'égoïsme. L'idée de la liberté est à la base de sa conscience du soi ¹.

Jetons un coup d'œil sur quelques points de vue philosophiques et religieux. Sans aucune exception toutes les religions du monde croient à la volonté libre. Selon le christianisme, Dieu a créé tous les êtres humains, même le diable. Il leur a donné le pouvoir de choisir eux-mêmes. En choisissant le mal, ils ont abusé du pouvoir qui leur aurait donné le bonheur. L'histoire biblique de la chute de l'homme et de sa rédemption implique le libre arbitre chez l'homme. La chose essentielle dans la théorie de Démocrite est que sa conception des atomes est rigidement soumise à la loi mécanique qui met une barrière à la liberté individuelle. Le centre de la théorie éthique d'Épictète est l'individu possédant la parfaite liberté de faire ce qui lui plaît. Il dit : « Toutes les choses tombent en bas dans la direction parallèle et tombent également en continuité tant qu'il n'y a aucune chose qui s'y oppose. S'il n'y avait aucune déviation originaire de la ligne droite, elles ne seraient pas venues en contact l'une avec l'autre. Cette déviation primaire a dû être volontaire et libre ¹. Selon les stoïciens, l'homme est une partie de l'univers qui agit par lui. Leur conception de la volonté est d'accord avec une loi qui est une expression de la nature de l'homme. « Ce que je veux faire, est mon action et en conséquence, j'en dois être responsable. »

Le fait même que l'homme ne peut pas se débarrasser du sens de responsabilité de ses actes, qu'il le veuille ou non, nous fournit un argument irréfutable pour conclure que la volonté est libre.

(4) La Réalisation du Soi

Le but de la religion est le contrôle de la morale, celui de la philosophie est la préparation à la conquête du bonheur éternel. Religion et philosophie ne s'opposent pas l'une à l'autre, elles se complètent dans la réalisation du soi.

Ceci n'est réalisable qu'après avoir passé une discipline morale spéciale qui exige surtout une conduite exemplaire, c'est-à-dire une conduite permettant l'ajustement harmonieux de l'individu à la société. Ainsi chaque chercheur de la vérité aspirant au vrai bonheur, s'oblige d'abord à être un moraliste en action et puis un philosophe. C'est ce qui est mis en pratique dans l'Inde et pourquoi il n'y a pas là de conflit entre la religion et la philosophie.

Selon la philosophie hindoue, quatre étapes permettent d'atteindre la sagesse divine : 1) la discrimination entre le réel et l'irréel ; 2) le renoncement ; 3) le contrôle du soi ; 4) le désir pour la libération finale. Nous les expliquerons d'une façon détaillée.

La première qualification qu'un aspirant à la sagesse divine doit développer en soi, est un sens de discrimination entre le réel et l'irréel. Sans mettre ses croyances à l'épreuve on ne peut pas avancer dans la voie de la philosophie qui amènera à distinguer le réel de l'irréel. Quand on contemple les phénomènes de la nature, on réalise l'aspect transitoire du monde, de ses joies et de ses douleurs. La famille, la richesse, la renommée, la puissance nous donnent le bonheur, mais aussi le malheur. La joie du monde est toujours mêlée de souffrance. Mais les deux sentiments sont irréels et se découvrent à nous alternativement, nous faisant prisonniers dans le labyrinthe de l'illusion, où nous oublions le but final de notre vie. Ils sont

les créations de notre esprit et le besoin que nous en avons est à la base de notre esclavage. La futilité de notre recherche pour le bonheur dans le monde extérieur une fois réalisée, la deuxième qualification, le renoncement, s'ouvrira devant nous.

Le renoncement signifie un détachement parfait de tout ce qui existe autour de nous. C'est une attitude personnelle, indifférente aux plaisirs et aux peines du monde. Quand on a éprouvé la vanité des plaisirs de ce monde, on s'est élevé nécessairement au-dessus d'eux. La renonciation est une attitude négative d'attachement à la vie. Elle implique quelques qualifications telles que la non-violence physique et spirituelle, la véracité, la générosité, la continence. Elle implique aussi quelques mortifications physiques. Dans un sens plus large, elle affranchit l'homme de son identification avec toutes les satisfactions individuelles qui l'arrêtent dans la réalisation de la vérité universelle.

La troisième qualification consiste dans le calme, le contrôle du soi, la non-résistance, la confiance, l'équilibre. Le calme, c'est un contrôle exercé par une discipline sévère à la fois sur l'esprit et sur le corps. Pour atteindre la béatitude éternelle, on ne doit plus être enchaîné au monde extérieur. Ceci n'est pas possible tant que les organes de la connaissance et de l'action ne sont pas parfaitement soumis. Mais ce n'est pas encore assez. L'homme est un individu social et de ce fait, la discipline individuelle doit être complétée par la discipline sociale. Il doit pratiquer la non-résistance et la tolérance. « Ne résiste pas au mal » dit le Christ, et vraiment on devrait tâcher de réaliser ce précepte dans les pensées et dans les actes. C'est une attitude complètement pacifique, basée sur la connaissance que les souffrances physiques sont des incidents inévitables de la vie. Elle exalte la paix au-dessus de la guerre et nous enseigne à mourir plutôt qu'à chercher à tuer les autres pour notre salut personnel. C'est là une preuve de la sérénité et de l'équilibre de l'esprit. Le chercheur se trouve en com-

munion spirituelle avec tous et peu à peu, il oublie son individualité. Atteignant ainsi la vérité par un progrès continu, le sage a en même temps acquis la foi, celle notamment de son insignifiance. C'est dans cet état de « foi » qu'on arrive à un état d'équilibre où on peut concentrer ses efforts et où on peut entrevoir la fin du voyage vers la vérité, la réalité. Un désir s'empare de lui à ce moment, le désir de la libération, la quatrième qualification. Il le pousse vers ce but final entrevu de loin et, en l'atteignant, il réalise la joie absolue. Cette satisfaction n'a rien de commun avec le bonheur relatif par essence de ce monde matériel. Elle est due à la connaissance profonde de la réalité, à une certitude absolue. L'âme individuelle est mêlée désormais, à l'âme universelle. Il n'y a plus de dualité, de sensation double, de bonheur et de malheur. Le désir de l'action provenant du sens de la dualité, n'aura plus à revenir vers la roue des naissances et des morts. Tel est l'affranchissement de l'âme, la réalisation dn soi ⁴³.

Le dialogue suivant, entre Yajnavalkya et sa femme Maitréyi, jette une lumière assez nette sur l'identification ultime de l'âme individuelle et de l'âme universelle :

« — Que ferai-je, dit Maitréyi à son époux, de ce qui peut me rendre immortelle ? Ce que mon seigneur sait de l'immortalité, puisse-t-il me le dire ?

— Toi qui m'es vraiment chère, lui répondit son époux, tu dis de chères paroles... Écoute bien ce que je dis. Un époux est aimé, non parce que vous aimez l'époux, mais parce que vous aimez en lui l'Esprit divin. Une épouse est aimée, non parce que nous aimons l'épouse, mais parce que nous aimons en elle l'Esprit divin... L'esprit divin, ô épouse bien-aimée, voilà l'unique objet que nous devons voir, entendre, comprendre, méditer. Si nous le voyons, l'entendons, le comprenons et le connaissons, alors cet univers entier nous est connu... De même que nous ne pouvons saisir les sons d'une conque en eux-mêmes,

mais que nous saisissons le son en saisissant la conque ou le souffleur de conque ; de même en est-il avec l'Esprit divin... Il en est en nous, quand nous entrons dans l'Esprit divin comme d'une masse de sel qui serait jetée dans la mer : elle se dissout dans l'eau qui l'a produite et ne peut être reprise ; mais en quelque lieu que vous puisiez l'eau et la goûtiez, elle est salée... De même que l'eau devient sel et que le sel devient eau, ainsi nous naissons du divin Esprit et nous y retournons. Quand nous avons passé, il ne reste de nous aucun nom. »

Maitréyi répondit : « Ici tu m'as égarée, disant qu'il ne reste de nous aucun nom quand nous avons passé. »

« — Ce que je dis n'est pas un mensonge mais la plus haute vérité ; car s'il y avait ici deux êtres en présence (Dieu et l'homme), alors l'un verrait l'autre, l'un entendrait, apercevrait et connaîtrait l'autre. Mais si le seul et divin Soi (ou Dieu) est le grand Tout, qui est par qui verrait-il, entendrait-il ou connaîtrait-il ? ⁴⁴ »

CHAPITRE IV

LES RICHIS COMME CIVILISATEURS LEUR CIVILISATION

La civilisation védique est une organisation très complexe. Elle a beaucoup pris aux éléments pré-aryens, et jusqu'à certain point, aux éléments babyloniens et égyptiens. Elle est l'une des deux civilisations vivantes parmi une demi-douzaine de civilisations antiques. Si elle vit encore dans l'Inde, c'est à cause de sa souplesse merveilleuse : elle a eu dès sa naissance la faculté de conservation des Chinois, la faculté d'adaptation des Juifs et la faculté d'assimilation des Dravidiens. Elle est la seule civilisation qui se base sur les préceptes d'un livre sacré, en en dérivant son nom. Malheureusement l'histoire d'une telle civilisation n'est pas encore assez claire ; pourtant nous cherchons à en donner quelques détails.

On sait que l'Aryen était un élément étranger dans la civilisation hindoue, mais on ne sait généralement pas qu'il y a cinq millénaires quand les Aryens n'étaient pas encore entrés dans l'Inde, le Penjab et le Sind ont eu une civilisation avancée, étroitement apparentée et sous quelques rapports supérieure aux civilisations contemporaines de Babylone et d'Égypte. Les points de différence entre la civilisation pré-aryenne et celle de Babylone et d'Égypte sont très frappants. Nous ne

pouvons que citer les paroles de sir John Marshall à cet égard : « Pour mentionner ici quelques points saillants, l'usage du coton pour les textiles ou tissus était alors répandu seulement dans l'Inde à l'exclusion du monde occidental et cela pendant un laps de deux à trois mille ans. On ne connaît encore rien d'équivalent à l'époque préhistorique, ni en Egypte, ni en Babylonie, ni en Asie occidentale, qui puisse être comparé aux habitations bien construites, pourvues même de baignoires, des citoyens de Mohenjo-daro (Inde). Dans les autres pays, on prodiguait l'argent et les soins pour la construction de temples magnifiques et pour les palais et les tombeaux des rois ; mais le reste du peuple devait apparemment se contenter de maisons primitives en terre. Dans la civilisation pré-aryenne de la vallée de l'Indus, le tableau est renversé, et les édifices les plus beaux sont construits à l'usage des citoyens » ³⁷. Il ajoute encore : « C'est un fait remarquable que la civilisation, découverte à Mohenjo-daro et à Harappa, n'était pas une civilisation à son stade de naissance, mais était implantée dans le sol hindou depuis bien des millénaires. » Il est aussi remarquable de noter qu'il y a longtemps, quand on n'avait pas de preuves de la très haute antiquité de la civilisation hindoue, Thomas Buckle a assigné aux traditions hindoues une antiquité plus reculée qu'à celles des autres nations historiques, en disant que pour l'Egypte et la Chaldée, nous ne savons rien de l'état social d'avant la fondation des grands empires ; tandis que, pour l'Inde, les plus anciens hymnes du Rig-véda nous esquissent le tableau de l'existence des prêtres et des agriculteurs du haut Penjab avant la constitution des castes et la fondation des premiers empires. Ceci met hors de doute la plus grande antiquité de la base de la civilisation védique.

Il semblerait que vers 2500-3000 ans avant J.-C., les Aryens immigrèrent dans l'Inde et que la civilisation indigène s'éteignit peu à peu. La position honorifique accordée aux brahmanes de temps immémorial dans l'Inde nous fait comprendre que le roi

et le peuple de la vallée de l'Indus avaient déjà perdu la foi dans leurs anciens dieux, et que la religion des Aryens était bien différente de leur religion indigène. Il est naturel que les prêtres de la religion nouvelle se soient considérés comme dignes d'accomplir les rites de sacrifice du Véda ; et c'est ce qui établit l'infériorité des rois dravidiens, vis-à-vis des Richis. Les Aryens, principalement représentés par les clans des Richis, sont venus en petit nombre, plus ou moins comme missionnaires d'un nouveau culte, et s'y établirent en paix sous la protection du roi indigène ; celui-ci comprit tout de suite la valeur de ces hommes plus éduqués et plus avancés que son peuple et les encouragea à répandre leur savoir parmi le peuple. Aucun fait historique n'indique que les Aryens aient jamais cherché à imposer leur culture aux autres peuples dans l'Inde, soit par la violence physique, soit par l'oppression politique, religieuse ou sociale. Nous donnons dans les pages qui suivent quelques aspects de la civilisation que les Aryens ont créée en coopération avec les Dravidiens ; mais nous nous réservons de reprendre dans un chapitre spécial les plus importantes de ces questions.

(I) L'Aspect social .

Le poète Tagore dit : « Le village est le berceau de la civilisation. » Et les anciens Hindous ont réalisé cette vérité aussi sérieusement que possible. Voilà pourquoi le village-communauté forme encore une sorte de république dans l'Inde. Le village hindou fut l'œuvre des premiers Aryens qui vinrent habiter la contrée. Il était organisé sur le principe de la communauté qui favorisa sa vie indépendante, grâce à la coordination des éléments nécessaires à son organisation sociale, à sa culture et à son bien-être. Quoiqu'il fût lié à un groupe politique de quelques villages, le village hindou conservait toujours son autonomie

et jouissait de sa liberté propre. Il possédait la terre, sur laquelle vivaient et travaillaient ses habitants. La loi de Manou accordait à chaque famille une habitation composée d'une maison, d'une cour et d'un jardin potager. Le chef de famille était responsable de l'entretien et de la beauté extérieure de son bien. Le terrain cultivable était alloué périodiquement aux cultivateurs. La jouissance des pâturages était collective, ainsi que celle des bois mis à la disposition de tous pour l'usage. Le village comportait trois constructions d'utilité publique : le temple avec l'étang pour les ablutions, l'école et la maison de l'hospitalité. Le voyageur de passage y était reçu avec respect et entretenu aux frais des habitants. (Cette habitude de l'hospitalité est restée encore vivante dans l'Inde.) Un lien unissait entre eux ces villages qui couvraient le sol de l'Inde : c'était le voyageur. Les jeunes gens, après avoir terminé leurs études dans les universités forestières, s'en retournaient chez eux, s'arrêtant de village en village et communiquant leurs connaissances aux habitants des pays traversés. Ils s'en allaient bardes, poètes, savants, artistes et artisans, enrichissant la vie villageoise de l'art, de la science, de la philosophie et de la religion ⁶.

* * *

Le Vêda nous donne un tableau de la plus ancienne civilisation qu'aient développée les Aryens dans aucune partie du monde. Il décrit de manière vivante la vie générale des Aryens. Nous y voyons les jeunes agriculteurs dans leurs champs, surveillant les labours et priant Dieu de les bénir, et, priant encore, ils ouvrent de nouveaux canaux pour irriguer le sol. Ils prient aussi pour amener la pluie et pour avoir une récolte abondante. Quand la récolte est mûre, ils s'occupent de moissonner. Au coucher du soleil ils surveillent le retour des troupeaux de vaches et assistent à la réunion familiale où se fait la prière en commun (sandhya).

Le mot « arya » dérive de la racine « ar » qui signifie « cultivateur ». Il est ainsi hors de doute que les Aryens étaient agriculteurs et non nomades. Étant agriculteurs, ils reconnurent la valeur du pâturage, une grande partie de leur richesse consistant en immenses troupeaux de bœufs et de vaches. Ils possédaient aussi des moutons, des chèvres et des ânes, et domestiquaient les chevaux et les chiens. Les gâteaux d'orge ou de blé, le lait, le caillé, le beurre, le fromage et les fruits, formaient leur principale nourriture. L'usage des métaux était très répandu chez eux et ils développèrent la connaissance de la mécanique; l'art de la guerre était aussi bien organisé : les guerriers combattaient non seulement comme fantassins, mais dans des charriots. Les métiers de forgeron, de charpentier et de coiffeur étaient très répandus. Les villages étaient bien protégés par les forteresses et palissades contre les attaques des ennemis ou des bêtes sauvages. Les disputes étaient réglées par un juge. Les terrains et les maisons étaient la propriété des familles et ultimement des individus. Les villages se formaient en groupements et étaient reliés les uns avec les autres par des chemins bien entretenus. Les villageois faisaient le commerce par l'échange et aussi par des pièces d'or. Les commerçants étrangers n'étaient pas inconnus à cette époque. L'emploi des signes alphabétiques était aussi répandu. Il existait des divisions sociales, mais le système héréditaire ne se développa que plus tard. Les rois étaient élus par les membres instruits du peuple. Le prêtre était à l'origine un poète, un penseur ou un homme au caractère élevé. Quatre occupations différentes se partageaient les individus : les brahmanes (prêtres), les kshatriyas (guerriers), les vaïchyas (fermiers et commerçants), et les choudras (domestiques). Les Hindous étaient des navigateurs intelligents et entreprenants, et leur commerce avec les autres pays de l'Asie et de l'Europe date de l'époque où la civilisation de Babylone et celle de l'Égypte était en plein développement. Dans le Véda on trouve des allusions au voyage de vaisseaux ayant au plus

une centaine de rames. La marchandise exportée était des oiseaux, du bétail de plusieurs sortes, des chevaux précieux du Sind, l'ivoire, le coton, les bijoux, l'or et l'argent ²².

* * *

Si la situation des femmes dans une société donne un étalon de mesure pour juger de la valeur d'une civilisation, celle du Véda éclipsa toutes les autres civilisations du monde. Nous allons chercher à dessiner un tableau exact de leur position telle qu'elle existait avant l'ère chrétienne dans l'Inde, comme corroboration de notre hypothèse.

Dans le Véda, la femme est mentionnée comme jeune fille, comme épouse et comme mère. Jeune fille, elle a droit à la même protection, à la même éducation que le garçon. Dans le choix d'un compagnon, elle apparaît aussi libre que l'autre sexe. Le Véda admet quelques préliminaires amoureux entre filles et garçons avant le mariage. Dans le mariage même, la jeune fille apparaît comme fiancée consentante entièrement libre. Dans le rite du mariage la suprématie de la femme est consacrée et proclamée par le mari. La monogamie était la règle de la société. La faiblesse du sexe ne les empêchait de participer ni aux discussions philosophiques, ni aux guerres sanglantes. L'homme seul n'avait pas le droit d'accomplir les rites religieux ; chaque sacrement exigeait la présence de la femme et de l'homme. Dans la vie familiale, c'est la femme qui avait la première place au-dessus du mari. Selon le Véda, la mère est le premier dieu et la femme est une amie ici-bas ou dans l'autre monde.

Dans la religion védique la femme occupe une position aussi imposante et aussi remarquable que celle de l'homme. Les écritures saintes comme la Bible, le Coran et l'Avesta ont été révélées à des hommes et jamais à des femmes, tandis que le Véda a été révélé à des femmes aussi bien qu'à des hommes. Ceci indique l'égalité parfaite des hommes et des femmes jusque

dans le champ de la spiritualité. Dans l'église catholique romaine, comme dans l'église grecque, la femme ne peut être prêtre. Même dans l'église protestante elle n'a jamais été considérée digne d'entrer dans les ordres. Dans l'Inde ancienne, l'ordre religieux, le plus élevé, était connu sous le nom de « Richis ». Il n'y a rien de plus pur et de plus haut qu'un Richi. L'état de Richi n'était pas réservé aux hommes, bien des femmes sont devenues Richis et leurs noms ont été conservés dans la littérature védique. En outre, dans l'islamisme et le christianisme, Dieu est l'être masculin : il est le Père. La conception de Dieu comme Mère est tout à fait étrangère à ces deux religions, tandis que dans le védisme Dieu est non seulement le Père, mais aussi la Mère. « Toi seule es ma mère et Toi seul es mon père », dit un vers védique. Dans l'Inde védique, on a considéré la femme non comme un obstacle, mais comme une aide à la vie spirituelle. En conséquence, la vie maritale a été prescrite comme un devoir. L'homme n'avait le droit d'être un ascète qu'après avoir passé par la vie maritale essentielle pour son plus haut développement. Dans les Oupanichads on rencontre des femmes assez cultivées pour soutenir les discussions publiques sur des questions métaphysiques. Ceci indique brièvement que la situation élevée des femmes à l'époque védique est encore un rêve pour les femmes modernes de la plupart des pays civilisés ²⁶.

* * *

Il y a une époque sombre dans l'histoire de l'humanité, où l'esclavage existait partout : chez les Egyptiens, les Assyriens, les Chinois, les Perses, les Grecs, les Romains. Toutefois il n'y a aucune preuve dans la littérature ancienne du monde qu'il ait existé chez les Hindous. On n'y rencontre ni roi, ni prêtre possédant un esclave ; pourtant il est hors de doute que les Hindous étaient familiers avec les idées de l'esclavage, dont la

définition exacte se trouve dans le Manousmriti (Loi des Manou).

Manou appelle esclaves : 1^o ceux qui sont captifs de la guerre ; 2^o ceux qui travaillent pour gagner la vie ; 3^o ceux qui sont nés dans la maison ; 4^o ceux qui ont appartenu autrefois au père de leur possesseur ; 5^o ceux qui travaillent pour payer leur dette ; 6^o ceux qui sont achetés ; et 7^o ceux qui sont donnés. Ce sont là sept sortes d'esclavage. Il ajoute qu'un esclave n'a pas le droit de posséder ; ce qu'il gagne appartient à son maître. Il n'est pas admis à témoigner en justice sauf dans le cas où les témoins ne sont pas compétents. Un maître ne doit pas avoir de querelles avec les esclaves, mais il doit supporter leurs outrages sans colère. On croit à tort en Occident que les choudras sont considérés comme des esclaves par les Hindous. Ceci est très loin d'être la vérité. Ils ne sont pas et n'étaient pas des esclaves. Ils choisissaient les personnes qu'ils voulaient servir et demandaient en échange de leur travail une compensation raisonnable. Ils pouvaient exercer un métier. Leur droit à la propriété était reconnu et en conséquence, ils pouvaient devenir riches. Rien ne peut faire croire qu'ils étaient les esclaves de l'Etat. « Leur condition, dit Elphiston, était meilleure que celle des esclaves dans certaines républiques antiques et que celle des villains du moyen âge, meilleure même que celle de n'importe quelle classe servile que nous connaissions. » « Chaque Hindou naît libre », remarque un écrivain grec ; et vraiment l'esclavage tel qu'il a existé dans l'Asie avant J.-C., dans l'Europe médiévale et dans l'Amérique du dix-neuvième siècle, était et est encore une chose inconnue aux Hindous ²⁴.

* * *

Les brahmanes sont les fondateurs de la civilisation. Leur vie était consacrée à l'instruction et à l'amélioration du genre humain ainsi qu'à l'acquisition du salut. La vie d'un brahmane ainsi que celle d'un kshatriya et que celle d'un vaichya) se

divisait en quatre périodes : 1^o la période de l'enfance ; 2^o la période de probation pendant laquelle il habitait un ermitage forestier où il agissait comme serviteur de vieillards révérends tout en recevant l'instruction de son précepteur ou père spirituel ; 3^o la période de la vie maritale, pendant laquelle il se mariait, élevait une famille, remplissant tous les devoirs de sa classe (l'hospitalité mondiale était un de ses principaux devoirs ; si un étranger venait chez lui en lui demandant la nourriture, il le recevait et lui donnait tout ce qui lui était nécessaire, quand même sa famille aurait dû en souffrir) ; enfin, 4^o après avoir mené sa vie comme mari fidèle et comme père idéal, il partageait ses biens entre ses fils et ses filles, puis il quittait sa maison confortable, et revêtant des vêtements d'ascète, s'isolait dans la forêt, loin des tentations et de la douleur, s'y préparant paisiblement à la mort. Dans cette solitude, il vivait une pénitence rigide et s'exerçait par une dévotion concentrée, à la contemplation des problèmes spirituels. Par la soumission des cinq facultés, extérieures aussi bien qu'intérieures, et par la contemplation sereine de l'âme, il s'unissait ultimement avec l'âme universelle, obtenant ainsi la libération du cycle des naissances et des morts. Bien des brahmanes étaient précepteurs et eurent de nombreux élèves ; les ermitages forestiers étaient les universités de l'Inde ancienne.

La profession de prêtre a eu certainement des côtés mercenaires. Les dons du sacrifice étaient fixés, aussi bien que les rites du sacrifice. L'offrande de dons généreux aux brahmanes qui présidaient à l'autel, était une partie importante de la cérémonie ; mais les richesses dépensées ainsi ne l'étaient pas en vain. L'importance du respect rendu aux brahmanes était due à l'accumulation de la richesse, ce qui avait permis l'existence d'une section de la société ayant le loisir nécessaire à l'étude et à l'avancement de la culture. Ainsi la civilisation védique doit beaucoup aux brahmanes. Ils ont composé et introduit les signes alphabétiques. L'un d'eux a composé la

première grammaire sanscrite. Parmi les ascètes, on comptait des penseurs originaux qui ont élaboré la base de la pensée métaphysique. La nécessité d'une construction parfaite des ateliers et l'observance des cérémonies dans la saison propice, ont avancé l'étude de la science mathématique. Ces brahmanes ont inventé les chiffres numéraux (dits arabes) dont l'usage est devenu universel, et au cours du temps ils ont donné au monde l'algèbre. Si l'Inde a développé une civilisation glorieuse, ce fut grâce aux brahmanes.

(2) Le Développement scientifique et artistique

C'est un fait incontestable que l'Inde a occupé une place d'honneur dans le monde en ce qui concerne l'enseignement de la métaphysique, des mathématiques et de l'astronomie. Les Sulva-Sutras qui contiennent les règles rituelles pour construire les autels et en varier les dimensions sans altérer les formes, ainsi que de nombreux renseignements mathématiques, sont des monuments permanents de la connaissance mathématique de l'âge védique. Burk, qui a édité le Sulava Sutra, y retrouve les principaux éléments de la géométrie pythagoricienne. Le Sulava Sutra après sa partie géométrique, traite de la construction de sanctuaires, d'autres monuments divers et de la fabrication de briques carrées ou rhomboïdales, nécessaires pour remplir l'intérieur de ces figures planes, ainsi que de la forme et du nombre des briques des bords. Ce qui nous intéresse le plus, c'est la multiplication des figures par les nombres de 1 à 6 sans modification de la forme. Dans le Véda, il y a aussi des versets qui traitent de l'arithmétique, de l'algèbre et de la géométrie ⁵⁵.

L'existence, chez les Hindous, d'une très ancienne théorie de la matière est maintenant indéniable. Dans les anciens livres

philosophiques des Hindous, des Bouddhistes et des Jaïnistes, se trouve la théorie de l'atomisme. Selon l'atomisme hindous la matière est indestructible et existe sous deux formes : grossière et subtile. La particule la plus petite qui ne peut plus être divisée, est désignée comme le Paramanou, 60 paramanous font un anou, 2 anous font un dvyanakas et celui-ci entre dans la composition de l'air ; 3 dvyanakas font un trassarénu qui entre dans la formation du feu, condition de la matière qui est lumière et chaleur. 4 dvyanakas forment le tjala (liquide). 6 dvyanakas forment la prithivi (solide). En doublant les trois dvyanakas qui font un trassarénu, on a la terre et les objets visibles. C'est ainsi, par le processus de la combinaison des paramanous et des anous. que l'univers a été créé par Dieu ¹⁰.

Les Aryens védiques ont eu une connaissance approfondie de l'astronomie. Ils étaient familiers avec le plan du système solaire. Ils faisaient des calculs sur les mouvements de la terre, et de la lune autour du soleil. Ils ont étudié sérieusement les phénomènes de l'éclipse solaire ou lunaire et ses effets divers sur l'homme et la terre. L'idée de la création et de la dissolution de l'univers était très répandue chez eux. Dans le Vêda, l'univers est comparé à un œuf et l'explication de la révolution de la terre et de la lune ne manque pas non plus de comparaisons justes et profondes. Le calendrier hindou montre clairement le degré de perfection, atteint par les Hindous dans le champ de l'astronomie ¹¹.

A l'époque védique, les écoles médicales de Souchrouta et d'Atreya ont fleuri dans l'Inde. L'école d'Atreya paraît avoir été plutôt médicale, celle de Souchrouta chirurgicale. L'ouvrage de Souchrouta décrit nombre d'opérations (cataracte, réduction de la hernie, lithomie, opération césarienne, etc.) ; elle contient les plus anciennes allusions à la chirurgie plastique et à l'usage chirurgical de l'aimant ; elle explique l'emploi d'un grand nombre d'instruments spéciaux. Elle traite encore de l'éducation de chirurgie, d'anatomie, de physiologie, de pathologie, d'obs-

tétrique, etc. L'effort pour diagnostiquer les maladies est très accentué ; certaines maladies peuvent en effet être assez bien identifiées. On y relève les noms de 760 plantes médicinales : antidotes, aphrodisiaques et soporifiques. La diète et l'hydrothérapie jouent un grand rôle dans la partie consacrée à la thérapeutique ⁵⁵. On ne sait généralement pas que la science médicale est originaire de l'Inde. C'est pourtant la vérité. Cette science passa de ce pays en Arabie et de là en Europe. Les connaissances médicales qui florissaient dans le Proche-Orient au commencement de l'ère vulgaire venaient de l'Inde ²⁵.

L'Inde est peut-être la seule partie du monde où la religion, chose vivante et réelle, tient une place prépondérante dans la vie quotidienne. L'hygiène introduite par les savants védiques dans la religion existe toujours comme un devoir quotidien. Il y a longtemps, bien avant l'ère chrétienne, qu'on a pratiqué et reconnu trois sortes de propretés : celle du corps, celle du milieu et celle des vêtements. Pour bien connaître le fond de l'hygiène public et privé hindou, il serait utile de se référer aux livres religieux, qui ont donné des règles très méticuleuses sur les devoirs journaliers. Son Altesse le Thakore Saheb de Gondal, citant d'anciens livres, dit : « Il est bon pour un homme de se lever une heure avant le lever du soleil, pour satisfaire les besoins de la nature. Il nettoie ses dents avec une pâte ou une poudre. Il se sert pour cela d'une baguette tendre d'acacia ensuite il polit sa langue avec un racloir ou avec une branche fendue, longue de dix doigts. Puis la bouche est rincée plusieurs fois à l'eau tiède et le visage lavé. En introduisant dans le nez tous les jours un peu d'huile de colza, on préserve cet organe des maladies ; on améliore la voix, on empêche les cheveux de blanchir. Un peu d'antimoine appliqué sur la conjonctive avec un crayon de plomb ou de zinc, embellit les yeux, fortifie la vue, aide à supporter le grand jour et le vent. Les ongles, la barbe, les cheveux, doivent être soignés et coupés tous les cinq jours. Un exercice régulier est nécessaire au corps pour

le rendre léger et agile... mais l'exercice physique après le dîner ou après les rapports sexuels est nuisible. Il n'est pas recommandé non plus pour ceux qui souffrent d'asthme, de consommation, de maladies de poitrine. Un surcroît d'exercice est nuisible. Après le bain, le corps doit être soigneusement frotté, séché avec une serviette et habillé convenablement. On doit aussi observer les règles quant à la nourriture. Pour les adultes, deux repas par jour seulement. Ensuite : évitez la gourmandise, observez la nature des aliments, car la nourriture a une grande influence sur le développement du cerveau et c'est le cerveau qui rend un homme bon ou méchant, intelligent ou stupide ²⁵. »

Les Hindous anciens n'étaient pas non plus dépourvus du sens de l'hygiène public. Ils avaient créé un ministère d'Etat qui veillait à la pureté de l'eau, à l'entretien des routes, des rues et de tous les endroits d'utilité publique et punissait tout attentat à l'hygiène général. Le fait que le système des castes se base sur la croyance à la transmission des germes infectueux, indique que les Hindous n'étaient pas ignorants de la médecine préventive. Selon lord Amphil, « il est probable que les anciens Hindous pratiquaient la vaccination, c'est-à-dire la transmission du virus par l'intermédiaire de la vache ». Il cite à ce propos un écrit de Dhanvantari, le plus grand des anciens médecins hindous, récit très frappant et bien approprié à cette étude : « Prendre le fluide avec la pointe d'une lancette sur une pustule du pis de la vache ou du bras d'un être humain entre l'épaule et le coude jusqu'à l'apparition du sang ; mêler alors le fluide avec le sang ; la fièvre de la petite vérole se produira. » C'est la vaccination pure et simple. Il ressort de cette citation que la grande découverte de Jenner avait été précédée par celle des anciens Hindous. Il est certain que, avant la découverte de Jenner, l'art de l'innoculation fut pratiqué en Europe, à une époque où il fut importé de l'Inde par Constantinople. Même les mesures de police modernes de désinfection et de

nettoient en vue d'enrayer la peste, sont les mêmes que celles établies par les anciens livres sacrés de l'Inde ²⁵.

* * *

On s'imagine parfois que l'Inde ancienne était seulement philosophique et religieuse et qu'elle ignorait tout de l'art. C'est une erreur. Dans la littérature sanscrite on trouve des œuvres sur la musique, le chant, la danse, l'art dramatique, etc., à côté des parties qui traitent de philosophie, des mathématiques, d'astronomie, de médecine, de politique.

La musique est l'art favori des peuples civilisés aussi bien que des non-civilisés. La musique du Sama-véda (le quatrième Véda entièrement consacré à la musique) est appréciée par les Hindous depuis une antiquité inconnue. Les rites védiques n'ont pas de valeur s'ils ne sont pas accompagnés de musique que l'on a développée merveilleusement au cours des siècles. Selon la tradition populaire plus de 84 instruments musicaux étaient en usage à l'époque védique. Dans le Mahabharata, on trouve les gandharvas (musiciens) et les apsaras (musiciennes) qui divertissent le peuple. Il y avait aussi des écoles instituées pour l'enseignement de la musique. Cet art a été si populaire que les mendiants s'astreignent encore à apprendre la musique, la danse et le chant pour gagner leur vie.

La danse a une tradition religieuse qui remonte à l'antiquité. Les deux dieux les plus populaires dans l'Inde, Chiva et Crichna, sont représentés principalement comme les danseurs mystiques. Crichna danse avec les femmes, en s'accompagnant de la flûte qu'il est réputé avoir inventée. Il semble que Chiva était si populaire comme danseur qu'on a cherché à le représenter d'une façon artistique. Son monument sculptural dans la pose de danseur forme l'une des meilleures représentations artistiques du monde. Une particularité de la danse hindoue, et probablement orientale, est qu'en dansant on chante. La musique,

la danse et le chant formaient un élément de distinction pour le peuple ainsi qu'une partie importante de la liturgie dans les temples. Le fait que presque toute la littérature sanscrite est en vers, indique le goût hindou pour le chant et pour la poésie. Les fêtes familiales, sociales et religieuses ou nationales ne sont pas complètes s'il n'y a pas de chant et de musique.

Les écoles des beaux-arts se trouvaient non seulement dans les palais ou dans les bureaux de l'Etat, mais dans les monastères et les temples sacrés où les pèlerins allaient rendre hommage. L'histoire primitive de l'art et de l'architecture dans l'Inde appartient à une période où la plus grande partie du pays était couverte de forêts épaisses ; et en conséquence les constructions et les sculptures étaient en bois. Avant l'époque d'Achoka les métiers principaux à l'exclusion de tissage, étaient ceux de la peinture, de la sculpture sur bois et du métal. Selon Fergusson, la sculpture ancienne de Bharhut (Inde) est essentiellement importante, parce qu'elle indique le moment où le développement technique atteint par les beaux-arts dans l'Inde est entré en contact avec l'art gréco-romain, de Gandhara. Cet art est absolument indigène. On n'y trouve aucune trace, aucune influence d'Egypte, aucun emprunt de Babylone ou d'Assyrie. Au début de l'ère chrétienne, l'Inde a inspiré les grandes écoles de peinture chinoise, qui devinrent de premier ordre du VII^e au XIII^e siècle. A l'époque de la chute de l'empire romain, les envahisseurs ont apporté un reflet de la même tradition en Europe. Selon F.B. Havell, l'Inde est le foyer originaire de l'art gothique de l'Occident. La ressemblance de l'arche en « fer à cheval » dans les palais mauresques et dans les mosquées du huitième siècle de l'ère chrétienne, avec les arches en « feuille de lotus » dans les monastères bouddhistes, ne peut s'expliquer que par la présence d'artistes et d'artisans hindous en Egypte. Et ceci n'est pas impossible puisque les rapports entre l'Egypte et l'Inde datent d'avant l'époque bouddhiste. (Le prof. Flinders Petrie a trouvé à Alexandrie

des traces de missionnaires d'Achoka.) « L'art hindou est essentiellement idéaliste, mystique, symbolique et transcendantal, et l'artiste hindou est à la fois le prêtre et le poète », dit le prof. Havell. « Où est l'art de la sculpture », demande sir Wilfred T. Grenfell (sauf peut-être l'art grec) qui surpasse celui des temples d'Ellora et d'Ajanta comme aussi celui des sept temples de Mamallapouram ? ² On a trouvé à Mohenjo-daro un buste d'ascète parfait (antérieur à l'époque védique) et les sculptures hindoues et jaïnistes semblent en être dérivées. Ceci indique que la sculpture hindoue est plus ancienne que la rédaction du Vêda. On trouve des allusions des musées de peinture et des images sculptées dans les épopées hindoues ^{22 23}.

(3) L'Aspect universel

Dès les temps préhistoriques, il existait trois voies reliant l'Inde au monde occidental. La plus connue de ces voies est peut-être la route maritime par le golfe persique. Elle va de l'embouchure de l'Indus à celle de l'Euphrate. Il y avait une route terrestre par les cols hindous jusqu'à Bactres et une troisième route reliant les côtes hindoues à celles de la Perse et de l'Arabie. Les inscriptions cunéiformes des rois hittites datant du XIV^e siècle avant J.-C., nous indiquent que le commerce entre la vallée de l'Indus et celle de l'Euphrate datait de fort longtemps. Le mot « *sindhou* » ou « drapeau végétal », signifiant « coton hindou », a été trouvé dans la bibliothèque d'Assourbanipal. Des blocs de teck hindou ont été trouvés dans le temple de la lune à Mugheir. Il y a aussi des preuves historiques que le commerce en ébène, en bois de santal et en bois noir était florissant encore au deuxième siècle de l'ère chrétienne. Sur l'obélisque de Shalmaneser III, 860 ans avant J.-C., sont dessinés des singes, des éléphants hindous et des chameaux

bactriens. Dans une des histoires de Jataka (le livre sacré des bouddhistes, qui raconte des actes méritoires du Bouddha dans ses vies passées), nous lisons que les marchands hindous voyageaient périodiquement vers Babern (Babylone). Les caravanes parcouraient sans doute de temps immémorial la route allant au grand entrepôt de Bactres, nœud vital sur la route du Proche-Orient à la Chine. La troisième et peut-être la plus importante route commerciale entre l'Inde et l'Occident était celle qui passe par l'Arabie. Elle reliait l'Inde, non seulement avec l'Arabie, mais aussi par la Mer Rouge, avec l'Égypte et la Judée. A travers la Judée, les marchandises hindoues ont gagné les marchés de Tyr et de Sidon et les régions méditerranéennes ⁵⁰.

* * *

A part de la civilisation védique, on compte quatre grandes civilisations : chaldéo-assyrienne, égyptienne, chinoise et grecque. Nous tâcherons ici de montrer les rapports et les ressemblances entre ces civilisations. De plus, nous jetterons un coup d'œil sur les civilisations négro-africaines, américaines (avant Colomb) et océaniques, en y traçant les influences hindoues. Il est intéressant de noter en ce qui concerne la mythologie, que presque toutes les races du monde sont liées l'une avec l'autre. Il est possible qu'il y ait eu une source unique pour toutes les mythologies. Par exemple, l'histoire du grand déluge est commune à tous les peuples qui vivent au bord de grandes rivières. Peut-on déduire de là que, avant cet événement, l'humanité avait existé dans un pays seulement ou bien que les différents membres de cette humanité avaient une croyance commune ?

La civilisation égyptienne est contemporaine de celle de la vallée de l'Indus et antérieure à celle du Véda. Il est donc bien possible que cette dernière ait été influencée par la première, néanmoins c'est une chose très difficile à vérifier. Nous montrerons donc quelques analogies entre ces deux civilisations.

Il semblerait d'après les indications historiques que les hommes de la Basse-Égypte soient venus d'Asie, et que les aborigènes étaient des adorateurs du dieu Sat, comme les Hindous, c'est-à-dire, de la vérité. « La vérité est dieu », est la devise des fidèles du dieu Sat. Presque tous les Hindous professent encore l'adoration de Sat, dont le culte subsiste à côté des autres dans l'Inde. Dans un mythe hindou de la création, Prajapati, hindou (dieu créateur), verse des larmes créatrices comme le dieu-soleil de l'Égypte. Ra, dont les rayons sont des larmes d'où toutes les choses sont émanées. Brahma hindou, provient d'un œuf en or comme le Ra égyptien. Comme le Horus égyptien, le Brahma hindou naît d'un lotus, flottant sur les eaux primordiales. Le sphinx égyptien (lion monstrueux à tête humaine) ressemble étrangement au Narasinha hindou (cinquième incarnation de Dieu). Dans la mythologie égyptienne, on trouve une allusion au sacrifice d'un âne qui est analogue au cheval hindou du sacrifice. Telles doctrines qui se trouvent dans les livres sacrés des hindous à l'égard des âges de l'univers et de la transmigration des âmes, étaient non seulement également partagées par les Grecs, Celtes et autres peuples aryens, mais aussi par une section des Égyptiens anciens. La déesse vengeresse Kali de l'Inde est un prototype de la déesse Hathor Sekhat de l'Égypte. Comme les Pharaons, les rois hindous s'appelaient les descendants du dieu-soleil. Les Pharaons portaient le nom « Si-Re » (fils du soleil) avant leur nom, et les rois et les prêtres hindous portaient et portent encore le nom « Shree » avant tout autre nom. La conception de l'Aton (âme) égyptienne ressemble exactement à celle de l'Atman (âme) hindou. Il y a encore d'autres évidences nous permettant de croire que ces deux civilisations, égyptienne et védique, se sont influencées l'une l'autre ^{38 63}.

(Selon quelques ethnologues éminents, les Égyptiens anciens, les Européens néolithiques, les Soumériens et les tribus modernes aryennes dans l'Inde, appartiennent à la même race brune

méditerranéenne. Ces pionniers de la civilisation se mélangèrent aux peuples de la race mongole ou autre. Il est vraisemblable qu'une haute forme de culture n'est pas possible tant qu'il n'y a pas de mélange de divers éléments ethniques.)

La civilisation assyrio-babylonienne est une des plus anciennes du monde. Elle avait des relations directes avec l'Égypte ainsi qu'avec l'Inde. Les documents s'accumulent de plus en plus pour établir sans conteste que la civilisation hindoue fut dans une notable proportion influencée par celle de la Mésopotamie, non pas indirectement, mais d'une façon directe par des représentants mêmes des populations chaldéennes. Un premier indice ressort de la division des mois et de l'année en phase de la lune, semaine, ayant conservé leurs noms babyloniens. De plus, les mots qui désignent le taureau, le lion, la corne, l'or, la vague dans la langue aryenne primitive, paraissent être d'origine babylonienne; tandis que le paon, le singe, l'éléphant, le bois de santal, la cannelle ont en babylonien des noms d'origine hindoue. Même le type architectural des Hindous concorde également dans ses traits primitifs avec celui des Babyloniens : les plus anciens temples de l'Inde septentrionale sont des pyramides à étages, ne différant que par leur couronnement des montagnes artificielles de la Mésopotamie. Il ne semblerait pas impossible que le cuivre introduit plus tard dans la civilisation hindoue, ait été importé de Babylone.

Certains Babyloniens portent des noms hindous et la mythologie babylonienne ressemble à celle de l'Inde bien plus qu'à celle des autres pays. On trouve un roi nommé Dassarath dans l'épopée hindoue ainsi que dans les inscriptions babyloniennes à la même époque, qui donne une de ses sœurs au Pharaon. La déesse « Oumma », des Babyloniens, est encore adorée par les Hindous sous le même nom « Ouma ». Selon le sir John Marshall, « les antiquités des Mohenjo-daro sont étroitement apparentées et approximativement contemporaines de celles de

Babylone du 3^e ou 4^e millénaire avant J.-C. Ceci établit positivement que les rapports entre l'Inde et la Babylonie existaient déjà à l'époque où les Aryens n'étaient pas encore entrés dans l'Inde. » Le même auteur ajoute : « Si les savants qui considèrent les Soumériens comme un élément étranger dans la Babylonie ont raison, il est possible que l'Inde soit le berceau de leur civilisation qui est elle-même la base des cultures babyloniennes, assyriennes et de l'Asie occidentale ». Enfin, l'Inde et la Babylonie se sont influencées l'une l'autre ¹³.

La civilisation chinoise est un produit probablement originaire de la Chine. Elle semble avoir existé de temps immémorial, peut-être même avant la civilisation du Nil. Et si une influence étrangère vint coopérer avec celle des autochtones, ce serait, selon Terrien de la Couperie, par l'intermédiaire de Bactres, celle d'une tribu voyageuse originairement fixée dans la montagne entre la Perse et la Babylonie, celle des Bakthyari. D'autre part, Bactres fut de toute antiquité en relation avec l'Inde. Peut-être même, la région appelée Bactriane aurait-elle été le berceau des Aryens avant leur descente dans l'Inde ? Autant qu'on puisse parler de date dans ces périodes si peu connues, le voyage des Bakthyari correspondrait grossièrement à l'époque que nous avons admise pour l'immigration aryenne en Inde. Donc, par Bactres, les civilisations historiques de l'Inde et de la Chine ont pu s'influencer mutuellement. Car, si peu commode qu'il soit d'interpréter l'ancienne doctrine de Lao-tze, l'un des grands philosophes de « l'Empire du Milieu », on ne peut guère douter qu'elle ne renferme des emprunts faits à l'hindouisme. Quelques-uns de ses préceptes sont identiques par la forme à ceux des livres sacrés des Hindous. De plus, les rapports de l'Inde avec la Chine par le Tibet et par la Birmanie sont antérieurs à l'époque bouddhiste. Selon Elisée Reclus, « les négociants (chinois ou hindous) suivaient alors la fameuse « route de la Soie » que connurent aussi des marchands grecs et c'est

par cette voie, de même que par la route du « Jade » au sud des Pamir ou d'autres chemins de plateau, que s'introduisaient quelques-unes des précieuses denrées de l'Asie méridionale et que se transmettaient en même temps des récits, des légendes de la merveilleuse contrée du Gange.» Perry croit que le commerce hindou dans l'océan Indien date d'au moins quatre mille ans avant J.-C. La plus grande partie du commerce hindou à cette époque se faisait avec l'Indochine, Java, Sumatra, l'Archipel Malais, des pays dont la civilisation doit énormément aux Hindous ainsi qu'aux Chinois ^{18 51}.

Il est difficile de savoir ce que l'Inde a reçu de la Chine avant le Bouddha ; mais il est bien sûr qu'elle a enrichi sa culture en prenant à la Chine des leçons de sagesse pratique. La contribution de la Chine est toujours du côté pratique. Elle a donné au monde l'imprimerie, la boussole, la poudre à canon, la sériciculture, la porcelaine, etc. De même au point de vue administratif, le système de nomination des fonctionnaires, la responsabilité dans l'administration municipale sont des contributions de la Chine.

Le bouddhisme a exercé une influence sans pareille sur la culture chinoise. C'est lui qui a uni l'Inde et la Chine fraternellement. Des savants chinois vinrent dans l'Inde pour étudier la culture hindoue et pour traduire certaines de ses œuvres dans leur langue. L'assimilation rapide des doctrines du Bouddha en Chine permet de supposer que celle-ci avait une affinité remarquable avec la vie religieuse de l'Inde d'alors. On retrouve d'ailleurs beaucoup de traits qui sont communs aux civilisations hindoue et chinoise, pour ne citer que leur pacifisme, leur tolérance, en un mot leur humanité.

La civilisation grecque est la gloire brillante de l'Occident et à vrai dire, c'est sur elle que se repose la gigantesque et merveilleuse civilisation européenne. Elle est, comme la civilisation védique, une création des Aryens qui furent les ancêtres

non seulement des Hindous et des Perses anciens, mais aussi de la plupart des races européennes, Latins, Teutons, Celtes, Slaves et Scandinaves. Elle a eu des rapports directs avec la civilisation védique avant et après la naissance de Jésus. C'est un fait historiquement établi que 327 ans avant l'ère chrétienne, Alexandre conquiert une partie du Penjab méridional et quoiqu'il n'y eut pas de preuve directe, la ressemblance entre la littérature et la philosophie grecques et celles des Hindous nous permet de croire que, même avant l'époque d'Alexandre, l'Inde et la Grèce furent en relations.

Sir William Jones et Wilson, deux hindouïstes éminents, admettent avec d'autres savants que la mythologie de la Grèce dérivait de celle de l'Inde. Le professeur Garbe avec le professeur Ueberweg maintient que l'influence de l'Inde sur la pensée grecque par l'intermédiaire de la Perse, doit être admise. Selon lui, Héraclitus fut influencé par la pensée hindoue, la source de la philosophie de l'ancien Eléate est dans les Oupanichads et les physiologues antérieurs doivent beaucoup à la philosophie sankhya. Schermen, Schroeder, William Jones et Colebrooke sont avec le professeur Garbe, absolument certains que la philosophie de Pythagore était le fruit de la philosophie hindoue. Sir William Jones trouve une parenté très nette entre le système Nyaya des Hindous et celui du péripatéticien grec, entre celui de Vaichéhic et celui de l'Ionie, entre celui de Mimansa et celui des Platoniciens, entre celui du Samkhya et celui de l'Italique, entre celui de Patanjala et celui des stoïciens. Barthélemy Saint-Hilaire relie la philosophie platonicienne au système samkhya. Lassen admet l'influence hindoue, surtout celle des doctrines samkhyas, sur le néo-platonisme. Arthur Lillie et Colebrooke croient que l'Illude et l'Odyssée dérivent du Ramayana, l'épopée nationale de l'Inde ⁵⁷.

La contribution grecque à la civilisation hindoue est sans doute considérable. Après l'invasion d'Alexandre, l'influence hellénique se manifesta, même directement, dans le domaine

de la science, puisque des traités astronomiques hindous datant des premiers siècles de l'ère chrétienne, reproduisent des vocables grecs, tels que « centre », « diamètre », « heure », sous des formes peu modifiées. Le texte de ces ouvrages montre en toute évidence que les théories d'origine occidentale avaient été importées par la voie d'Alexandrie. Les Grecs ont considérablement enrichi la sculpture et l'architecture hindoues. Dans le pays de Kachmir, on compte plus de soixante-dix temples dont le style est évidemment gréco-bactrien. L'art de la gravure fit aussi de grands progrès sous l'influence occidentale : de nombreuses médailles en fournissent les preuves. Quoiqu'on n'admette pas tous ces témoignages, on ne saurait nier que l'Inde et la Grèce ont été influencées l'une par l'autre, même avant la naissance de Jésus.

Les relations commerciales et culturelles des Hindous avec l'Afrique sont antérieures à celles de la plupart des peuples d'Europe. Depuis des milliers d'années, bien avant que l'or et l'argent ne servissent de moyen d'échange, les marins (hindous) venaient ramasser sur les plages des Maldives les blanches porcelaines ou caouri, qui furent la monnaie universelle sur tous les bords de la mer des Indes, et qui récemment encore, étaient l'appoint indispensable sur les marchés de l'Afrique, jusque dans les bassins du Niger et du Sénégal. Donc, la civilisation négro-africaine a dû être en contact avec la civilisation hindoue. Dans les Pouranas (livres historiques des Hindous), il y a de nombreuses allusions au Nil et autres régions africaines. Le colonel Spake, qui a découvert la source du Nil en Ouganda en 1875, admet que les récits géographiques trouvés dans les documents anciens des Hindous ainsi que des Grecs, l'ont aidé beaucoup à découvrir la source du Nil. La langue Souahili de l'Afrique orientale a de nombreuses racines sanscrites. Le type négroïde ressemble énormément au type dravidien. Vasco de Gama, au cours de son voyage vers l'Inde, rencontra de nombreux marchands hindous sur la côte de l'Afrique. Quand on

considère tous ces faits, on ne peut pas méconnaître les efforts colonisateurs hindous en Afrique. Même aujourd'hui une grande partie du commerce y est encore entre des mains hindoues. Ils y ont introduit non seulement leur civilisation, mais aussi leur flore et leur faune.

Comme les Hindous, les Noirs croient à l'existence d'âmes de même essence dans tous les êtres et au caractère personnel de chacune de ces âmes ; c'est-à-dire qu'ils croient que tout être distinct, soit animal, végétal ou minéral, est doué d'un principe apparemment immatériel, possédant une personnalité propre, une pensée, une volonté. Chez les Noirs, leur tambour sacré est formé par trois personnages comme la trinité des Hindous. Les Noirs font des offrandes à la divinité du sol au début de chaque saison comme les paysans hindous. Le système de remplacement, c'est-à-dire le paiement d'une somme en bestiaux, tissus ou espèces comme dot pour le mariage, étaient en vigueur chez les deux peuples également. La légende hindoue du miracle d'un poisson, sauvant leurs ancêtres, est très répandue chez les Noirs. L'entrée de l'enfant dans la société est subordonnée chez les deux peuples à l'accomplissement de rites tels que l'imposition du nom et l'initiation définitive. Comme les Hindous orthodoxes, certaines tribus africaines portent la touffe et les oreilles trouées. Toutes ces choses indiquent une probabilité de relations antiques entre ces deux peuples : hindous et noirs ^{12 19 52}.

Selon Elisée Reclus, « l'Amérique est une dépendance de l'Asie et doit être considérée comme terre d'Orient. Les Asiatiques n'ont pas eu besoin de découvrir l'Amérique et les Américains de découvrir l'Asie, puisque d'un continent à l'autre les terres étaient en vue ». Et avant Colomb, l'Asie avait, sans doute, été en relations avec l'Amérique. Von Humboldt est arrivé, il y a longtemps, à la conclusion que si la langue offre des échanges de bien faibles preuves entre l'ancien monde et le nouveau, les relations se révèlent indubitablement dans les

cosmogonies, les monuments, les hiéroglyphes et les instruments de ces peuples. L'opinion de Morton, Rink et autres savants, est que les populations hyperboréennes de l'Amérique descendent d'immigrants d'Asie et sur les deux bords du détroit de Béring, la ressemblance de type de mœurs et de langue est telle qu'on ne saurait mettre en doute l'unité de race. En outre on reconnaît l'influence polynésienne dans les constructions, les coutumes, les ornements des insulaires de l'Amérique nord-occidentale, de l'Alaska à l'Oregon. M. Prescott, dans son article sur le Mexique (dans l'Encyclopaedia Britannica) mentionne l'Inde comme source probable de la civilisation ancienne de l'Amérique. Quoique l'existence de rapports historiques entre l'ancien et le nouveau monde soit encore très discutée, nous chercherons ici quelques liens entre les deux civilisations.

Comme dans les civilisations anciennes de l'Asie, on trouve, à l'origine, dans celles d'Amérique, deux races, les brachycéphales et les dolichocéphales. L'aspect même des peuples indigènes donne une impression d'affinité ethnique avec celles de l'Asie. L'adoration du soleil de l'Américain, son symbole de l'intelligence divine, est exactement semblable à la conception brahmane du dieu-soleil. Comme les rois hindous et égyptiens, les rois du Pérou s'appelaient les fils du soleil. La législation remarquable de l'Amérique, pas plus que la loi védique, ne permet aux jeunes gens de s'unir avant seize ans pour la femme et vingt-quatre ans pour l'homme. L'institution américaine des vierges du soleil nous rappelle les Dévadassis (vierges de Dieu) qui existent encore dans l'Inde du Sud. D'après un grand nombre d'historiens et d'archéologues, la propagande bouddhique et par conséquent la civilisation d'Asie, auraient agi directement sur les habitants du Mexique et de l'Amérique centrale, pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne ; on a trouvé parmi les sculptures du Yucatan des images mystiques absolument semblables à celles de l'Asie orientale, et notamment le taïki, le symbole, le plus vénéré des Chinois.

Dans l'océan Indien, il y a des traces plus ou moins nettes de l'influence de la civilisation hindoue. A Madagascar, les Hindous du Malabar auraient laissé des traces nombreuses de leur séjour sur la côte occidentale, et des familles de chefs revendiquent cette origine hindoue. On constate en mainte tribu l'existence de castes et chez les individus qui en font partie, l'aspect physique diffère en même temps que les conditions sociales : les maîtres appartiennent à une autre race que les sujets.

Le nom même de Socotra (île entre l'Inde et l'Afrique) témoigne de l'ancienneté et des légendes qui s'y rattachent : dans la géographie de l'Inde, elle était considérée comme l'un des pétales de la grande fleur de lotus, flottant au-dessus des eaux : c'était la dvipa soukhata, ou « presque île bienheureuse », une de ces îles « fortunées » que de tout temps, le peuple, désireux d'un meilleur sort, a cru devoir exister par delà les nuages du couchant.

Deux mille années seulement nous séparent de l'aurore des temps historiques dans l'Insulinde, et ce court espace suffit pour nous montrer l'influence capitale, exercée sur les populations maritimes du sud par la civilisation hindoue. Au commencement de cette période, les Hindous étaient les éducateurs des populations de Java, de Bali, de Sumatra ; leur influence constatée, s'étendit même jusqu'à Bornéo, et des monuments, des noms de lieux, des systèmes d'écriture, des légendes religieuses, les mœurs de populations entières témoignent de l'action puissante qu'ils ont exercée.

Toutes les langues de l'Insulinde, qui constituent une même famille, dérivent de la source dravidienne de l'Inde méridionale. Et ce n'est point étrange que jadis le Malais se laissa convertir au bouddhisme et au brahmanisme par les missionnaires hindous. On retrouve chez les Battas de Sumatra les traces des religions hindoues, puisqu'ils reconnaissent la trinité védique

des dieux, le Créateur, le Conservateur et le Destructeur, et qu'ils admettent l'existence de divinités et de génies auxquels ils donnent le nom presque hindou de « Diebata » (dévata). De plus, leurs ancêtres leur ont légué une sorte d'écriture, dérivée des caractères sanscrits.

Le nom même sous lequel Java est désigné de nos jours serait d'origine hindoue. L'appellation de Javadiou n'est autre que la forme vulgaire de Djava-dvipa, « île de Java » ou « île de l'Orge ». La langue sacrée des Javanais, le Kavi, renferme une très forte proportion de termes sanscrits. Il y a des traces hindoues nombreuses dans le javanais, surtout en poésie ; les contes de la veillée, les fragments de poèmes, les représentations théâtrales et ces Wajang ou jeux de marionnettes auxquels les Insulaires de Java assistent avec tant de passion, rappellent véritablement les grandes scènes de la mythologie hindoue. Les langues de l'archipel de Java s'écrivent encore en caractères dérivés du sanscrit.

La civilisation hindoue paraît avoir eu beaucoup plus de prise sur les insulaires de Bali que sur les Javanais. C'est ainsi qu'on voit des traces d'une forte constitution des castes dans la société balinaise. Officiellement toute la population se divise en quatre castes, comme dans l'Inde. Le culte des Balinais est la religion trinitaire hindoue ; devant des milliers de temples, des cases des prêtres et des chefs flotte le drapeau tricolore — rouge, blanc et bleu — qui symbolise les trois personnes de la Divinité : le Créateur, le Conservateur et le Destructeur. En outre, l'influence bouddhique persiste à travers le brahmanisme.

L'évidence, tirée des études de plantes en Océanie, indique que les premiers colonisateurs du Pacifique sont venus de l'Inde ⁴⁵. Il ne faut pas oublier que côte à côte avec l'influence hindoue, travaille aussi l'influence chinoise. On trouve ainsi les indigènes païens des Philippines, qui tiennent la bouse de vache fort en honneur, ce qui témoigne d'ancienne influence

du brahmanisme ; de plus, le nom de « Divata » (dévata sanscrit), donné aux divinités, est également d'origine hindoue. On a trouvé aussi les preuves d'influence hindoue jusqu'en Nouvelle-Zélande où le peuple Maori parle une langue dotée de nombreux mots sanscrits. Chez eux, on a trouvé une cloche en bronze portant une inscription hindoue. Perry admet que cette relique est une cloche de sacrifice comme celles dont les brahmanes ont l'habitude de se servir pour accomplir des rites.

L'histoire des civilisations éclaircit le fait que chacune est une création particulière de certains hommes à un moment donné. La civilisation védique est une œuvre des Richis dont les efforts herculéens ont façonné la société hindoue. Pour saisir le secret de la civilisation védique, il nous faut comprendre son attitude envers la vie. Le premier vers dans le premier Oupanichad dit ainsi : « Tu dois savoir que tout ce qui se meut dans ce monde mouvant, est enveloppé par Dieu. Aussi trouve ta joie dans le renoncement, ne convoite jamais ce qui appartient aux autres. »

Cette attitude envers la vie représente le plus haut idéal de l'humanité que nous cherchions à atteindre à travers les siècles et qui a la fraternité, l'égalité et la justice comme objet. Elle résume bien des attitudes adoptées par les grands penseurs modernes. Elle renferme le satyagraha (la perception et la pratique de la vérité), universalisé aux Indes par Mahatma Gandhi, la recherche de la signification de la vie en toute sincérité et désintéressement de Romain Rolland, la dédication de la vie à la lumière de la poésie, versifiée par Tagore, l'égalité absolue et pratique immortalisée par Lenin, l'esprit de renonciation pratiqué par Tolstoy ; et autant d'idées réalisées par des chercheurs de la vérité. Cette attitude est une attitude positive pour jouir de la vie dans sa plénitude. Elle est aussi une attitude négative en ce qui concerne l'exploitation de la richesse des autres. C'est grâce à la réalisation pratique de

cette attitude de vie, que l'Inde n'a jamais été agressive. Elle a assimilé ses envahisseurs tels Grecs, Turcs, Mongols, Perses, Arabes, Afghans, Portugais, Français, Anglais, etc., mais elle n'a jamais abandonné cette attitude humaine et assimilatrice sur laquelle est fondée sa civilisation. C'est grâce à cette attitude qu'elle vit encore, malgré plusieurs tentatives étrangères pour la détruire ; tandis que les civilisations de Babylone, d'Égypte, de Grèce, de Rome, ont péri au cours des siècles. Tant que l'Inde restera fidèle à cette attitude et à ses traditions morales et spirituelles, son avenir est assuré et nulle puissance sur la terre ne lui nuira.

■

Pour paroles finales, nous citerons Max Müller ⁴¹ :

« Si l'on me demandait de jeter un coup d'œil sur le monde entier pour chercher le pays le plus richement doué, le plus puissant, le plus beau que la nature puisse donner, je signalerais l'Inde. Si l'on me demandait sous quel ciel l'esprit humain a développé le plus parfaitement quelques-uns de ses dons ou talents les plus recherchés, a pensé le plus profondément aux problèmes les plus hauts de la vie et a trouvé les solutions dont quelques-unes mériteraient l'attention même de ceux qui ont étudié Platon et Kant, je signalerais l'Inde. Si l'on me demandait de quelle littérature nous, en Europe, pouvons tirer le correctif dont on a grand besoin pour rendre notre vie plus universelle, en fait plus parfaitement humaine..., je signalerais l'Inde. »

CHAPITRE V

LES RICHIS COMME GUIDES ÉTERNELS

CONCLUSION

Dans les pages précédentes, nous avons cherché à montrer la contribution générale des Richis à un point de vue subjectif. Nous allons maintenant expliquer à un point de vue critique certains de ses aspects.

Il semble que nous puissions nous borner aux points suivants :

- | | | |
|------------------------------|---|---------------------------------|
| 1) La doctrine de Révélation | } | Aspect
religio-philosophique |
| 2) La doctrine du Karma | | |
| 3) La Philosophie | | |
| 4) La Religion | | |

- | | | |
|---------------------------|---|-------------------------|
| 5) Le Mariage | } | Aspect
éthico-social |
| 6) L'Utilité des Sages | | |
| 7) L'Organisation sociale | | |
| 8) La Civilisation | | |

(1) Aspect religio-philosophique

La Révélation.

Pour si grande que soit la contribution des Ecritures Saintes à la civilisation en général, l'acceptation en bloc de leurs innombrables dogmes et leur rigide application dans la vie pratique, amènent à un chaos qui retarde le progrès de l'humanité. Considérant la grande masse encore enchaînée par les liens de castes, par les credo et par les conventions qu'elle-même a forgés au cours du temps, nous avons le devoir impératif d'examiner la doctrine de la Révélation à la lumière de l'histoire et de la raison.

Sur différents points de l'univers, à des époques préhistoriques ou historiques, apparut un groupe humain ou un homme prétendant avoir reçu la « Connaissance » directement de Dieu, par le moyen d'une langue divine. Et ce fut la « Révélation ». Ces visionnaires, personnellement « inspirés » par la Divinité — Manou, Moïse, Jésus, Mahomet entre autres — allèrent au loin, répandant leur doctrine de Connaissance comme un devoir et entraînant les populations par leur exemple.

Que ces hommes aient été sincères dans leur « Vision » nous ne le mettons pas en doute un seul instant, mais évidemment leur croyance ne lie pas la nôtre.

Dans le cas particulier de la tradition hindoue, le premier dogme imposé par le zèle de néophytes fut : « Le Véda étant la parole de Dieu est infaillible et chacun doit subordonner sa vie à ses ordres. » Nous, qui croyons à l'éternité et à la divinité de la Connaissance, nous considérons ce dogme comme la négation de la raison et comme une emprise sur la liberté de la pensée. La Connaissance ne peut s'édifier que sur l'expérience et sur le raisonnement et tout ce qui limite ces recherches est

un danger pour la Connaissance. Le fait même que nous sommes doués d'instruments d'observation — yeux, oreilles, goût, tact — et d'un cerveau, est une preuve que nous devons les utiliser. Celui qui veut acquérir la Connaissance doit avoir une raison libre. Aucun livre « révélé » n'a le pouvoir d'annihiler la raison de l'homme.

Le second dogme fut que le sanscrit était un langage divin, et les premiers prêtres interdirent la traduction du Véda dans les autres langues vivantes, exaltant l'importance du sanscrit et le rendant obligatoire pour les étudiants de la religion. Les secrets du Véda étaient aussi jalousement cachés au peuple. Ce fut la cause de la formation de deux castes dans la société : la première, privilégiée comme gardienne de la Connaissance, la seconde, soumise à tous les décrets de la caste religieuse. Ainsi fut canalisé le flot de la Connaissance au détriment de la plus grande humanité.

L'honneur de briser les limites linguistiques de la Connaissance revient à Bouddha ; il ébranla le premier les divines prérogatives des Brahmanes et donna ses sermons en langue populaire. Malheureusement sa venue, opportune comme libérateur de l'esclavage sacerdotal, amena un nouveau dogme : la croyance à un Sauveur. L'élément individuel entra dans la religion, basé sur l'enseignement d'une personnalité, appelée le Sauveur. La parole divine remplaça les Ecritures Saintes. « Croyez à Rama, à Kriṣṇa, à Bouddha, au Christ, et vous serez sauvés », voilà la thèse fondamentale nouvelle.

La croyance à un Sauveur est la négation de notre propre individualité, sans laquelle ni Connaissance, ni salut ne peuvent exister. Fatalement, cette doctrine se développa en intolérance : « J'ai raison et tu as tort. » Ce dogme exclusif fit verser des torrents de sang au nom de Dieu et de la religion.

Ainsi la doctrine de la révélation divine, soit à un individu, soit à un peuple, est devenue cause de dissensions, de massacres et de guerres. Réalisons que la Connaissance est illimitée, que

toutes les Ecritures du monde ne représentent qu'une fraction de la Connaissance et que personne n'a le droit de poser des barrières à la Connaissance.

La doctrine du Karma.

La doctrine du Karma a joué un rôle prépondérant dans la moralisation de la société hindoue depuis un temps immémorial, mais elle lui a fait en même temps un tort irréparable et elle est responsable de bien des erreurs qui se sont glissées dans les œuvres vives d'une grande partie de cette population de civilisation antique et glorieuse.

Il est assez curieux que le mot « Karma » qui signifie « action », soit devenu synonyme de fatalité, de soumission à certaines lois que l'homme doit considérer comme établies par Dieu ; ainsi, au lieu d'améliorer le sort humain en l'incitant à l'action, il l'a poussé vers une attitude passive de la vie.

La superstition attachée à la naissance dans la société hindoue est basée sur la croyance à la doctrine du Karma. Être né Brahmane, être né Choudra, c'est recueillir le fruit de nos actions passées. On est alors coupable de chercher à les éviter. « Celui qui croit au gouvernement moral du monde, nous dit le Brahmane, devrait toujours ignorer les restrictions que lui impose sa naissance. » Et, pourtant, la caste des Brahmanes a jalousement et sans scrupule étouffé l'instinct révolutionnaire dans l'homme pour établir sa domination sur les autres classes ; elle a prêché le Karma, voulant ignorer d'autres doctrines védiques qui donnent un démenti à leurs prétentions et qui considèrent la naissance comme l'un des résultats de l'action passée.

On peut dire que tout le mal existant dans la société hindoue provient directement ou non, des Brahmanes. Ce mal est de trois sortes : économique, moral et religieux. C'est par la rési-

gnation que le Karma maintient une nombreuse population dans la paresse. On sait que plus de six millions d'ascètes errants sont à la charge des Hindous et que dix millions de Brahmanes ne font que mendier « honorablement ». Et puisque plus d'un tiers de la terre cultivable reste inculte, l'oisiveté organisée est un obstacle à la vie économique normale de l'Inde et ne correspond à aucun droit naturel. Le Karma est aussi l'une des causes qui empêchent l'unité politique de l'Inde. Sans égard pour le Véda, il condamne cruellement un septième de la population (les intouchables) à une situation sub-humaine, en exagérant le système des castes qui devient la pierre d'achoppement pour l'unité politique.

D'autre part, en expliquant les événements de la vie de chacun en terme de fatalisme, il cause une dégradation morale qui est une menace au développement normal de l'individu. Une femme sans enfant, une veuve seront considérées comme néfastes ; on nous dit qu'elles apportent un mauvais sort. Dans les hautes classes, une veuve, si jeune et pleine de vie soit-elle, ne peut se remarier ; elle doit supporter les conséquences du passé qui ont amené son veuvage. Ce refoulement d'un instinct naturel chez une femme saine est devenu comme une serre chaude pour le vice, désintégrant lentement la vie sociale. La conversion des femmes à des credo non hindous, leur suicide, les avortements et les infanticides sont des choses regrettables dans une société qui voudrait le bien de tous ses membres.

Le proverbe que toute rose a des épines, est applicable à la doctrine du Karma, qu'on ne devrait accepter que partiellement, c'est-à-dire, dans sa vraie signification védique.

La Philosophie.

C'est un truisme de dire que nous sommes sans cesse entraînés à la dérive. Où ? — Nous l'ignorons. Nous ignorons aussi si

nous vivons pour lutter ou si nous luttons pour vivre ; à moins que notre existence, notre séjour temporaire sur la terre ne soit vie et lutte combinées ? Ainsi surgit une question qui demande impérieusement une réponse, philosophique, rationnelle, théologique ou pratique : « Qu'est-ce que la vie ? » Chacune de nos pensées, chacun de nos actes est une contribution à la solution de ce problème de la vie. Pour nous, la vie semble être un mystère insondable. Plus nous approfondissons le problème de la vie, plus nous sommes perplexes et souvent privés des lumières de la raison et de l'amour. N'est-ce pas une ombre vaine ? Nous ne savons pas si nous vivons, mais nous savons que nous sommes faits pour vivre. Le fait seul qu'à chaque moment de notre vie nous sentons irrémédiablement n'être qu'une marionnette, un jouet dans les mains de quelque chose de mystérieux, rend cette vie moins désirable et plus oppressée qu'elle ne devrait être. Le pessimisme et le fatalisme résultent de notre impuissance. Tous nos rêves dorés d'avenir s'anéantissent et nous traînons une existence morne et apathique. Ceux mêmes qui, dégoûtés de la vie, se suicident, agissent pour avoir une vie meilleure. N'est-ce pas là une preuve que quoique enchaînés dans le temps et l'espace, sur cet Univers flottant, par une puissance mystérieuse, nous aspirons à vivre pour quelque chose et que ce quelque chose a une signification profonde. La trouver devrait être le premier pas vers la réalisation de notre but.

Au lieu de nous attarder sur cette question : « Qu'est-ce que la vie ? » demandons-nous : « Pourquoi devons-nous vivre ? » Nous disons : « Nous vivons pour nos mères et nos pères, nos femmes et nos enfants, nos parents et nos amis. » Mais supposons que tous ces êtres qui nous sont chers soient morts et que nous soyons en vie, n'aurons-nous pas encore le désir de vivre ? Et si oui, alors pour qui ? Il est vrai que nous ne voulions pas vivre seuls dans un endroit isolé, loin, bien loin de « la société, l'amitié et l'amour » ; mais il n'est pas vrai

que nous ne vivions que pour la société, l'amitié et l'amour et que nous mourrions si nous en sommes privés. Qui n'a souffert des coups de la mort ? Existe-t-il une seule personne qui n'ait perdu une de ses relations aimées ? Et n'y a-t-il pas des êtres qui vivent tout en ayant perdu tous leurs parents et toute leur descendance ? Ceci montre que nous ne vivons pas pour nos relations terrestres, mais pour quelque chose d'autre. L'homme est le héros de nombreux combats pour vaincre la mort. Et la question « Pourquoi vivons-nous ? » reste sans solution.

Vivons-nous pour la richesse, pour la gloire et pour le pouvoir ? Nous connaissons bien des gens nés riches et privilégiés, aujourd'hui en haillons, mendiant leur pain de porte en porte. Les rois déchus errent de pays en pays pour échapper à la vengeance de leur peuple. Nous connaissons des hommes et des femmes autrefois populaires et aujourd'hui en disgrâce et vivant tout de même. D'après cela on voit clairement que nous ne vivons pas pour le renom, la gloire et la puissance, ou pour les biens terrestres, mais pour quelque chose d'autre.

Quoique nous ayons de temps à autre été favorisés de soi-disant succès et contrecarrés par de soi-disant échecs, nous continuons à vivre et à avoir le désir de vivre. Notre question est encore posée avec une intensité redoublée, car nous n'avons aucun argument valable pour la négliger. Toutes nos prétentions de vivre pour « la société, l'amitié et l'amour » et pour « le renom, la gloire et la puissance » s'étant trouvées sans valeur, nous sommes conduits à avouer que nous ne vivons ni pour les biens, ni pour les relations terrestres, mais pour nous-mêmes. Le « moi » est toujours au premier rang. Nous sommes centrés en nous-mêmes dans le vrai sens et nous apprenons de ce qui précède que la première loi de la vie, est de vivre pour soi-même.

Essayons maintenant de continuer notre enquête. Qu'est-ce notre soi ? Est-ce une masse de chair, de sang et os arrangés en ce que nous appelons un corps humain ? Si oui, quelle est

la différence entre A en vie et A mort ? Sommes-nous corps ou esprit, matière ou âme, ou les deux à la fois ? Un corps sans âme est un cadavre, une âme sans corps est un fantôme. Aucun des deux ne peut fonctionner sans l'aide de l'autre. Alors, qu'est la vie ? Que sommes-nous ? La vie est un quelque chose qui demande à la fois le service du corps et de l'âme pour se développer et affirmer son existence. Nous appellerons ce quelque chose « la personnalité », connue dans la langue philosophique du Vêda comme le Jivatma ou Ego. Notre personnalité est la manifestation de quelque chose de mystérieux (nous ne savons quoi, peut-être une partie de l'âme universelle) au-dessus de la mort et de la naissance, de l'espace et du temps, du nom et de la forme, au-delà du changement et de la décrépidité. La société, l'amitié et l'amour, le renom, la gloire et la puissance ne sont que des jouets pour notre personnalité. Chacune de nos actions, bonne ou mauvaise, mentale ou physique, est destinée à flatter la fantaisie toujours changeante de notre personnalité. Nous mourons ou désirons mourir quand nous ne voyons plus d'avenir pour le développement de cette personnalité.

Les livres philosophiques, les Oupanishads, reconnaissent à plusieurs reprises le développement harmonieux de la personnalité comme un but unique de la vie. Ils disent : « Le corps est le premier moyen pour atteindre le bonheur. Le faible n'est pas capable d'atteindre la réalisation du soi. » Pour les Oupanishads, la philosophie n'était pas un champ de spéculation. Elle était une chose vivante dans leur vie journalière pour le développement progressif de la personnalité. Selon eux, le rôle que la philosophie doit jouer dans la société est de chercher les moyens divers pour le propre développement de la personnalité.

La Religion.

La religion est l'acceptation de lois universelles et éternelles, qui bien observées assurent le plein développement de notre

personnalité. Devant exister seulement pour l'intérêt de la personnalité, elle doit admettre le corps comme l'âme. La moindre négligence de l'un des deux la rendrait incapable de servir pleinement la personnalité.

Pour parler simplement : la religion a trois aspects : l'individuel, le social et l'universel. L'aspect individuel, ce sont les croyances personnelles et les superstitions ; l'aspect social, ce sont les rites et les cérémonies ; l'aspect universel, c'est le code éthique et moral. Sous ce triple aspect, la religion ne représente qu'un effort collectif pour harmoniser les individus divers dans une collectivité, afin que chacun de ses membres ait toute possibilité de se développer, en profitant les uns des autres.

Les principes de la religion ont été établis sur les faiblesses humaines. Elles sont plus ou moins accusées, peut-être ne sont-elles que la simple absence de la qualité opposée ; elles passent graduellement d'un qualificatif à un autre, mais pour la commodité du langage, nous parlons de haine, de crainte de la mort, de cruauté, de la recherche des anesthésiques ou des excitants, de la propension à faire le mal. Nous savons parfaitement que toutes ces tendances sont en correspondance avec certaines tares physiques, mais pour le moment, ce ne sont que les conséquences externes que nous pouvons tenter de soigner. Ces faiblesses s'endorment ou se réveillent sous l'influence de maladies et de conditions économiques trop écartées de la moyenne, misère ou richesse.

Pour combattre la haine, la religion a deux forces à sa disposition : l'amour, force passive, et le devoir, force active. L'amour est abstrait, et comme tel passif, tant qu'il s'agit de la personnalité intérieure. Le devoir est concret, et par là actif, quand il s'agit de la personnalité extérieure. Par l'amour et le devoir, les notions de bienfaisance et charité ont été introduites dans le cœur de notre société. Protéger les faibles contre les forts, soigner les malades, habiller ceux qui sont nus, nourrir les

affamés et désaltérer ceux qui ont soif, consoler les misérables, sont des commandements positifs de la religion.

Pour éloigner la crainte de la mort, la religion a introduit le dogme de l'immortalité de l'âme, signifiant que la destruction du corps n'entraîne pas celle de l'âme, immortelle de sa propre nature. Mais cela n'a pas suffi. Réparer les injustices de ce bas monde et vivre éternellement dans le bonheur, voilà ce que la religion s'est vue obligée de nous promettre : un paradis plein de tous les plaisirs imaginables, réservé aux gens vertueux, un enfer aussi effrayant que possible pour les méchants. (Quant à ceux qui ne peuvent admettre l'immortalité de l'âme, ni même comprendre en quoi peut se différencier l'aspect moral de l'individu de son aspect physique, la crainte de la mort est affaiblie par l'idée d'un repos bien gagné après une vie de labeur.)

La cruauté se combat par l'éducation. Une nation qui a été civilisée peut rétrograder si elle n'a pas d'institution éducatrice pour ses enfants ; ceux-ci sont toujours sous la menace de retomber dans la barbarie et c'est pourquoi la religion s'appuie sur l'éducation.

L'individu est sujet à s'intoxiquer, arrivant ainsi à la dégénérescence morale, mentale et physique. Ainsi fumer, boire, se prostituer, jouer, etc., sont-ils considérés comme des actes irréguliers. Les règles sociales, souvent sévères et dures, édictées par une caste, une société, une nation, sont destinées à mettre un frein au démon de l'amour du mal. Cultiver le sens moral de la responsabilité, c'est mettre un terme à nos mauvaises actions envers le prochain.

Puisque l'unité et la continuité de l'Univers nous amènent à concevoir la puissance créatrice comme Une et non multiple, nous pouvons modifier et raisonner notre conception de Dieu, inconnu et inconnaissable, et l'accepter comme une Vie-force se manifestant sous des formes multiples. Le fait que nous reconnaissons que l'évolution n'est ni aveugle, ni mécanique, dote cette force d'un but, d'une intelligence ; elle crée de

vivants organismes qui se développent et évoluent à la poursuite d'un but défini. Offrir des prières, pour notre salut et notre sécurité personnels, dans les temples, les églises et les mosquées, à cette force qui pénètre tout, qui est tout, n'a raisonnablement aucun sens. Un chant védique qui célèbre la science, le scepticisme au détriment de la foi, s'exprime ainsi : « La science est plus grande que tout ce qui est grand, et la prière, manifestation d'une croyance aveugle, est plus basse que tout ce qui est bas. La foi irréfléchie n'est pas arya (noble), elle doit retourner dans ces contrées lointaines d'où elle est venue. La science est forte, le penseur est résolu ; unis l'un l'autre, ils doivent vaincre la foi ³⁵. « Le plus grand honneur et la plus profonde dévotion que nous puissions montrer envers elle, c'est de reconnaître son existence et d'essayer de comprendre sa nature compliquée et ses effets multiples, afin d'accorder notre vie à la sienne.

Cette force qu'on peut appeler Dieu est le Soi de l'Univers. Elle pénètre tout, ne connaît pas de limite. Les penseurs védiques nous recommandent toujours de dépasser religions et églises et d'adorer le Suprême qui est Un, sous ses noms différents. Tout ce qui existe est sa création, son inspiration, n'étant pas du tout le monopole d'une race ou d'un âge spécial. Sa connaissance est trop vaste pour être confinée dans un livre ou dans une série de livres.

« La religion, dit le professeur Radhakrishna, n'est pas simplement un état spirituel de l'individu, c'est la mise en pratique des lois divines parmi les hommes. Celui qui croit à Dieu aime soi-même et les autres, cherchant le bien supérieur pour eux comme pour lui dans le service mutuel et le sacrifice joyeux. Il met la justice au-dessus de la civilisation, la vérité au-dessus du patriotisme. Il vivra une vie aussi large, aussi noble et aussi utile qu'il pourra. » La religion du Vêda dit la même chose. Selon elle, chaque individu doit chercher son plein accomplissement, non au ciel mais sur la terre ; la fraternité de tous

les hommes sans distinction de race, de nationalité, de credo étant le but unique de la vie humaine.

(2) L'Aspect éthico-social.

Le Mariage.

L'étude sociologique des peuples primitifs nous apprend que le mariage, comme les autres institutions, est organisé par l'homme et surgit de l'âpre lutte de l'homme contre l'homme pour sa sécurité, tout en amenant un ajustement mutuel entre les époux. Les anciens sages, réalisant que la vie de famille était une bénédiction, en ce qu'elle diminuait la rigueur de la vie, accroissait le confort et assurait une amitié naturelle entre l'homme et la femme, ont institué diverses sortes de mariage, qu'ils sanctifiaient par un halo de ritualisme. Le mariage devient ainsi une reconnaissance pratique des besoins sociaux de l'homme. Si sauvage, si primitif qu'il soit, l'homme, en plus de la satisfaction de ses instincts charnels, aspire à la société, à l'amitié, à l'amour. Et le mariage n'est-il pas le plus court chemin vers ce but ?

Le mariage comporte la création, la venue au monde d'êtres humains. Il permet à tout être humain de contribuer humainement à la société. Une fois la coopération établie entre homme et femme, ils apportent leur tribu volontairement, spontanément. A part des profonds effets psychologiques de l'acte de procréation sur l'homme et sur la femme, il a une valeur organique immense. Procréer est une nécessité organique au point de vue biologique et comme tel, d'après les savants védiques, empêcher ou décourager l'homme d'accomplir sa fonction normale est un crime contre Dieu ainsi que contre l'humanité. Selon eux, le sexe est la force de la vie, la forme primitive d'activité créatrice. En

considérant Dieu comme Créateur et l'amour comme base unique de sa création, le sexe devient divin dans son origine et dans son but. L'acte sexuel est l'exercice conscient d'un désir créateur. La vie est le produit de la nature et sa nourriture. Nous devons nous préoccuper de ces deux facteurs si nous voulons tâcher de réaliser le but ultime du mariage : une amélioration constante de la race. Nous avons besoin pour cela de meilleures conditions pour le développement et de meilleures possibilités héréditaires, car seules elles nous aideront dans notre tâche. Pour réaliser le but unique du mariage, la régénération de la race, les savants védiques réservent l'encouragement à la paternité et à la maternité à ceux qui en sont dignes, et qui en ont justifié de leur valeur. Selon eux, tout enfant venant au monde, devrait être désiré, préparé et aimé par anticipation, et l'aide nécessaire devrait être donné à ceux qui en ont besoin pour élever leurs enfants. En outre ils exigent des jeunes gens, des conjoints, qu'ils soient capables de porter les responsabilités diverses dont ils vont se charger. Quoiqu'ils n'ignorent pas la méthode négative qui consiste à décourager ou empêcher les non-valeurs d'avoir des enfants, ils s'appuient sur la méthode positive dont nous avons déjà parlé pour créer une meilleure humanité ⁴⁶.

Dans un sens védique, le mariage paraît-être une affaire de l'individu plutôt que de la société. Le Vêda reconnaît quelquefois la société en ce qu'elle est représentée par les deux familles des fiancés, mais elle ne reconnaît ni l'Etat, ni la prêtrise, ni même la caste. Quoiqu'il y ait huit sortes de mariage reconnues par Manou, le Vêda n'en considère que deux, *gandharva* et *suayamvara*, comme les meilleurs, les plus désirables à l'exception des autres. Le mariage *gandharva*, que Manou considère comme divin, n'exige que le consentement mutuel des conjoints. Il naît simplement de l'amour des deux conjoints sans que le père ou la mère, sans que les prêtres ou les magistrats aient à intervenir. Les fiancés s'associent sponta-

nément par leurs affinités électives : néanmoins avant de s'unir, ils invoquent la nature en témoignage de leur « union éternelle ». Ensemble, ils s'adressent au soleil, à la lune, aux astres de la nuit et même aux bêtes de la forêt ou des champs. Le mariage suayamvara signifie « mariage par choix », la fiancée y joue un rôle actif, tandis que le fiancé n'est que l'objet de son choix. Dans une assemblée de candidats qui aspirent à sa main, la fiancée choisit quiconque lui plaît et se marie tout de suite avec lui en présence de ses parents. Parfois, s'il n'y a pas de candidat en son voisinage, la jeune fille accompagnée de son frère ou d'un de ses parents, fréquente les endroits célèbres des savants, en y cherchant quelqu'un qu'elle puisse choisir comme son mari. La liberté dont jouissait la jeune fille dans le domaine du mariage à l'époque védique, étant unique, reste encore comme un doux rêve, très loin d'être réalisé, par la plupart des jeunes filles modernes de la société civilisée.

Le foyer monogamique est la base de la société védique qui n'admet jamais même une ombre de polygamie. En désignant le mariage comme une « union éternelle », le Vêda ne reconnaît ni le divorce, ni le second mariage. Il ne permet même pas aux veufs et aux veuves de se remarier, si jeunes soient-ils. Cette prohibition nous semble provenir d'une attitude idéaliste vis-à-vis du mariage, ainsi que de la vie familiale, qui exalte le premier au-dessus de toutes les relations humaines, en le considérant comme un champ véritable pour le plein jeu de l'amour, le principe divin créateur du monde, et qui veut maintenir la solidité du second à tout prix. Au lieu de reconnaître le divorce, le Vêda permet aux conjoints de se séparer l'un de l'autre au cas où aucune réconciliation n'est possible à cause de l'incompatibilité de leurs dispositions, en vue de mener une vie célibataire, mais strictement vertueuse. Et au lieu du remariage, le Vêda introduit le système du Niyoga qui permet à un veuf et à une veuve d'habiter ensemble pour une certaine période. Ils peuvent ainsi cohabiter jusqu'à avoir dix

enfants. A la fin de cette cohabitation, ils se séparent, en répartissant les enfants à l'amiable. Même le mari dont la femme est stérile, et la femme dont le mari est impuissant, peuvent conclure le Niyoga, avec le consentement de leurs conjoints en vue d'enfanter. Le Niyoga sous une forme moderne, est non seulement praticable, mais aussi désirable en ce qui concerne les pays où existe la disproportion des sexes. Le Niyoga, dans le sens de « mariage temporaire », représente un progrès sur la polygamie effective mais cachée de la société européenne, où il y a plus de femmes que d'hommes. La conception du mariage gandharva qui autrefois gouvernait la société védique, gouvernera, sans aucun doute, les esprits de la génération future à une époque très proche où la société humaine aura compris que le véritable amour ne peut se plier aux conditions économiques, ni à la tutelle de l'Etat, ni aux préceptes de l'Eglise.

L'Utilité des Sages.

Le Védisme recommande à l'homme de se retirer du monde vers l'âge de 50 à 60 ans, et de consacrer dorénavant son activité et ses méditations au service de la société, cette renonciation volontaire devant élever le niveau des autres hommes.

Vers 25 ans environ, tout individu, sous l'aile de ses parents et par ses propres efforts, est arrivé à l'état d'adulte parfait, de citoyen ou de citoyenne, de travailleur. Il fonde alors une famille et jusqu'à 50 ans au moins, a pour principale préoccupation d'en assurer le bien-être matériel, intellectuel et moral. Les enfants à leur tour, sont parvenus à l'âge d'adulte. Le Véda lui conseille alors d'abandonner la jeune génération à son existence indépendante et de se tourner vers la chose publique. Dégagé de tout souci personnel, ne recherchant plus ni honneur, ni richesse, il peut être un éducateur, un conseiller, un serviteur dépourvu de tout égoïsme.

Il semble en effet que ce principe védique soit un facteur favorable dans la vie des sociétés.

Pourrons-nous dire que la proportion plus grande de crimes, de suicides, de meurtres, d'enlèvements que nous voyons dans la civilisation de l'Europe et des Etats-Unis, en comparaison des mêmes méfaits perpétrés aux Indes, a sa source dans un esprit strictement « matérialiste », que le nombre croissant des aliénés provient de cette course aux honneurs, que l'exploitation d'une classe de la société par une autre classe est due à ce désir brutal d'enrichissement ?

Il semblerait que le moment soit venu pour l'Occident de s'écarter de la voie « honneurs et richesse » et de reconnaître l'utilité de la sagesse. Nous construisons des gymnases pour la culture physique et nous suivons l'entraînement des athlètes ; nous devrions aussi élever des ermitages pour cultiver nos potentialités mentales, morales et spirituelles.

Le sage vit uniquement pour le bien du monde, et sa vie entière est dédiée au service de l'humanité souffrante. D'après le Gita, il est libéré de tout égoïsme et c'est vraiment Dieu qui parle et agit à travers lui. La sympathie agissante pour les souffrances physiques est bien, l'enseignement qui élargit l'horizon humain et élève sa nature mentale est mieux. Les sages sont comme une panacée spirituelle qui fait vivre l'humanité. Un seul atome ne peut se mouvoir sans entraîner l'Univers après lui ; un homme ne devient un sage sans élever le niveau des autres hommes.

R. Aiyar nous dit : « Plus d'un grand empire s'est écroulé sans laisser de traces, sans laisser de possibilités de résurrection, faute d'énergie spirituelle, d'inspiration et d'idéals persistants ¹. » Le major Léonard Darwin remarque : « Là où la civilisation est devenue luxuriante, elle va vers sa décadence. Un des signes avant-coureurs en est l'absence de grands hommes ². » Donc si nous voulons aider le monde, devenons des sages et suivons l'exemple des sages védiques.

La manière la plus efficace pour le sage d'aider le monde, est l'exemple dont le pouvoir silencieux est formidable. Le caractère se forme davantage sous la taciturne influence de l'exemple que par les plus brillants cours d'éducation.

En aidant les autres, nous nous aidons le mieux nous-mêmes ; en nous améliorant réellement nous-mêmes, nous ne pouvons qu'améliorer les autres, ce qui prouve que l'individualisme et l'altruisme sont les deux faces d'une même médaille. Et réellement ce qui est bien pour nous doit être bien pour l'Univers, car la partie ne s'oppose pas au tout. Le développement de l'individu est donc aussi le développement de la société. Ainsi la vie la plus noble sera le service le plus noble.

L'Organisation sociale.

Il semble que nous puissions présenter l'organisation du village hindou sous un aspect favorable. Sans doute, voyons-nous aujourd'hui les critiques qui peuvent lui être adressées, mais nous croyons aussi que la domination étrangère a exagéré certains de ses défauts. Nous ne prétendons pas, d'autre part, que le village européen du moyen âge n'eût pas en lui-même certains facteurs qui en fassent un tableau reposant, mais en Occident les guerres continuelles, les compétitions entre autorités ecclésiastiques et civiles, entre féodaux et royaux, ont donné à l'organisation communale un caractère beaucoup plus fugitif et troublé qu'en Orient.

Chez nous, le bon et le mauvais viennent de la caste, peut-on dire, considéré sous un bon côté, le village hindou forme la base de l'organisation sociale ; elle est une fraternité reposant sur la libre adhésion de l'individu à l'idéal de la communauté, ce qui exige un grand détachement personnel et une compréhension profonde de la solidarité humaine. L'individu est lié à sa famille ; les familles sont liées à leur caste ; la caste est liée à la communauté villageoise, tout cela dans un même esprit.

En régime normal, la caste représente un métier. Tout le village porte intérêt à la marche régulière de ses métiers ; la corporation de métiers veille à la santé morale des familles qui la composent ; dans la famille chaque individu est solidaire de ceux qui l'entourent. Toute calamité frappant un individu ou un groupe trouve immédiatement dans son entourage un individu ou un groupe qui porte le remède.

L'idée fondamentale du village est que chacun soit soutenu dans une collectivité, en sorte qu'il puisse développer sa vie au maximum. Le contrôle social sur l'individu s'exerce par des obligations morales ou religieuses. Dès sa naissance, la voie de chacun est tracée et l'accomplissement de son devoir régularise ou discipline son existence. Ainsi, l'individu se socialise en même temps que la petite société locale s'individualise, et le tout peut arriver à un ensemble harmonique, à une coopération loyalement consentie et fidèlement tenue.

On pourrait dire que la cité médiévale européenne, avec ses guildes, avait résolu le même problème avec le même bonheur mais il y a pourtant une différence essentielle. C'est que par le système des castes, la plus grande partie des individus était soustraite à la nécessité de la guerre et à ses conséquences. C'étaient uniquement des Kshatriyas qui avaient à se battre contre des Kshatriyas ; au plus un quart des adultes contre un quart des adultes et, dans l'histoire hindoue, il est très rare que les dévastations guerrières aient atteint de grandes régions agricoles. Il y a à cela une conséquence assez bizarre : à un Hindou l'amour de son village et de sa caste est beaucoup plus profond que celui de sa patrie. Le nationalisme est une création très récente, empruntée à l'Europe. Les Hindous n'ont jamais connu d'autre limite géographique que celles de leur village. Du reste, la solidarité acquise dans la pratique villageoise n'est pas limitative ; tout étranger de n'importe quelle caste, religion ou nation, est reçu sans formalité aucune et toute

facilité lui est donnée pour qu'il s'adapte à la vie communale. La solidarité locale a conduit à la solidarité humaine.

Il y a un autre facteur qui différencie fortement l'Occident et l'Orient, au point de vue de la vie journalière, c'est que la répartition des individus en castes est une doctrine religieuse. Au sujet des conséquences qu'entraîne cette conception, Léon Metchnikoff s'exprime ainsi dans sa description du village hindou :

« Ni l'Égypte, ni l'Asie antérieure n'ont connu comme l'Inde un régime social gouverné, pour ainsi dire, par le jeu même de ses organes, reposant sur ses forces propres, sans l'intervention permanent d'un pouvoir coercitif. Elles n'ont pas eu l'idée d'un ordre établi sur des bases que nous trouvons absurdes et cruelles, mais auxquelles, du moins, ne pouvait toucher l'arbitraire divin ou royal. Le code (les lois de Manou) a beau prodiguer aux prêtres des attributions surhumaines, des privilèges monstrueux, le pouvoir des Brahmanes, celui de Brahma même, ne saurait convertir un Choudra ou un Tchandala en un Vaiçya ou dégrader un homme d'une caste privilégiée si cet homme n'a pas négligé de remplir les devoirs et les formalités que lui impose son état. Par l'iniquité des castes l'Inde inaugure l'histoire du Droit ³⁵. »

Autrement dit, toute réserve faite sur l'institution des castes, elles ont énormément limité le bon plaisir gouvernemental. Nous avons été moins gouvernés que vous et nos facultés sociables et la coopération ont eu plus libre jeu pour se développer. Chaque village hindou était une république où régnait de tout temps le suffrage universel. Tous les adultes, lettrés ou non, avaient le droit de participer au choix des membres du Conseil villageois — le Conseil des Cinq — dont les décisions étaient considérées comme émanation divine. Ce Conseil était un corps représentatif, rarement législatif, et il décidait sur toutes les questions intéressant le bien-être du village.

En dehors de l'obligation apportée à chacun par le métier

de sa caste, cette même obligation lui créait un droit de ne pas participer aux travaux imposés aux autres castes : ne pas être soldat, ne pas payer d'impôt, ne pas être serviteur. Et lorsque le bien de la commune le demandait, le travail volontaire était promptement offert et exécuté en libre coopération : entretien ou création de routes, d'édifices municipaux, creusement de puits ou de canaux, etc. L'éducation des jeunes, le maintien de la justice, l'agriculture, la défense locale, les travaux publics, l'artisanat avaient en chaque commune des représentants attitrés et chacun d'entre eux était fier de son rôle dans la communauté ; il se sentait comme une partie intégrale et intégrante de l'édifice villageois.

Au fondement de la société hindoue se trouve la doctrine du renoncement et, pendant longtemps, elle a fortement agi pour combattre l'instinct primitif de possession et d'exploitation de l'homme par l'homme. La conception polythéiste et l'amour pour tous les êtres vivants ont développé à l'extrême la tolérance religieuse.

Un groupe linguistique de quelques villages formait généralement un district dont le chef prenait le nom de « Roi ». Sa fonction principale était de défendre la population contre les bandits. Il prélevait un impôt d'un dixième sur les produits du sol, donc à verser par les agriculteurs. Mais cet impôt constituait une sorte d'assurance contre les intempéries ; le grenier d'abondance royal paraît aux dangers de disette, et le roi étant religieusement limité dans son autorité en divers domaines ne pouvait devenir un autocrate.

Sans doute, avois-nous quelque peu idéalisé le tableau et il nous faut maintenant présenter quelques points noirs, et sans prétendre, d'autre part, pénétrer dans les considérations politiques, nous nous croyons permis de faire ressortir quelques conséquences néfastes que la domination étrangère a eues sur l'organisation communale hindoue.

En premier lieu, elle a systématisé l'impôt et l'a rendu plus

aveugle, des terres ont été confisquées pour défaut de paiement, les communaux ont été réduits et, d'une manière générale, l'agriculture est devenue très misérable. Puis le commerce international s'est emparé des grains surabondants en certaines années et la famine a ravagé de grands districts dans les mauvaises années. Autrefois la commune était absolument maîtresse du commerce de ses blés et les famines n'arrivaient jamais au degré terrible qu'elles ont eu par la suite.

La caste des marchands faisait des prêts d'argent, mais la coutume hindoue voulait que jamais les intérêts ne puissent dépasser la valeur du principal, c'est-à-dire, qu'un remboursement double effaçait la dette. L'influence des idées européennes a fait disparaître la limite et maintenant l'usure est devenue un des fléaux de la vie campagnarde.

Le problème des intouchables s'est considérablement aggravé dans le cours des temps, Dans l'organisation primitive, le métier de cette caste était le tissage du coton ; on comprend que les conditions économiques nouvelles ont bouleversé cette situation et réduit des millions d'individus à la mendicité.

Les disputes religieuses étaient inconnues et elles sont encore inconnues dans les villages et même dans les villes des royaumes hindous. Il n'est certes pas difficile de trouver dans les bas-fonds des grandes villes des gens prêts à toutes les besognes. Pour nous le conflit musulman-hindou est complètement extérieur à la population hindoue elle-même.

Enfin et surtout, pour le bien et pour le mal, l'arrivée des étrangers, le contact avec les idées nouvelles, ont profondément modifié la mentalité des anciens habitants de l'Inde. L'industrie, le commerce ont amené, comme partout, un abandon relatif des campagnes et la création d'un prolétariat dans les villes, puis l'emprise religieuse a perdu de sa vigueur, la parole du Brahmane n'a plus de valeur divine, les droits acquis à la naissance sont mis en doute ; le métier des enfants ne s'attache plus étroitement à celui des parents.

Donc, à l'heure actuelle, aux Indes comme dans tous les pays du globe, se pose le problème des relations de l'individu à la société dans toute son ampleur. Les uns veulent construire la société nouvelle sur le principe que l'individu ne doit pas vivre pour lui-même mais pour la société ; d'autres exposent le dogme que l'individu doit vivre pour lui-même et la société n'existe que pour l'individu. A notre avis, cette distinction entre individu et société est enfantine. Les deux principes opposés font une erreur fondamentale en appuyant sur la diversité, au lieu de s'appuyer sur l'unité. Il n'y a pas deux entités différentes dont le bien de l'un puisse nuire à l'autre ; au contraire. Autrement dit, sans abandonner la notion de l'égoïsme le plus étroit, comprenons que cet égoïsme ne pourra jouir de bonheur complet tant qu'il y aura sur terre un malade, un ignorant, un misérable ; les égoïsmes de chacun engloberont tous les altruismes.

Une famille unie répond déjà à cet idéal ; continuons par le village. Réalisons en petit ce que nous voudrions voir se réaliser en grand. Pour organiser un nationalisme sain, un internationalisme pratique, ayons une base solide, laquelle pourra nous être fournie par la communauté villageoise. Profitons des enseignements que peut nous fournir la communauté hindoue et, en raccourci, le village représentera une petite section de toute la famille humaine.

La Civilisation.

L'individu, la nation, seront plus ou moins civilisés selon l'élargissement de leur horizon, et selon la part qu'ils prendront à la vie universelle. Le premier pas vers la civilisation, c'est la coopération. Coopérer, c'est vivre en harmonie avec notre être intime dont l'essence est l'amour (pour soi et pour les autres).

L'instinct social d'association de l'homme et de la femme

donne libre jeu à ce principe éternel qui développe la compréhension mutuelle et tend à former des familles, des foyers lorsqu'avec les enfants, le cercle de famille s'étend. La résistance aux attaques d'ennemis humains ou animaux, aux dures conditions d'existence a fondé la communauté, les communautés ont formé la nation, se sont unies sous un même drapeau. Le bien-être de cette nation dépend de ses bonnes relations avec les autres pour développer son champ d'activité en une sorte d'universalisme. De l'égoïsme à l'universalisme, l'homme se développe de l'intérieur vers l'extérieur. Nous appellerons ceci le procédé de l'évolution, qui fait de nombreux ajustements entre hommes et hommes, entre nations et nations.

L'Orient a été à l'aube de la civilisation, elle a répandu ses lumières sur les différentes contrées du monde. Toutes les grandes civilisations, chinoise, hindoue, babylonienne, égyptienne, naquirent sur le bord de fleuves et se propagèrent ensuite dans l'intérieur. Avec le temps, le courant civilisateur commença à se diriger vers l'Ouest, et la civilisation de Crète, puis celle de Grèce s'élevèrent.

Trois mille ans plus tard, la conquête politique de l'Asie par des puissances européennes, les étonnants progrès scientifiques accomplis par l'Europe en ces derniers siècles, ont donné l'impression à l'Ouest que sa civilisation est supérieure à celle de l'Asie. Cette idée est fausse et dangereuse. La sujétion politique d'une nation n'implique pas que sa civilisation soit inférieure. Les Hindous avaient été conquis par les Mogols ; les Grecs avaient été conquis par les Romains ; Hindous et Grecs étaient peut-être supérieurs à leurs conquérants, et non pas inférieurs.

Certes, nous ne nierons pas que les Occidentaux ont été les inventeurs d'une méthode de recherches qui les a conduits aux progrès que l'on sait, mais on nous concédera que l'intelligence orientale est éducable à ce point de vue, et que parmi les élèves hindous quelques-uns sont devenus des maîtres. L'observation inlassable des phénomènes vitaux, la rigueur des déductions

mathématiques, l'analyse et la synthèse sont à la portée des esprits orientaux. Et la vague éducatrice qui fait en ce moment le tour du globe ne trouve pas d'écueil chez les enfants du Véda.

D'autre part, notre prétention est que l'Oriental, mieux que l'Occidental, s'est tenu en communication constante avec la vie qui l'entourait et en sympathie avec elle. Les Chinois n'ont jamais cherché à conquérir militairement les peuplades de leur frontière occidentale, les Hindous ont respecté les tribus primitives qu'ils ont rencontrées dans leur marche colonisatrice, Bhils, Moundas, etc. Même les Aryens descendus du plateau asiatique n'ont pas cherché à assimiler systématiquement les Dravidiens qu'ils englobent. Après plus de trois mille ans, le « nationalisme » hindou est représenté par trente groupes linguistiques qui ne se disputent pas entre eux. La gloire de la civilisation de l'Est, en Chine et aux Indes, est la croyance à l'unité de toute vie ; ses progrès ont tendu vers l'établissement de relations profondes avec les créatures vivantes, de l'homme au cobra et à l'arbre sacré. Dans l'Inde seule, peut-être comprise cette arme du faible contre le fort (ainsi que du fort contre le faible), le jeûne, qui amène le fort à résipiscence.

Le progrès matériel de l'Occident a été accompagné d'une fureur d'enrichissement que nous ne connaissons pas ; il a conduit la majorité des Européens et Américains à un égoïsme étroit, les classes à une lutte sans issue, les groupements linguistiques à un nationalisme politique et économique, farouche et féroce, ça et là, à une intolérance religieuse ou de couleur qui semble incompréhensible à l'Oriental, comme du reste lui est également incompréhensible encore l'idée de révolte qui joue un rôle si grand dans l'histoire de l'Europe.

Certes, les exceptions individuelles sont très nombreuses. Même sans tenir compte des Européens qui ont été touchés par les doctrines bouddhistes et védantiques depuis un siècle, ceux des Occidentaux qui poursuivent un idéal humain sont légion, et c'est même dans leur groupe que l'on trouve les prophètes les

plus énergiques d'une humanité rénovée, mais ces précurseurs sont encore en minorité.

Les deux grands groupes humains ne sont donc pas imperméables l'un à l'autre, et nous sommes en droit d'espérer que les siècles qui viennent assisteront à une synthèse pacifique — à une pénétration graduelle de la méthode scientifique en Orient — à une compréhension plus étendue de l'unité humaine dans l'Occident. Aux Indes, l'individu est tellement social qu'il n'a guère d'instinct révolutionnaire ; il se sent entre ses pareilles et agit en conséquence. Peut-être manque-t-il de vigueur par suite de sa trop grande confiance en son entourage ; sur ce point la civilisation de l'Ouest influencera celle de l'Est, mais nous espérons aussi que l'esprit du Véda, de Bouddha et de tant d'autres sages apportera sa contribution à l'Occident.

Rappelons en attendant le chant des bardes védiques :

« Allons de l'obscurité vers la lumière,
De l'ignorance à la vérité,
et de la mort à l'immortalité. »

En résumé, l'apport des Richis à la vie de l'esprit, fait par le Véda, dépasse largement celui de tout autre livre religieux. Il atteint chaque branche de la connaissance et chaque champ de l'activité humaine. Il régit encore directement la vie d'un cinquième de la race humaine. Il n'a jamais empêché le progrès, ni la paix, ni la prospérité de l'humanité et à ce titre, il s'impose à l'attention du monde.



BIBLIOGRAPHIE

1. Aiyar Rajam. — *Rambles in the Vedanta*. Madras, 1925.
2. Atmarama. — *Samskara Chandrika*. Baroda, 1923.
3. Ayer. — *Anant Krishna, Lectures on Ethnology*. Calcutta, 1925.
4. Basu. — *Bergson et le Vedanta*. Montpellier, 1930.
5. Bell. — *Civilisation*. London, 1925.
6. Bermond. — *Les Villages autonomes dans l'Inde antique (Cahiers d'étoile, mars-avril)*. Paris, 1928.
7. Buch. — *Zoroastrian Ethics*. Baroda, 1919.
8. Chamoopati. — *Ten Commandments of Dayananda*. Lahore, 1927.
9. Darwin L. — *What is Eugenics ?* London, 1929.
10. Dayananda. — *Satyartha Prakasha*. Allahabad, 1915.
11. — *Rig-védadi Bhashya Bhoomika*. Anand, 1929.
12. Delafosse Maurice. — *Les Civilisations négro-africaines*. Paris, 1925.
13. Delaporte L. — *La Mésopotamie*. Paris, 1923.
14. Dwivedi M.N. — *Rajayoga*. Bombay, 1885.
15. Fouillée Alfred. — *Histoire de la Philosophie*. Paris, 1926.
16. Gandhi. — *Young India*. Madras, 1922.
17. Ghose Aurobindo. — *Essays on the Gita* (2d series). Calcutta, 1928.
18. Granet Marcel. — *La Civilisation chinoise*. Paris, 1929.
19. Gujarati fifth Book. — Bombay, 1928.
20. D'Harcourt Raoul. — *L'Amérique avant Colomb*. Paris, 1925.
21. Havell. — *A short History of India*. London, 1924.
22. — *Indian Architecture*. London, 1927.
23. — *Indian Sculpture and Painting*. London, 1928.
24. Ingram J. K. — *A History of Slavery and Serfdom*. London, 1895.
25. Lajpataray. — *L'Inde malheureuse*. Paris, 1930.
26. Lakshaman Swarup. — *The Status of Woman in ancient India* (The young Builder, september). Karatchi, 1930.
27. Lea Henry. — *History of sacerdotal Celibacy in the Christian Church*. London, 1930.
28. Macdonald. — *Lectures on comparative Religion*. Calcutta, 1925.
29. Mackenzie. — *Indian Myth and Legend*. London, 1927.
30. — *Egyptian Myth and Legend*. London, 1929.
31. Mann Louis. — *The Evolution of the Soul (Unity)*. Chicago, I. & I.I 1932.

32. Margolouth. — *Mohammedanism*. London, 1931.
33. Masson-Oursel P. — *Esquisse d'une Histoire de la Philosophie indienne*. Paris, 1923.
34. Mears. — *Creative Energy*. London, 1931.
35. Metchnikoff Léon. — *La Civilisation et les grands Fleuves historiques*. Paris, 1889.
36. Mitra Panchanan. — *Pre-historic India*. Calcutta, 1928.
37. Mohenjo-daro and the Indus Valley Civilisation (*Modern Review* for April). Calcutta, 1932.
38. Moret A. — *Le Nil et la Civilisation égyptienne*. Paris, 1926.
39. Mosse G. — *L'Histoire inconnue du Peuple hébreu*. Paris, 1932.
40. Mukerji Radhakumud. — *Men and Thought in ancient India*. London, 1924.
41. Müller Max. — *What can India teach us ?* London, 1887.
42. Narayana Swami. — *Atmadarshana*. Lahore, 1924.
43. Nikhilananda Swami. — *Moral and Mental Equipments for the Study of the Vedanta Philosophy* (*Modern Review* for may). Calcutta, 1932.
44. Oupanichads. — *Nirnaya Sagara Press*. Bombay, 1929.
45. Perry W.J. — *Children of the Sun*. London, 1923.
46. Pym T.W. — *The Place of Sex in Life*. London, 1929.
47. Radhakrichna. — *The Religion we need*. London, 1928.
48. Ragozin. — *Vedic India*. London, 1915.
49. Ramaprasada. — *The Survival of the pre-historic Civilisation of the Indus Valley*. Calcutta, 1924.
50. Rawlinson. — *Intercourse between India and the western World*. Cambridge, 1916.
51. Reclus, Elisée et Onésime — *L'Empire du Milieu*. Paris, 1902.
52. Reclus Elisée. — *La Nouvelle Géographie universelle*. Paris, 1876-1894.
53. Reclus Elisée. — *L'Homme et la Terre*. Paris, 1907.
54. Reinach Salomon. — *Histoire générale des Religions*. Paris, 1930.
55. Rey Abel. — *La Science orientale avant les Grecs*. Paris, 1930.
56. Rogers A. — *Student's History of Philosophy*. New-York, 1925.
57. Roy D.N. — *Our Misunderstanding* (*Modern Review* for may). Calcutta, 1932.
58. Samaddar J.N. — *The economic Conditions of ancient India*. Calcutta, 1926.
59. Shrinivasan C.T. — *Is Vedanta a Science of Reality ?* (*J. of. Annamal University* for october). Annamalainagar, 1932.
60. Slater. — *The Dravidian Element in Indian Culture*. London, 1924.
61. Tagore R. — *La Religion de l'Homme*. Paris, 1933.
62. Wagaswara et Saunders. — *Buddha's Way of Virtue*. London, 1912.
63. Weigall Arthur. — *Ancient Egypt*. London, 1928.
64. Wingfield-Strafford. — *India*. Liverpool, 1919.
65. Winternitz. — *A History of indian Literature*. Calcutta, 1928.
66. Zaborowski. — *Les Peuples aryens d'Asie et d'Europe*. Paris, 1908.

